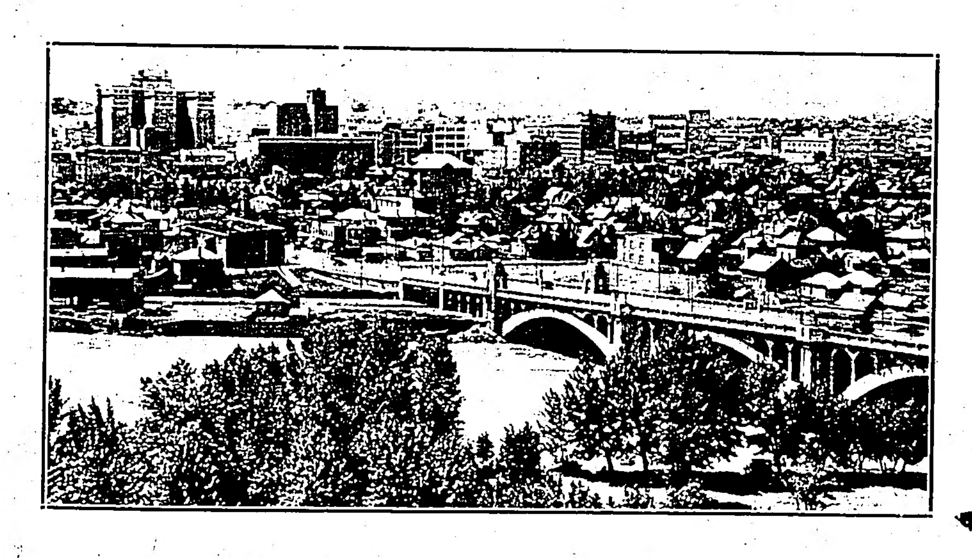
R. P. Le Chevalier o.m.i.

# ORIGINE et PREMIERS DEVELOPPEMENTS de Calgary

Paroisse
Sainte-Famille



Une Belle Vue de Calgary Moderne

# ESQUISSE

sur

# L'ORIGINE

et les

# PREMIERS DEVELOPPEMENTS

de

# CALGARY

(1873 - 1913)

Par le REV. P. JULES LE CHEVALIER, O.M.I.

(Préparée en 1934)

---

Publiée en 1936 sous les auspices

de la

Paroisse Sainte-Famille

*Evêché de Calgary*

*le 4 mai, 1936*

*Monsieur le Curé Clovis Beauregard,*
*Paroisse Sainte-Famille*
*de Calgary.*

*Monsieur le Curé,*

*Je viens de prendre connaissance de votre lettre au sujet du livre historique sur les "Origines et les Premiers Développements" de Calgary. Livre écrit par le Rév. P. LeChevalier, O.M.I. et qui doit être publié sous les auspices et au profit de votre paroisse.*

*J'approuve volontiers votre initiative, et je vous encourage à faire mettre sous presse ce recueil de souvenirs qu'il faut conserver à l'Histoire de notre grande ville. Chaque institution devrait garder le manuscrit de son passé.*

*Je souhaite donc un bon accueil à votre livre d'histoire; et je vous bénis, Monsieur le Curé, ainsi que tous vos chers paroissiens.*

† Francis P. Carroll,
Evêque de Calgary.

# AVANT-PROPOS.

A la demande des sociétes paroissiales de la paroisse de la Sainte-Famille de Calgary, j'entreprends ce travail sur les humbles origines et le développement phénoménal d'une grande cité.

Je n'ai pas la prétention d'écrire une histoire complète et détaillée; cette oeuvre réclamerait une plume plus exercée que la mienne et un temps dont je ne dispose pas. Mon oeuvre sera plus modeste: elle se contentera d'étaler sous les yeux du lecteur bénévole une série d'ébauches qui mettront en relief les traits saillants de la physionomie de Calgary pendant les trente premières années de son existence. Si le lecteur s'étonne de voir certains traits prendre trop d'importance au dépens de certains autres, qu'il se rappelle que pour le peintre et le dessinateur l'aspect d'un paysage change suivant l'angle visuel. En apprenant que mon point d'observation se trouve à "Rouleauville," à la "Mission" comme se plaisent encore à l'appeler les Anciens, il comprendra pourquoi mes croquis diffèrent de ceux que l'on pourrait tracer de l'avenue "Stephen."

Du reste, je n'ai pas la présomption de tout savoir et de vouloir tout dire. Je me bornerai même à ne parler que du "bon vieux temps" où, après quatre ou cinq rencontres, on se disait ami; du bon vieux temps où le voyageur quel qu'il fut, connu ou inconnu, recevait la plus cordiale hospitalité dans le hameau où il se présentait soit pour loger soit pour manger. Quand finirent, pour Calgary, ces heureux jours? Si vous consultez les Vieux, vous vous apercevrez que leurs opinions varient grandement; les uns les considèrent finis à l'arrivée du chemin de fer, d'autres à la disparition des diligences, d'autres enfin beaucoup plus tard. Quoiqu'il en soit, en 1913, Calgary avait atteint un tel degré de progrès qu'elle ne pouvait plus être rangée parmi les villes en herbe. Elle était en pleine fleuraison.

Dans la galaxie de parfums et de couleurs d'un parterre en fleur, on découvre parfois de ces plantes chétives qui semblent lutter péniblement pour l'existence, mais qui tardivement révèlent leur qualité et leur force quand les autres commençent à perdre leurs charmes. Il en est d'autres qui, tel le rosier, après avoir, dans leurs boutons, dévoilé discrètement les délicates nuances de leurs pétales et exhalé le subtil parfum de leur corolle, n'arrivent que longtemps après à manifester toutes les merveilles de leur complet épanouissement. De même en est-il des institutions humaines. Voilà pourquoi je me permettrai de raconter, dans cette esquisse, la naissance et la croissance providentielle de la paroisse française qui, en 1913, n'était encore qu'en germe; voilà pourquoi aussi j'ajouterai quelques lignes sur l'achèvement de l'hôpital Sainte-Croix qui, bien que répandant depuis longtemps la bonne odeur de sa charité, n'atteint son parfait épanouissement qu'en 1929.

Je m'acquitterai de ma tâche aussi consciencieusement que possible. Que le lecteur m'accorde toute son indulgence.

Jules LE CHEVALIER, O.M.I.

# PROLOGUE

## Les Nomades

CERTAINS peuples du nouveau continent ont laissé ensevelie dans les entrailles du sol toute l'histoire de leur passé; il incombe à l'archéologue d'arracher à l'oubli le secret de leur origine et des vicissitudes de leur existence. C'est ainsi que s'écrivent, page par page, les chroniques des Incas, des Aztecs, des Mayas et des Toltecs.

Moins fortuné est l'historien des nomades des plaines centrale de l'Amérique du Nord. Il ne lui sera pas donné de découvrir gravé sur la pierre le récit de leurs perpétuelles migrations: quelques enceintes de pierres rondes marquant le lieu d'un campement, quelques ossements épars à fleur de terre indiquant l'emplacement d'une tombe ou le site d'un combat seront les seuls vestiges qu'il découvrira dans l'immensité de la plaine. Heureux sera-t-il s'il peut recueillir sur les lèvres d'un vieillard le récit de quelque tradition ancestrale, de suivre du doigt sur une peau de bison l'explication des idéographes relatant les prouesses d'un guerrier, ou de retracer avec lui, à l'aide de quelques bâtonnets, la chronologie d'un siècle.

Ces nomades ont laissé pourtant d'autres monuments précieux pour l'historien: ce sont les noms dont ils ont doté tous les points de la configuration du pays: chaque rivière jusqu'au plus petit ruisseau, chaque montagne jusqu'au moindre côteau, lacs et vallées, tout a reçu d'eux un nom caractéristique. Le pays est devenu pour eux un livre ouvert où sont inscrits les hauts faits de leurs héros, les victoires de leurs guerriers, les joies et les tristesses de leur race. . . Mais qui lui interprètera le sens de ce langage que nous ne comprenons plus?

De temps immémorial, le bassin de la Bow et de l'Elbow avait été le partage des tribus pied-noir, avant-garde des hordes algonquines. D'où venaient-elles? Quand avaient-elles pris possession du pays? Mystère qui ne s'éclaircira probablement jamais; car les traditions sont trop vagues sur ce point.

Le P. Doucet prétend cependant que les Mandans, à une époque éloignée, avaient dû avoir un pied-à-terre dans le pays; car, sur la rive gauche de la Bow; tout près de la Traverse des Pieds-Noirs, avait vu ces vastes excavations circulaires de 40 ou 50 pieds de diamètre, vestiges non-équivoques de leurs singulières demeures.

D'autre part, le P. Petitot raconte (1) que, en 1872, en ouvrant la route charretière qui conduit du Fort Carlton au Lac Vert, les travailleurs découvrirent un monument tout-à-fait étrange. C'était une pyramide de 20 pieds de haut formée de deux tas de ramures de wapitis; l'épaisse couche de terre végétale qui en recouvrait la base et le travail profond de l'haleine rongeuse des éléments en indiquaient la haute antiquité. Les Cris des environs en connaissaient la provenance. Ils racontaient que, dans ces temps reculés, où les Pieds-Noirs étaient maîtres du pays, deux de leurs tribus, les Gens du Sang et les Piéganes avaient organisé une battue aux wapitis à l'aide de leurs palissades de chasse. Mais, lorsqu'il se fut agi de compter les ramures afin de s'assurer à quelle tribu revenait l'honneur de la chasse, les indiens qui ne sont guère fort en calcul, durent avoir recours à un expédient. L'une et l'autre des deux tribus empilérent côte à côte les bois de cerf qui leur appartenaient, les enchevêtrant soigneusement. Ainsi elles arrivèrent à connaître le vainqueur de la joûte par la hauteur de sa pile de cornes.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, bien avant l'arrivée des Blancs, les trois tribus de la confédération pied-noir ainsi que leurs alliés, Saorsis et

---

(1) Missions des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, Tome XII, p. 459.

Atsénas ou Gros-Ventres, étaient rois et maîtres de toutes les plaines situées entre les deux Saskatchewan jusqu'aux montagnes à l'exception de quelques coins de terres occupées par les Assiniboines. Ils étaient si complètement étrangers aux us et coutumes des tribus silvestres qu'ils ignoraient jusqu'au maniement d'un canot, qu'ils prétendaient n'avoir jamais mangé de poisson et qu'ils ne craignaient rien tant que de combattre à l'orée d'un bois. (2)

Dans cet immense territoire, ils n'avaient pas d'habitations permanentes. Ils vivaient en toutes saisons sous leurs tentes de peau; ils erraient continuellement à la poursuite du bison ou du chevreuil. L'hiver venu, quand ces animaux commençaient à fuir les vastes plaines dénudées et balayées par des vents violents pour chercher un abri et de gras pâturages dans les vallées profondes et les denses forêts des Rocheuses, les Indiens venaient établir leurs quartiers d'hiver le long des mille cours d'eau qui jaillissent des montagnes. Le confluent de l'Elbow était rarement inoccupé.

Au printemps, dès que l'herbe commençait à poindre, les buffles harcelés par des myriades de moustiques, fuyaient les broussailles et les ravins où ils avaient passé la rude saison, pour s'élancer en masses compactes vers les plaines sans fin. Les Indiens levaient alors le camp et se préparaient à la chasse d'été. Ainsi vivaient-ils heureux en tout temps. Le bison leur fournissait le vivre et l'habillement et ils avaient tant de manière de les tuer qu'ils n'avaient nul besoin d'autres armes que leurs arcs et leurs javelots.

Avec ces inépuisables ressources à portée de la main, ils ne craignaient pas la famine et pouvaient se livrer à coeur joie aux fêtes et aux danses, aux conseils et aux joûtes oratoires ainsi qu'à leurs trois sports favoris: faire la guerre d'embuscade, voler les chevaux et courre le buffle.

Au milieu du XVIIIe siècle, ils n'avaient encore eu aucun contact direct avec les Blancs.

Tandis que, les "Gentilshommes Aventuriers" anglais, solidement établis sur le rivage de la baie d'Hudson, cherchaient, par l'intermédiaire de leurs émissaires, à attirer à leurs comptoirs commerciaux les indigènes de tout le pays pour le troc des fourrures, les explorateurs français venus de Montréal croyaient plus sage et plus lucratif de suivre eux-mêmes les trappeurs de fauves jusque sur leurs terrains de chasse et de s'y installer afin d'arrêter le courant vers la mer et d'accaparer le commerce.

Après avoir établi toute une chaîne d'établissements depuis le fort Ka Minnistikwiyaw, près du lac Supérieur, qui leur servait de base, jusqu'au fort Paspoyac bâti en 1748 au confluent de la rivière Carotte par le chevalier Jacques Répentigny Legardeur de St-Pierre, les explorateurs rêvaient d'étendre leurs conquêtes jusqu'aux Montagnes de Roches où, disait-on, les castors foisonnaient. Dans ce but le chevalier de St-Pierre donna l'ordre à son lieutenant Boucher de Niverville d'aller établir un poste dans l'Ouest. Celui-ci qui était au fort Dauphin traversa le lac Winnipeg sur la glace avec ses compagnons et arriva au fort Paskoyac harrassé de fatigues.

D'après ce que nous lisons dans le Journal de St-Pierre, l'orde qui lui fut donné d'aller établir un poste à 300 lieues en amont du fort Paskoyac se trouva exécuté le 29 mai 1751. Dix hommes embarqués sur deux canots remontèrent la Saskatchewan jusqu'aux montagnes Rocheuses où ils établirent un fort qu'ils nommèrent fort La Jonquière, en l'honneur du Gouverneur de la Nouvelle-France. Ils y amassèrent des vivres en vue de l'arrivée de M. de Niverville. Celui-ci, ne put partir qu'un mois plus tard, et fut arrêté en route par une maladie sérieuse. (3) Il semble ceepndant, d'après le texte, qu'il vint dans la suite jusqu'au fort La Jonquière, car il rendit compte au chevalier de St-Pierre de ce qu'il avait appris au poste des Montagnes Rocheuses. (4)

---

(2) Transactions of the Royal Society of Canada, Section 11, 1907, p. 338.
(3) The Journal of Anthony Hendry, édité par L. Burpee (Trans. R.S.C. Section 11, Année 1907, p. 319)
(4) Burpee, (Canada and its Provinces, Vol. 1, page 141)

Les maigres détails fournis par ces textes ne permettent pas d'établir d'une façon péremptoire l'emplacement de ce comptoir commercial, le premier de l'Alberta. Il n'est pas permis de douter que l'une des branches de la Saskatchewan fut remontée sur un parcours assez considérable. Mais laquelle des deux? Tout probablement ce fut la branche sud qui, à l'embouchure, paraissait la plus considérable des deux. Du reste le chevalier de St-Pierre, pour éviter les Anglais de la baie d'Hudson, dirigeait ses expéditions dans la direction des sources du Missouri. (5) On objectera que, par cette branche, après 750 milles de voyage, les explorateurs partis du fort Paskoyac se seraient trouvés encore bien loin des Rocheuses qu'ils n'auraient même pas aperçues. Tout au plus auraient-ils atteint le confluent de la Bow. Mais, supposé que le point de départ se fut trouvé au nouveau poste établi, sur la Saskatchewan ou Paskoyac, près des rapides de Cadotte, par le chevalier de La Corne, on pourrait placer le fort La Jonquière quelque part près du confluent de l'Elbow. La vue des montagnes pouvait donner aux explorateurs l'illusion d'avoir établi un poste aux pieds des Montagnes Rocheuses.

Après avoir étudié la question tout au long, l'historien L. R. Masson en était venu à conclure que le fort La Jonquière avait dû se trouver dans le voisinage de la ville actuelle de Calgary. De fait, le capitaine Brisebois, venu s'établir avec le premier détachement de la police montée à cet endroit affirmait à Benjamin Sulte qu'il avait découvert là des vestiges de ce vieux poste du régime français. (6)

Cependant d'aucuns trouvent étrange que ces ruines aient pu frapper les regards de cet officier et échapper aux recherches des autres, missionnaires, commerçants, Indiens curieux. Les décombres de ces massives cheminées de pierre et de glaise ni les contours des hautes palissades ne disparaissent pas si facilement que certains seraient tentés de le croire. De plus un fait aussi extraordinaire que la construction d'un aussi vaste établissement, le premier du genre dans le pays, n'aurait pas manqué d'attirer l'attention des Indiens qui, trois ans plus tard, n'auraient pas manqué de mentionner le fait à l'explorateur Hendry venu parmi eux. (7)

De plus ils font remarquer qu'un voyage de 750 milles aurait conduit les français bien plus avant dans les Montagnes en suivant la branche nord plutôt que l'autre.

Adhuc sub judice lis est.

"Jusqu'au jour où l'on produira quelque évidence convaincante, écrit Mr. Lawrence Burpee en 1907, (8) laissons les avocats de chaque branche discuter entre eux". Cependant le même auteur, sept ans plus tard semble quitter la neutralité pour se ranger du côté des partisans de la branche méridionale: (9) "Après avoir pris, écrit-il, toutes les preuves en considération, il est raisonnable d'assumer, bien que la chose soit loin d'être certaine, que le fort Lajonquière se trouvait quelque part aux environs de la ville actuelle de Calgary et par conséquent en vue des pics étincelants des Rocheuses". (10)

Trois ans après la fondation du fort Lajonquière, le 14 octobre 1754, un émissaire de la compagnie de la baie d'Hudson, Anthony Hendry, rencontrait un grand camp de Pieds-Noirs dans les environs de Three Hills. Il essaya en vain de les entraîner à la baie d'Hudson pour le troc de leurs fourrures contre des fusils et d'autres objets. Les indigènes se trouvaient heureux dans leurs grandes plaines et n'avaient nulle envie de s'exposer à la faim et aux

---

(5) Burpee, (Canada and its Provinces, Vol. I, page 139)
(6) Burpee, (Canada and its Provinces, Vol. I, page 139)
(7) C. M. McInnes. "In the shadow of the Rockies, page 28.
(8) Burpee (Transactions R.S.C. Sect. II, 1907, page 320).
(9) Burpee (Canada and its Provinces, Vol. I, page 141).
(10) Lawrence Burpee, Canada and its Provinces, Vol. I, page 141.

fatigues d'un long voyage par eau pour acquérir des objets dont ils se sentaient nul besoin. (11) Anthony Hendry s'en retourna donc, après avoir passé l'hiver au milieu d'eux et s'être assuré de leur amitié.

Après le traité de Paris, la part prise par les Français dans le commerce des fourrures passa aux mains des commerçants montréalais. ceux-ci poussèrent leurs affaires avec tant d'énergie que la compagnie de la baie d'Hudson dut se réveiller de son inertie prolongée sous peine d'être supplantée par ses rivaux. Bientôt la Saskatchewan du nord se couvrit de comptoirs commerciaux généralement géminés, où vivaient côte à côte les deux compétiteurs, la compagnie de la baie d'Hudson et celle du Nord-Ouest.

Comme aucune entreprise commerciale n'essaya de s'implanter au milieu de leurs terrains de chasse, les Pieds-Noirs et leurs alliés furent obligés de fréquenter les nombreux forts établis en bordure de leurs pays depuis Carlton House et fort La Montée à l'est jusqu'au fort de la Montagne à l'ouest.

Pour attirer à leurs forts ces Indiens qui prétendaient n'avoir besoin de rien, il avait suffi aux trafiquants de leur créer des besoins factices. Le goût du rhum fut pour cela le plus efficace des stimulants: l'habitude de l'ivrognerie une fois contractée, ces Indiens n'auraient reculé devant aucune fatigue ni aucun sacrifice pour se procurer cette merveilleuse "Eau des Blancs."

Cependant afin d'attirer ces Indiens à leurs magasins respéctifs, les deux compagnies envoyaient des émissaires à ces tribus pieds-noirs. C'est ainsi que David Tompson, employé de la compagnie de la baie d'Hudson, vint de l'embouchure de Big Gully Creek où se trouvait le Fort Manchester, pour hiverner avec les Piéganes, vivant dans la tente d'un vieux chef nommé Sarkomapiw, au confluent de l'Elbow. C'était en 1786 (12). Quatorze ans plus tard, il entreprenait un nouveau voyage, mais cette fois comme bourgeois de la Cie du Nord-Ouest et, le vendredi 21 novembre 1800, il arrivait en compagnie de Duncan McGillivray, Michel Boulard, Charron, Jean Dumont et Baptiste Reignier là où se trouve aujourd'hui la ville de Calgary. Il n'y fit qu'un court séjour: car le lendemain, il alla travérser la High River, à deux milles de son embouchure, tout près de l'endroit où fut construite l'école industrielle de Dunbow, (13) où il trouva un camp de Piéganes auxquels il annonça son intention d'envoyer des Iroquois et des Saulteux pour troquer avec eux.

Mais en général, jusqu'au milieu du XIXe siècle, on ne s'aventurait que rarement et avec précaution sur les terres des Pieds-Noirs, car les Blancs étaient classés parmi les amis des Cris auxquels ils fournissaient armes et munitions et par suite, les Pieds-Noirs les considéraient comme des ennemis de leur race, et les massacraient sans pitié.

---

(11) The Journal of Anthony Hendry, Esq. (Voir Trans. R.S.C. Sec. II, 1907, page 337).

(12) The Journal of Duncan McGillivray, édité par Arthur S. Morton; introduction, page xii.

(13) Coues.—New Light on the early History of the Greater Northwest, page 704, note.



SON EMINENCE LE CARDINAL VILLENEUVE

Archevêque de Quebec et Primat de l'Eglise du Canada

daigna visiter la population Canadienne-Francaise de Calgary, réunie autour de son Curé dans l'Eglise Sainte-Famille, le 4 juin 1936



LE PERE LACOMBE

(dont le nom est légendaire dans l'Ouest)



MONSIEUR ANDREW DAVISON

**Maire actuel de Calgary**



CHAPITRE I

# FONDATION DE LA MISSION DE N.-D. DE LA PAIX [1873]

LES Pieds-Noirs rentrèrent en contact avec le missionnaire catholique l'année même de sa première visite au Fort Edmonton, au mois de juillet 1842. Monsieur Thibault en profita pour leur enseigner par interprête la parole de Dieu qu'ils écoutèrent avec attention et respect. Mais le bien causé par cette courte visite fut bien vite perdu dans le fracas des luttes sanguinaires.

L'automne de 1845, le P. de Smet, S.J. missionnaire dans l'Orégon, entreprit un long voyage dans le but de conclure une paix durable entre les Pieds-Noirs et les Têtes-Plates qu'il commençait à évangéliser. Il traversa les Montagnes Rocheuses par le défilé de Whiteman en suivant la rivière la Croix. Il planta la Croix au sommet du défilé et en Octobre 1845 visita un camp d'Assiniboines des montagnes, non loin du village actuel de Morley, et il prêcha et baptisa quelques Indiens. Puis tout en cherchant à découvrir les campements pieds-noirs, il continua sa route seul, abandonné de son guide, à travers les prairies. Après avoir erré longtemps, il arriva en suivant le cours de la Saskatchewan du nord au fort des Montagnes Rocheuses où il séjourna quelque temps. Il arriva au Fort Edmonton la veille du premier janvier et M. Thibault l'y rencontra quatre jours plus tard (1) Les deux missionnaires passèrent le reste de l'hiver ensemble. "Il m'a pressé, écrit M. Thibault, de faire une mission chez les Pieds-Noirs et je lui ai répondu que la chose était impossible pour le moment et que je ne pouvais pas abandonner les missions que j'ai commencées parmi des nations décidées à se faire chrétiennes et qui me désirent avec empressement. Si des prêtres sont chargés de la mission des Montagnais l'année prochaine, j'aurai plus de temps, et, si je puis me procurer un interprête, je ferai une excursion parmi ces sauvages les plus féroces de cette contrée. J'en ai déjà eu la pensée" (2).

Au mois d'avril, le P. de Smet quittait son confrère, arrivait à Jasper-House où il séjournait quelques jours, puis repassait les Rocheuses par le défilé d'Athabaska sans avoir pu accomplir sa mission pacificatrice.

Si, à cette époque, les missionnaires avaient pu construire un établissement religieux au milieu des Pieds-Noirs, il n'est pas douteux qu'ils n'eussent converti un grand nombre de ces Indiens, car, malgré leur nature féroce, ils n'avaient pas encore été démoralisés par le contact des Blancs et ils recevaient le prêtre comme un envoyé du ciel. La pénurie de prêtres ne permettait pas d'envisager un tel plan.

En 1852, le P. Lacombe arriva au Lac Ste-Anne et quatre ans plus tard, il faisait ses voeux dans la congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Il rencontrait fréquemment les Pieds-Noirs, soit au Fort de la Montagne, soit au Fort Edmonton, soit dans leurs campements à la prairie; mais il ne pouvait avoir de relations assez suivies et assez prolongées avec eux pour que ces rencontres pussent avoir un effet durable.

A la fin de l'année 1864, le R. P. Vandenberghe, accompagné de Mgr Taché vint faire la visite canonique de la mission nouvellement fondée de St-Albert. Il fut décidé par les illustres visiteurs de donner un nouvel essor aux missions parmi les indigènes. "Nous nous sommes entretenus longuement avec l'évêque de St-Boniface, lisons-nous dans l'acte de visite du 4 janvier 1865, sur les moyens de mieux avancer le progrès de l'Evangile dans ces pays

---

(1) Lettre de Mgr Provencher à Mgr J. Signay; St-Boniface de la Rivière Rouge le 16 juin 1846.

(2) Lettre de M. Baptiste Thibault à Mgr Provencher, Edmonton 6 janvier 1846.

Le P. Scollen, souffrant de cette inactivité forcée, profita de son séjour sur l'Elbow pour aller visiter les Wolfers, empoisonneurs de loups, dont le quartier-général était sur la High-River, ministère ingrat, s'il en fut, auprès de ces gens plus méprisables encore que les trafiquants d'alcool.

Le printemps venu, tandis que le P. Scollen suivait les chasseurs à la prairie, le P. Fourmond et Louis Dazé prirent le chemin de St-Albert.

A l'automne, le P. Scollen ramena de St-Albert le R. P. Bonald, récemment arrivé de France et son fidèle Dazé. Le début de l'hiver fut assombri par la mort tragique de ce dévoué serviteur, qui, en essayant de retrouver les chevaux de la mission, se perdit dans la bourrasque et mourut gelé. Il fut longtemps pleuré.

Afin d'éviter le dégel, Alexis et le P. Bonald, se mirent en route le 8 mars 1875, amenant le cadavre de Louis Dazé. Au bout du troisième jour, une épaisse couche de neige vint entraver leur marche. Comme ils n'avaient pas de raquettes, ils n'avancèrent que péniblement. Puis vint le dégel, les rivières gonflées, l'épuisement final. Heureusement que, à cette extrémité, un Indien les rencontra, les nourrit, les guida jusqu'au fort Edmonton où ils arrivèrent 45 jours après leur départ Au souvenir de ce voyage, le R. P. Bonald, isolé dans la mission la plus dénuée du nord, écrivait ces lignes: "Entre la rivière des Arcs et St-Albert, je fis un apprentissage qui devait me servir et me blâser sur toutes les misères du nord." (1)

Après quatre ou cinq jours de repos, l'infatigable Alexis quittait St-Albert en compagnie du jeune P. Touze qui laissait le noviciat pour voler au secours du P. Scollen. Le P. Léon Doucet, lui aussi, était en chemin pour N.-D. de la Paix. Revenu au mois de juillet précédent de l'Ile-à-la-Crosse où sa santé avait été fort compromise, il avait, en guise de cure, passé les six mois d'hiver au milieu des campements métis. Puis l'ordre lui avait été donné de se rendre de là à Bow River. Il arriva à son nouveau poste le 14 mai. Quelques jours plus tard, ses compagnons partaient rejoindre les chasseurs de buffle lui confiant la garde du logis jusqu'à leur retour. Le petit Indien qui lui avait été laissé comme aide, goûtant fort peu sa compagnie, prit la fuite à la première occasion; il dut donc se résigner à la vie d'ermite n'ayant pour visiteurs que les fauves de la Montagne.

Le 4 septembre le P. Scollen reconduisait à St-Albert le P. Touze; il ne put quitter St-Albert avant le 27. Mgr Grandin qui devait l'accompagner dut renoncer à ce voyage à cause du violent mal d'oreille qui le martyrisait depuis plus d'un mois.

D'importantes nouvelles leur avaient été communiquées: la fondation d'un poste militaire sur l'Elbow était décidée pour un avenir prochain. Il fallait donc, malgré la saison avancée, déménager sur le champ pour aller s'établir à proximité de ce nouveau site qui deviendrait sans aucun doute un centre commercial et un lieu de rendez-vous pour la population indigène.

Les missionnaires se hatèrent donc de plier bagage et de venir fixer leur tente à 25 milles en aval sur la rive gauche de l'Elbow et près de son confluent. Ils érigèrent à la hâte une petite cabane qu'ils devaient rendre habitable avant l'hiver. (2)

Les missionnaires étaient à peine installés, qu'un détachement de la police montée arrivait sous le dommandement des Capitaines Brisebois et Denny. Ils cédèrent de grand coeur leur maisonnette aux deux officiers et s'en allèrent

---

(1) Lettre du P. E. Bonald, O.M.I. au P. Lacombe — Mission Ste-Gertrude du Lac Pélican, 25 mars 1890.

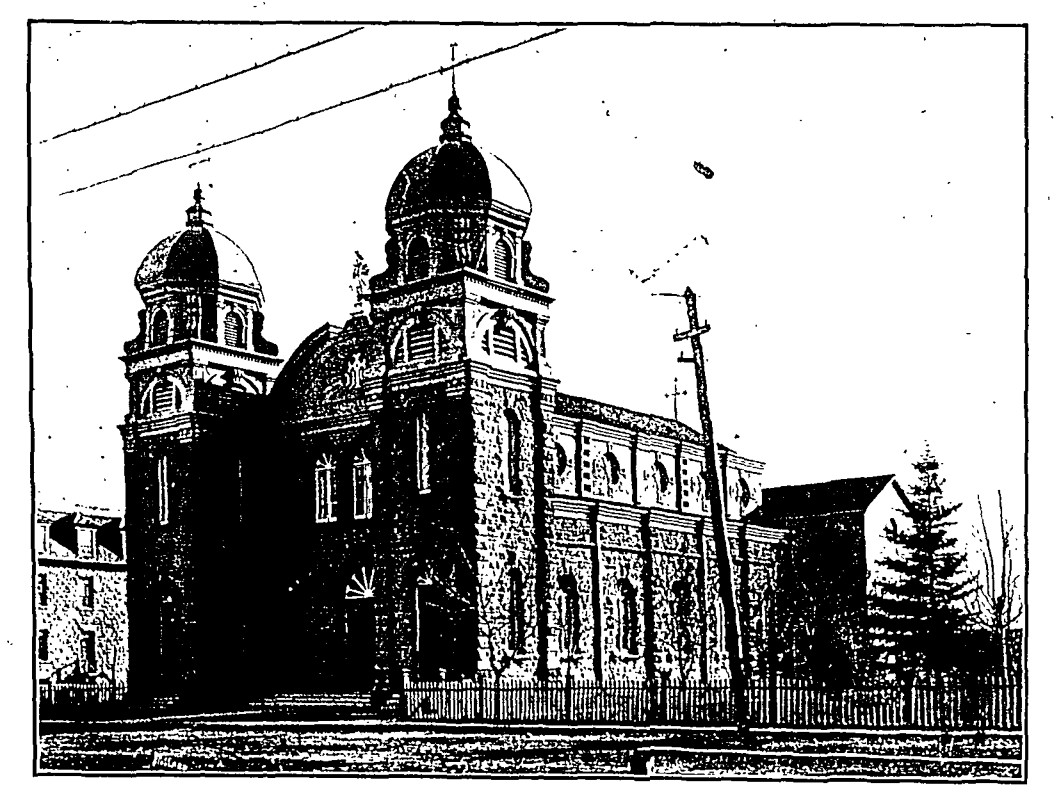
(2) Notes du P. Doucet

un mille plus loin s'établir sur la rive de l'Elbow. La construction d'un autre logis s'imposait et ils se mirent à l'oeuvre péniblement; ils durent travailler seuls car Alexis, par un de ces caprices dont il était coutumier, refusait de leur rendre le moindre service. (1) "Au mois de janvier, écrit Mgr Grandin, ils étaient logés dans une espèce de baraque qu'ils avaient faite eux-mêmes et l'un d'eux était tellement fatigué des travaux qu'il lui a fallu faire qu'il pouvait à peine m'écrire." (2)

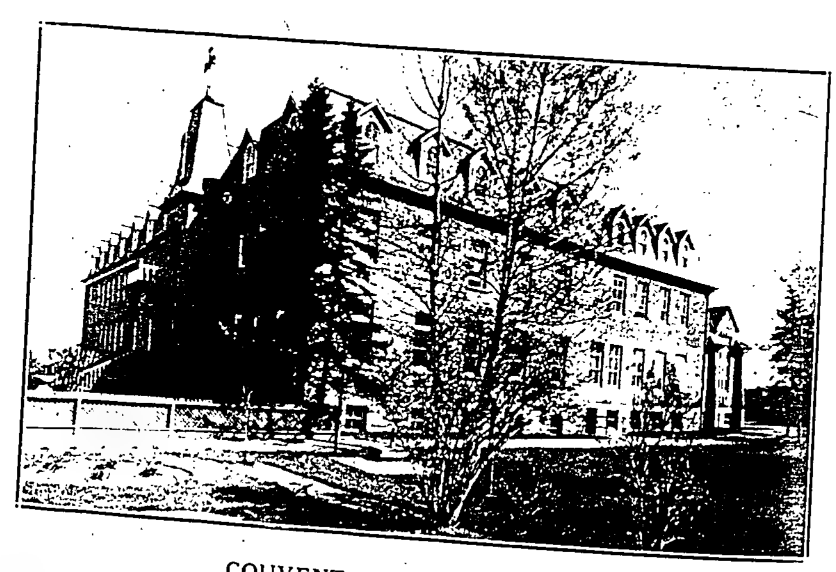
---

(1) Codex historicus de la Mission de St-Albert, 11 novembre 1875.

(2) Lettre de Mgr Grandin à la Révérende Mère, Soeur Dupuis, St-Albert, le 7 février 1876.



L'EGLISE SAINTE-MARIE



COUVENT DU SACRE-COEUR

## CHAPITRE II

## FONDATION DU FORT CALGARY (1875)

DEPUIS un an déjà, la "Police Montée du Nord-Ouest" ou gendarmerie à cheval, avait pris possession du pays et s'était déjà solidement établie aux point stratégiques. Leur oeuvre pacificatrice commencée des le jour de leur arrivée s'était poursuivie avec la même énergie. Une ère de prospérité et d'ordre semblait renaitre sous leur regard vigilant. "Je suis heureux de pouvoir annoncer, écrivait le lieutenant-colonel Macleod, que dans toute cette partie du pays le commerce du whiskey est complètement arrêté et que les rixes d'ivrognes qui autrefois étaient journalières, ont maintenant entièrement cessé." (1)

Dans l'été de 1875, le major-général E. Selby Smyth, commandant en chef de la milice canadienne, fut chargé par le gouvernement de faire une tournée d'inspection et de visiter les différents postes occupés par la Police Montée du Nord-Ouest. Il embarqua à Sarnia le 2 juillet et arriva au fort Garry le 15. Quatre jours plus tard, il prenait le chemin de Shoal-Lake où se trouvait le premier détachement de la Police Montée. De là il partit pour Swan-River à 140 milles plus loin.

Le matin même de son arrivée à Swan-River, un officier de l'artillerie manitobaine, le lieutenant Cotton, lui apportait d'importantes dépêches de la part du lieutenant-gouverneur. Les nouvelles communiquées étaient alarmantes. Les Métis établis aux environs du fort Carlton étaient en révolte ouverte contre le gouvernement canadien et avaient soulevé les Sauvages d'alentour. Ils avaient même établi un gouvernement provisoire dont Gabriel Dumont était le président et ils avaient la prétention de s'affranchir complètement des lois et constitutions du gouvernement du Dominion.

La nature de ces nouvelles semblait bien exagérer les choses outre mesure; mais, comme il n'y avait aucun moyen de vérifier l'exactitude de ces dires, le major-général, après avoir pris conseil du lieutenant-colonel French, se décida à partir immédiatement avec un détachement de 50 cavaliers armés. Le soir même il se mit en route. En huit jours, la petite troupe parcourut le 270 milles qui la séparait de la branche sud de la Saskatchewan. (2)

Arrivés à la colonie de St-Laurent, le général fut bien surpris de trouver les prétendus révoltés aussi calmes et aussi pacifiques que si jamais rien d'anormal ne s'était passé. Avant d'agir, il eut le bon esprit de prendre des informations sur l'affaire.

Voici ce qui avait eu lieu, d'après le P. Fourmond lui-même. (3) "Tous les Métis résidants ou censés résidants de Carlton ou des environs et formant la colonie de St-Laurent, avaient, sous l'heureuse inspiration du R. P. André, voté un certain nombre d'articles de lois ou réglements pour maintenir entre eux la paix et le bon ordre soit dans l'intérieur de la colonie, soit dans les caravanes de chasse à la Prairie. Cette petite législation produisait les plus heureux effets et semblait comme l'aurore de la vraie civilisation qu'on espérait enfin bientôt voir briller au milieu de nos chers chrétiens, lorsqu'un incident imprévu est venu comme un nuage funeste cacher l'aurore naissante de nos espérances. Cet incident était survenu pendant le voyage du printemps à la prairie. Les chasseurs étaient partis comme de coutume sous la conduite de leur chef; le brave Gabriel dumont et sous la direction du R. P. Fourmond tout nouvellement arrivé à St-Laurent. Après une douzaine de jours de

---

(1) Report of Commissioner of R.N.W.M.P. 1874, page 62.

(2) History of the R.N.W.M.P. par Cap. Ernest J. Chambers, page 35.

(3) Petite Chronique de St-Laurent. Vol. 1, trentième feuillet.

marche pour gagner la rivière Red-Deer, on commençait à rencontrer quelques buffalos dont la vue donnait à tous bon courage et bonne espérance, lorsqu'on apprend que plusieurs Métis de la paroisse de St-Laurent, sans respect pour les règlements et sans crainte de causer dommage à leurs frères, avaient pris les devants.

Aussitôt on décide en assemblée générale qu'il faut à tout prix et dans l'intérêt de tout le monde faire observer les lois. Le chef avec ses capitaines et soldats exécute fidèlement la décision de l'assemblée générale, ramène au camp, bon gré mal gré, tous les délinquants à l'exception de deux qui préférèrent payer une indemnité. Ceci leur fut accordé à la condition qu'ils retourneraient de suite à Carlton. Ils le promirent et tinrent promesse, mais non sans se venger de ces mesures de rigueur qu'ils s'étaient attirées. En effet à peine arrivés au fort Carlton pour y échanger leurs vivres, ils se plaignirent en haut lieu d'avoir été maltraités, dévalisés, presque assassinés. Ils savaient du reste à qui ils faisaient leurs plaintes: c'était à des gens qui avaient vu de mauvais oeil qu'on bâtissait des lois et des colonies sans qu'ils eussent l'honneur d'y prendre part. Ceux-ci furent donc enchantés d'avoir une occasion de montrer leur importance méconnue à tort ou à raison. Ils écrivirent si bien sur la question aux honorables personnages chargés de l'administration du district que l'émotion, pour ne pas dire l'indignation gagna tous les coeurs. S'il fallait en croire la renommée et ses agents, les Métis de Carlton réunis aux Sauvages étaient en pleine révolution contre la puissance du Canada; déjà ils avaient établi un gouvernement provisoire. C'est ce que nous lisions sur le journal de Toronto, "The Tribune."

Le Major-Général, comprenant qu'il n'avait à juger que d'une tentative d'administration municipale, louable en soi, se contenta de recommander à Gabriel Dumont et à ses auxiliaires de se garder bien d'outrepasser leurs droits et de lui montrer la futilité de tout mouvement hostile au Gouvernement. (1) Pour montrer leurs bonnes dispositions tous les Métis consentirent, en assemblée générale, à rendre aux délinquants le montant des amendes qui leur avaient été imposées. (2)

Le général continua sa route vers le fort Carlton où il laissa ses 50 cavaliers qui lui devenaient inutiles. De là il partit pour continuer sa tournée d'inspection à Edmonton et ensuite au Fort Macleod.

En apprenant les nouvelles alarmantes de Carlton, le lieutenant-colonel MacLeod avait, de son propre mouvement, avec le bon sens qui le caractérisait, envoyé un détachement considérable de la compagnie F, jusqu'à la Rivière Red-Deer pour parer à toute éventualité et attendre les ordres du général inspecteur.

C'est là que, dans sa marche vers le sud, il la rencontra. (3)

Ce détachement commandé par les capitaines Brisebois et Denny, escorta le major-général jusqu'à la Bow-River. Mais arrivé en cet endroit, il reçut l'ordre d'y demeurer pour y fonder un nouveau poste sur le site si judicieusement choisi par le colonel MacLeod lui-même. (4)

Le soin de l'érection de ce nouveau poste fut confié à la compagnie I. G. Baker de Benton qui, depuis quelques années avait une succursale à cet endroit. Le nouvel établissement militaire fut construit sur le plan des anciens forts de la compagnie de la baie d'Hudson: une vaste cour centrale était entourée de maisonnettes assez nombreuses pour servir de casernes, de magasins, d'écuries à 50 hommes de troupes et à leurs montures. La palissade de l'enceinte était faite de poteaux de douze pieds d'élévation au-dessus du sol. (5)

---

(1) History of the R.N.W.M.P. par Ernest Chambers, page 35.

(2) Petite chronique de St-Laurent, feuillet 31e.

(3) History of the R.N.W.M.P par Ernest J. Chambers, page 35.

(4) The R.N.W.M.P. par Ernest J. Chambers, page 36. (5) Ibid. p. 40.

Tout le bois de construction fut amené des montagnes sous forme de radeaux et les planches nécessaires aux portes, aux fenêtres et aux planchers furent débitées sur place à la scie de long par les Métis.

Pendant la durée des travaux, les soldats habitèrent d'abord sous la tente puis, le froid venu, dans des cagnas recouvertes de branchages et de terre où ils logeaient sept ou huit ensemble. (1) Les officiers devaient s'avouer alors de posséder l'ancienne cabane des missionnaires. Cet état de chose prit fin à Noël. Pour fêter cet événement il y eut banquet et dance dans le nouveau fort.

Le commandant Brisebois qui se trouvait en charge du nouveau poste trouva tout naturel de lui donner son nom que nous voyons figurer en tête de tous les documents officiels de cette époque. Ce ne fut toutefois qu'une appellation éphémère, car, peu après, sur la recommandation du lieutenant-colonel McLeod, avec l'approbation du ministre de l'Intérieur, M. Edward Blake, il reçut le nom officiel de fort Calgarry, en l'honneur de la ville natale du lieutenant-colonel. Comme le double "r" ne plaisait à personne on le supprima de suite. (2)

A un mille environ du fort se trouvait la "Mission," pauvre masure de 20 pieds par 18 à laquelle était accolée une allonge servant de chapelle longue à peine de 10 pieds. Le tout était bâti avec des troncs d'arbres et couvert en terre. Il n'y avait ni plafond, ni plancher; des toisons de buffle servaient de couchettes. Cette maison, bâtie à la hâte sous la morsure du froid, avait un caractère tellement provisoire qu'il fallut la refaire entièrement avant la fin de l'année 1876. (3)

Tout autour du fort et de la mission étaient éparpillées des tentes et des habitations de Métis et d'Indiens gagnant leur vie en chassant ou en charroyant les approvisionnements du fort ou de la compagnie Baker. Un grand nombre de marchands ambulants venant pour la plupart des Etats-Unis s'étaient également établis provisoirement afin d'acheter les fourrures des chasseurs. Des aventuriers les avaient suivis et, malgré la vigilance de la troupe, il y eut des meurtres et des vols à main armée. (4) Cette population n'était pas de tout point édifiante; car, si le whiskey avait disparu, il avait fait place à des succédanés étiquetés des noms les plus bizarres: "Hop Beer," "Jamaica Ginger", "Vanilla Extract" ou "Pain Killer" qui ne faisaient pas moins de victimes parmi les Indiens et les Métis que l'eau-de-feu d'autrefois.

Tandis que les PP. Scollen et Doucet s'occupaient du petit groupe catholique de la population, le Rev. George McDougall venait de temps en temps faire des visites de ministère et officier dans une salle des casernes pour la garnison qui était en grande majorité protestante. Ce ne fut qu'en 1877 que les Méthodistes bâtirent une petite église là où se trouve aujourd'hui la sixième avenue. (5)

Ce ministère de charité du vieux missionnaire wesleyen fut interrompu brusquement. Au mois de janvier 1876, le bruit courue que plusieurs bandes de bisons avaient été aperçues dans la Prairie. Le Rev. George McDougall se mit en route avec quelques membres de sa famille afin d'aller se procurer des privisions de viande fraiche pour le reste de l'hiver. Le 24 janvier, la nuit venue, les chasseurs, satisfaits de leur journée, partirent pour leur campement. Le vieux missionnaire quitta ses compagnons et s'éloigna à cheval. Les ténèbres étaient denses, le froid intense, le vent soulevait des tourbillons de neige; il perdit le sens de sa direction et s'égara. Inquiets, ses compagnons firent plusieurs décharges de fusil; personne ne répondit à ce signal. Les re-

---

(1) In the Shadow of the Rockies par C. M. McInnes. p. 104.

(2) The R.N.W.M.P. par Ernest J. Chambers, p. 40.

(3) Notes du P. Doucet, 18 mai 1932. (4) Ibidem. (5) McDougall of Alberta par Rev. John Maclean, DD. page 86.

cherches commencèrent: toute la population du Fort Calgary, soldats, Métis, Indiens, se mirent à parcourir le pays dans l'espoir de retrouver en vie le missionnaire. Ce fut en vain. Au bout de treize jours, un Indien retrouva le cadavre sous un monceau de neige non loin de la montagne du Nez. (1)

Le fort Calgary fut favorisé, dès la première année de son existence, d'une visite épiscopale. Deux fois déjà, par suite de maladie, Mgr Grandin avait dû renoncer à parcourir cette partie importante de son vaste diocèse. Profitant du passage du capitaine Denny à St-Albert, il se décida à partir avec lui le 14 juin. Le voyage se fit sans incident notable. Les voyageurs arrivèrent 6 jours plus tard. Le commandant Brisebois prévenu vint à la rencontre de l'évêque, l'aida à traverser la Bow-River et le conduisit à la Mission. (2)

Monseigneur séjourna neuf jours avec ses missionnaires, partageant leurs travaux et couchant sur la dure dans la petite chapelle. Puis il partit pour le sud accompagné du P. Scollen. A son retour du Fort Mcleod, Monseigneur Grandin resta au fort Calgary quelque temps et ne repartit pour St-Albert que le 23 juillet. (3)

A cette époque, le commandant Brisebois était l'homme le plus détesté et le plus impopulaire du fort à cause de la stricte discipline qu'il prétendait imposer. La garnison entière regimbait contre son autorité tyrannique. Mis en face de son impopularité et de son insuccès, il se décida à donner sa démission le premier août 1876. Il fut remplacé par le commandant Crozier, adjutant-major du colonel MacLeod.

A cette époque la garnison se composait de 35 hommes de troupe et de deux officiers. (4)

Les progrès de la bourgade naissante furent lents pendant les premières années après sa fondation. En 1881, la compagnie de la Baie d'Hudson se décida à transporter au sud de l'Elbow le magasin qu'elle avait à Ghost-River. M. Dunn qui était en charge de cet établissement devint le premier maître de poste. Le colonel Walker, qui s'était retiré du service militaire au commencement de cette année, entreprit l'année suivante la construction d'une scierie à Calgary. (5)

Quant aux casernes, elles gardèrent leur aspect de forteresse jusqu'en 1882. A cette époque le fort Calgary ayant été créé chef-lieu de district sous les ordres du surintendant McIlree. Les bâtiments étaient déjà si délabrés et si insuffisants que le colonel Irvine donna ordre au commandant de la place de les faire reconstruire entièrement. Les vieilles masures furent abattues pour faire place à de nouvelles casernes. La bâtisse principale avait 110 pieds de long par 30 de large avec un corps de garde attenant contenant douze cellules pour les prisonniers. On construisit également une infirmerie et un quartier pour les officiers. Toutes ces constructions furent faites en troncs d'arbres excepté le quartier des officiers qui fut construit en planches. Tout était solide et spacieux, bien aérés et appropriés à leurs destinations respectives. (6)

---

(1) MacDougall of Alberta, par MacLean, page 114. (2) Notes de Mgr Grand[illegible]
(3) Codex Historicus de la Mission de St-Albert.
(4) The Riders of the Plains, par A. L. Haydon, page 51.
(5) Notes du P. Doucet.
(6) The R.N.W.M.P., par Ernest J. Chambers, page 75.

## CHAPITRE III

### LES RANCHOS (1877)

LORSQUE l'arrivée de la gendarmerie à cheval eut rétabli l'ordre et la paix et mis fin aux outrages des colporteurs de whiskey, lorsque les Indiens eurent renoncé par des traités à leurs prétentions sur le pays tout entier et manifesté leur intention de s'établir dans les limites restreintes de leurs réserves, on commença à discuter la possibilité de tirer parti de ces plaines semi-arides où les troupeaux de bisons avaient trouvé depuis des siècles une source d'alimentation qui semblait inépuisable. La chaleur brûlante de l'été et le vent violent de l'automne, tout en desséchant cette herbe courte et fine qui couvrait le sol comme un manteau ouaté, ne réunissaient pas à lui enlever sa succulence et sa saveur. Bien que le pays semblât désertique, le buffle y trouvait assez de sources, de mares et de ruisseaux pour ne jamais souffrir de la soif. L'hiver était généralement doux, grâce aux effluves tièdes du "Chinook," ce vent tiède du sud-ouest, et la mince couche de neige qui recouvrait habituelleemnt la terre, suppléait, dans les pâturages, au manque d'eau courante.

Ceux qui connaissaient la physionomie du pays comprirent de suite quel profit on en pourrait tirer pour l'élevage du bétail. Un certain nombre de vieux serviteurs de la compagnie de la Baie d'Hudson, des chasseurs alarmés par la disparition progressive du bison, des trafiquants désabusés, des mineurs ruinés, commencèrent à se construire ça et là des maisons et des enclos. Plusieurs des membres de la police montée avaient suivi leur exemple.

Les premiers qui s'établirent dans le district de la rivière des Arcs avec l'intention de faire de l'élevage furent les McDougall de Morley. Ils arrivèrent là avec quelques chevaux et une cinquantaine de bêtes à corne, le 20 novembre 1873. L'année suivante, ils achetèrent une centaine d'autres dans le Montana et, à l'automne de 1876, ils acquirent le troupeau de Shaw qui s'en allait plus au nord.

En revenant d'Ontario en 1875, le Rev. George McDougall était accompagné de Mr. Andrew Sibbald et de sa famille. Mr. Sibbald qui devait faire la classe aux enfants de Morley était un excellent menuisier qui aida beaucoup à construire et à faire fonctionner la scierie de l'endroit.

A cette époque, un Canadien français nommé Beaupré vint s'établir avec sa famille sur la Ghost River, près de l'endroit que choisira plus tard pour son ranch l'arpenteur A. P. Patrick.

James Votier qui, bien avant l'arrivée de la police avait passé nombre d'années à chasser et à trafiquer, était venu lui aussi avec un Métis de Kildonan, Sandy MacDonald se fixer près du Fish Creek pour commencer le pacifique métier de fermier. Un an avant lui, sur les bords du même ruisseau, s'était établi John Glenn qui était dans l'Ouest depuis 1854 et qui avait traversé les Rocheuses à la recherche de l'or.

Un autre aventurier, ancien mineur lui aussi, Sam Livingstone, après avoir passé une dizaine d'années à Victoria sur le bord de la Saskatchewan du nord dans le voisinage de la mission we leyenne, s'était décidé à choisir une terre sur l'Elbow à 3 ou 4 milles à l'ouest de Calgary. (1)

Il convient de signaler aussi l'arrivée de la famille d'Alex L'Hyrondelle, Métis venant de St-Albert.

Ces pionniers ne pouvaient laisser leurs troupeaux errer en liberté car les

---

(1) The Range Men par L. V. Kelly, page 116.
(2) Ibidem, page 111.

bisons rodaient encore dans les plaines: les taureaux sauvages auraient fait mauvais parti à leur compétiteurs domestiqués et les pauvres vaches auraient été vite englobées dans les bandes de bisons.

Ce ne fut qu'en 1877 qu'un ancien marchand, "Fred Kanouse" se hasarda à laisser errer en complète liberté un taureau et vingt-et-une vaches. Cette expérience n'ayant eu aucun résultat fâcheux, plusieurs se décidèrent à le suivre.

Ce ne fut pourtant qu'en 1881 que le Sénateur Cochrane de Compton résolut de risquer sur une grande échelle l'élevage du bétail dans les prairies de l'ouest. Il loua au Gouvernement, pour y établir son ranch une vaste étendue de terrain à une vingtaine de milles à l'ouest du Fort Calgary et en confia l'administration au colonel Walker qui venait de sortir des cadres de la Police Montée. Pendant l'été il acheta douze mille bêtes à corne dans le Montana. Ces bestiaux furent conduits au ranch avec une telle hâte qu'ils arrivèrent épuisés et à bout de forces pour n'avoir pu manger leur saoul. Comme conséquence un grand nombre, ne se trouvant pas en état d'affronter les rigueurs et les privations de l'hiver, périrent.

La malchance s'acharna à poursuivre le Cochrane ranch. L'hiver suivant, le froid rigoureux et la neige abondante firent de tels ravages que, le printemps venu, il ne restait plus qu'un tiers du troupeau initial. Déconcerté, mais non découragé, le colonel Walker se procura une autre concession de terrain située le long de la rivière du Vieux (Old Man Riv.) et y transféra tout son troupeau. (1)

Après cette époque le nombre des éleveurs s'accrut rapidement. De petits rancheros s'établirent dans différents coins du pays tandis que de grandes compagnies s'organisaient et acquéraient leur bétail. Les troupeaux passaient la ligne frontière par milliers. En 1884, dans la région de Calgary et de MacLeod il y avait déjà quarante-et-une compagnies qui occupaient trois millions environ d'acres de terrain. Parmi elles, Oxley, Bar U, Winder, A. E. Cross et beaucoup d'autres ranchos étaient en bonne voie de progrès.

L'élevage des chevaux n'était pas resté longtemps en arrière. Vers 1880 le général Strange loua un vaste paturage à l'est de Calgary, Namaka, pour y établir son ranch et y importa des pur-sang comme fondation de son troupeau. Les frères McHugh s'établirent aussi dans le même à Queenstown au sud de la traverse des Pieds-Noirs (Blackfoot Crossing). Ce ne fut qu'à l'arrivée du chemin de fer que cette industrie put prendre son essor. Cependant dès 1886, il y avait déjà environ 10,000 chevaux dans les ranches des districts de Calgary et de MacLeod. (2)

Les éleveurs apprirent bien vite à leurs dépens que tout n'était pas gain et profit dans leur industrie. Ils avaient à subir bien des contretemps. Les petits loups de prairies, les "cayotes," commencèrent leurs déprédations d'une façon alarmante s'attaquant aux plus faibles du troupeau. Pendant quelque temps, on ne les rencontra que dans les contreforts des Rocheuses, car les Wolfers, ces empoisonneurs de loups de la dernière décade, avaient fait bon travail, mais ce métier avait disparu à l'arrivée de la Police par suite de l'interdiction de l'usage du poison pour détruire les fauves. La conséquence en fut que les petits maraudeurs envahirent de nouveau tout le pays causant des dommages considérables.

Un autre fléeau redouté était les feux de prairies. Ces incendies de tout un pays, causés souvent par une simple négligence, causaient chaque année des pertes incalculables. Que d'animaux moururent brûlés ou étouffés dans ces conflagrations! Combien d'autres n'y échappèrent que terriblement mutilés et inutilisables!

Puis il fallait compter sur les voleurs de chevaux ou de bétail qui, se

(1) The Range Men page 147. (2) Alberta Past and Present par Blue, page 36.

une grande dextérité, réussissaient à falsifier clandestinement la marque au fer rouge du propriétaire ou à guider un troupeau écarté jusqu'au delà des lignes frontières.

Pour couper court à ces déprédations et éloigner ces dangers menaçants il fallait l'oeil vigilant des "cowboys." Sans ces bergers d'un nouveau genre, le rancho n'aurait pu subsister. Leur vie était triste, souvent dangereuse, toujours dure. Ils devaient parfois rester quatorze ou quinze heures à cheval et se contenter de quatre heures de sommeil. En temps de crise, durant les tempêtes, ou en cas d'alerte, tout le monde restait à cheval jour et nuit sur le qui-vive. Habitués par la nature de leur métier à ne compter que sur leur propre initiative et à suivre leurs propres idées, ils regimbaient contre toute contrainte et veillaient avec un soin jaloux sur leur indépendance; mais en même temps, ils étaient, à leur manière, courtois, honnêtes et dévoués à leur maitre ou à leurs compagnons jusqu'au sacrifice. Leur passe-temps favoris étaient le tir au pistolet, le maniement du lasso, l'entrainage des chevaux revêches. Aussi longtemps qu'ils avaient le grand air, la liberté et le rancho, ils étaient satisfaits. Ils mettaient leur orgueil dans leurs montures et dans leur mise. Ils dépensaient pour cela des sommes fabuleuses. Leur attirail complet coutait plus de trois cents piastres et souvent ils se procuraient des mors en argent massif ou des brides tressées valant soixante-quinze piastres. Lorsqu'il leur était donné de venir en ville, ils étaient parfois bruyants, tapageurs, turbulents, mais, grâce à l'influence de la gendarmerie à cheval, ils n'en arrivèrent jamais à ces regrètables excès qui caractérisèrent, dans certains pays, cette catégorie d'individus. (1)

Jusqu'à l'arrivée du chemin de fer, la compagnie I. G. Baker achetait tout le bétail dont les éleveurs voulaient se débarasser. Elle payait bon prix et n'était pas difficile sur la qualité de la marchandise. Pour elle, un boeuf c'était du boeuf, aussi bien une vieille carcasse épuisée à trainer la charrette qu'un jeune animal sortant des gras pâturages. Après avoir été marqués du chiffre "3", ils étaient relachés jusqu'au jour où on en avait besoin pour la boucherie. A cette époque I. G. Baker et ses associés étaient les seuls pourvoyeurs du Département des Affaires Indiennes, de la Gendarmerie à cheval et des camps de construction.

Dans la suite plusieurs acheteurs de bétail succédèrent à la compagnie Baker; ce furent J. H. Wallace, Gordon et Ironsides, J. E. McGregor ainsi que Pat. Burns. (2)

---

(1) In the Shadow of the Rockies, page 251. — La Montagne de Bois, par Clovis Rondeau, page 143.

(2) The Range Men, par Kelly, page 50.



Quelques membres de la Société St-Jean-Baptiste de Calgary et de l'A.C.F.A.




Conférence Sainte-Famille de la St-Vincent de Paul
(les membres fondateurs)

## CHAPITRE IV

## LA FAMINE (1879)

LA chasse du printemps en 1878 fut mauvaise. "Les animaux de la Prairie écrit le P. André (1), étaient il est vrai assez nombreux. Nous en rencontrions d'immenses troupeau; mais ces animaux n'avaient que les os et la peau. Pendant longtemps, nombre de nos gens furent malades pour s'être nourris de cette viande coriace." Comme conséquence, le prix du pémikan monta tout d'un coup à quatorze sous. (2) La chasse d'automne fut presque nulle.

Au mois de février 1879. les Pieds-Noirs, manquant de vivres, quittaient leurs quartiers d'hiver et partaient pour la grande prairie dans l'espoir de rencontrer les troupeaux de bisons jusque là introuvables. Ils sillonnèrent le pays en tous sens sans résultat. Three-Bulls, et sa bande arrivèrent à Battleford exténués et mourant de faim. Le lieutenant-gouverneur dut distribuer des vivres et des munitions. D'autres s'étaient dirigés vers la montagne de Cyprès ,Cypress Hils), refuge favori des buffles; ils n'y trouvèrent rien et durent aller demander de l'aide aux autorités militaires du fort Walsh. (3)

Qu'en était-il advenu des buffles? Comment, dans un laps de temps si restreint, avaient-ils été balayés de toute la face du pays? Voici la clef de cette énigme. En 1878, le gouvernement des Etats-Unis, vexé de n'avoir pu obtenir la capitulation du chef sioux, Sitting-Bull, et de le savoir en liberté sur le territoire canadien, résolut de se venger en affamant sa bande. S'appuyant sur ce principe que "pour chaque buffalo mort, c'est un Indien de moins en vie," les autorités des Etats-Unis établirent un cordon de soldats armés et de chasseurs métis et sauvages tout le long de la frontière canadienne avec ordre de repousser vers le sud tout troupeau de buffle qui se dirigeait vers le Canada. La consigne fut exécutée à la lettre: pas un ne passa. Quel tollé d'indignation n'aurait pas soulevé chez nos voisins pareil procédé de la part du gouvernement canadien! Il est triste de penser que, par suite de cet acte inhumain des milliers d'innocents furent condamnés aux horreurs de la faim et beaucoup à la mort. (4)

Au mois de juin, Jean L'Heureux et Winnipeg Jack, décharnés et exténués, arrivèrent à Calgary venant du camp des Pieds-Noirs près de la Red-Deer. Ils racontèrent les scènes navrantes dont ils avaient été témoins. Les Indiens, talonnés par la faim, après avoir dévoré leurs chiens et même leurs chevaux, en avaient été réduits à se nourrir de tout ce qui leur tombait sous la main, écureuils, souris, couleuvres, carcasses abandonnées par les loups. Ils faisaient bouillir, pour tromper la faim, de vieilles peaux, des courroies de parchemin, des os desséchés ramassés ça et là dans la plaine. Beaucoup étaient déjà morts d'inanition surtout parmi les vieillards et les enfants. (5)

Le capitaine C. R. Denny expédia sur le champ plusieurs charges de vivres afin de permettre à ces Indiens de revenir. Sans attendre les ordres il acheta sur le champ tous les vivres disponibles dans le district pour les distribuer aux affamés. Le Gouvernement n'était pas préparé à nourrir tant de monde. Les provisions étaient rares dans l'ouest et les communications difficiles. Aussi, malgré la bonne volonté et le dévouement des employés, le service de ravitaillement ne s'organisa que lentement et beaucoup périrent attendant la poignée de farine qui eut pu leur sauver la vie. (6)

---

(1) Lettre du P. André au P. Lacombe, 30 octobre 1878. (2) Petite chronique de St-Laurent, Vol. 1 feuillet 67. (3) Quelques notes sur les missions pied-noir depuis 1873, par le P. Doucet. (Archives des O.M.I., Edmonton).

(4) In the Shadow of the Rockies, page 146. (5) Quelques notes sur les missions Pied-Noir. par le P. Doucet. (6) Ibidem.

Les missionnaires de N.-D. de la Paix dont la présence était réclamée par les chefs Pieds-Noirs, partirent pour Blackfoot-Crossing au mois de juillet. A leur arrivée au camp, tout était morne et silencieux; pas un chant, pas un bruit. Ils se seraient cru dans une vaste nécropole indienne. Pas même le hurlement coutumier d'un chien, car toutes ces pauvres bêtes avaient été sacrifiées. Les rares Indiens qu'ils rencontraient drapés dans leur couvertures semblaient moins à des vivants qu'à des fantômes. Cette vue leur serrait le coeur. Que pouvaient-ils faire avec leurs ressources si limités? Leurs provisions s'épuisèrent bien vite et, pour tromper la faim, ils durent passer, à l'exemple des autres affamés, une partie de leur journée dans le sommeil et l'immobilité. (1)

Pendant ce mois le commissaire de département des Affaires Indiennes, M. Edgar Dewdney, accompagné du colonel McLeod, vinrent à Blackfoot-Crossing pour s'assurer de l'état des Sauvages. Dans cette circonstance le P. Scollen rendit un immense service à ces pauvres Indiens en mettant les visiteurs au courant de la situation et en leur suggérant les moyens les plus convenables pour les secourir. (2) Crowfoot, malgré l'extrême détresse où il se trouvait, ne proféra aucune plainte, aucune récrimination. Il se contenta de dire: "Faites une trouée dans le barrage qui empêche le buffle d'arriver jusqu'à mon peuple. C'est tout ce que je demande à la Reine." (3)

Des rations furent dès lors distribuées régulièrement. Le P. Scollen veilla à ce que le partage se fit d'une façon équitable et que les plus nécessiteux n'eussent pas à souffrir de l'égoïsme et de la voracité des autres.

Par l'entremise du capitaine Denny, les chefs Pieds-Noirs envoyèrent une supplique à la Princesse Louise, épouse du Gouverneur-Général, marquis de Lorne: "Notre peuple meurt de faim. Aidez-nous, car quelques-uns parmi nous ne trouvent plus rien à manger. Nous avons appris que la fille de notre Reine est maintenant de ce côté-ci du Grand Lac. Elle a le coeur de sa mère. Qu'elle sache que des mères et des enfants lui demandent de leur conserver la vie pour l'amour de notre Reine. Elle est bonne et entendra notre prière. Sauvez-nous. Trop de gens mangent notre buffalo, Sioux et Métis, alors que nous n'avons rien à manger nous-mêmes." Comme résultat, quelques secours furent reçus de l'Est et permirent au capitaine Denny de subvenir aux besoins des plus nécessiteux. (4)

Au mois d'octobre, Crowfoot, ayant appris que les buffles foisonnaient de l'autre côté de la frontière, se décida à y conduire son peuple. Les deux missionnaires devaient, à sa demande, les accompagner, mais une série de circonstances ne leur permit pas de les rejoindre à temps.

Le printemps et l'été de 1880 se passèrent paisiblement à Calgary, en l'absence des turbulents Pieds-Noirs. Au mois de novembre, les Sarçis qui n'avaient pas suivi leurs alliés dans les plaines du Montana arrivèrent à Calgary mourant de faim et réclamant des vivres. Le sous-commissaire des Indiens, M. MacLeod, frère aîné du colonel, voulut les envoyer à Blackfoot-Crossing, sur leur réserve pour recevoir de leur propre agent les rations auxquelles ils avaient droit. Les Sarçis ne l'entendaient pas ainsi. Ils affirmaient que le Commissaire Dewdney avait approuvé le choix qu'ils avaient fait d'une réserve sur le Fish-Creek et avait promis de les nourrir à Calgary en attendant. Ils n'agissaient donc, disaient-ils, que conformément aux vues du Département Indien en restant où ils étaient. Du reste le froid était trop rigoureux et leur constitution trop affaiblie pour leur permettre d'entreprendre un nouveau voyage d'autant plus qu'ils n'avaient qu'un nombre très réduit de chevaux.

M. MacLeod ne voulait pas changer de conduite prétendant qu'il n'avait reçu du gouvernement aucun ordre d'agir autrement. Pour contraindre les

---

(1) Notes du P. Doucet. (2) Ibidem. (3) The Range Men, par Kelly, p. 132.
(4) C. M. MacInnes, page 148.

Sarçis à se retirer. il demanda un renfort de gendarmes à MacLeod. Ce que voyant. les Indiens, avec la ténacité propre à leur race, décidèrent en conseil de ne pas céder et d'opposer au besoin la force à la force.

A ce moment critique, on fit appeler le P. Scollen pour calmer les esprits. Celui-ci réussit à faire comprendre aux deux partis qu'ils exagéraient mutuellement leurs torts. Il trouva un terme de conciliation. Il proposa aux Sarçis qui refusaient obstinément de se rendre à Blackfoot-Crossing, d'aller recevoir leurs rations au fort MacLeod et, d'autre part, il demanda à la Police Montée de se charger du transport des malades, des infirmes et des bagages jusqu'à cet endroit. Ces propositions satisfirent tout le monde et la paix fut conclue sans effusion de sang. (1)

Pendant cette période de disette, il y eut des vols de bétails, mais les rancheros eurent assez de cœur pour fermer les yeux sur ces déprédations d'un peuple rendu à bout.

(1) Quelques notes sur les missions pied-noir depuis 1873, par le P. Doucet.

**Calgary's First Jewelery Store**
Established 1881
**Was a JACQUES Store**

The high standards and traditions of the JACQUES name are now carried on by

**HARRY JACQUES**
JEWELER
**812 - 1st Street West, Calgary**

---

**Phone for Your FREE DEMONSTRATION of the**

# NEW MAYTAG

**M 2545**

MAYTAG with the new One-Piece Aluminum Tub.

MAYTAG—Truly the World's Finest Washer.

MAYTAG with the new Roller Water Remover.

Try the newest and finest MAYTAG.

Good Quality is always a Good Buy. Invest in a MAYTAG.

Try a new MAYTAG with the Compliments of Mr. Maytag.

**Phone M 2545**

---

**CUT YOUR TIRE COSTS**
Retreading — Vulvanizing
General Tire Work

I BUY - TRADE - SELL
REBUILTS — NEW TIRES — USED

**RODNEY'S SUPER TIRE SERVICE**
Factory Equipped
706 - 17th Ave. W., Calgary. Phone 5435
**Phone 5435**

---

Established 1913

## Adlam Music Studios

G. H. ADLAM, Director

The Foremost School of Instruction in All Branches of Music

523 Eighth Ave. West Calgary
**Phone M 4773**

---

## A. E. JAQUES

**Men's and Boys' Store**

1312 Ninth Ave. East
Calgary, Alta.

"We Sell the Better Grade
To Build the Better Trade."

---

Phone M 1905.

## Patton's Garage

FRANK PATTON, Prop.

Rear—213 Twelfth Ave. W.

**General Repair Service on All Makes of Cars—Welding**

---

## LOCKEY Machine Shop

AUTOMOBILE
CYLINDERS REBORED

**1434 - 9th Ave. East, Calgary**
**Phone E 5463**

---

**MATHER'S BODY & RADIATOR SHOP**
JACK MATHERS—The Factory Expert
Cor. 17th Ave. & 6th St. W. Calgary
Phone M 1090

Wrecks, Fenders, and Radiators Repaired — Uhpolstering and Auto Painting

We herein pay our loving respect to those Hardy Pioneers who founded this Western country and around whose lives this book is written.

## CHAPITRE V

### ARRIVEE DU CHEMIN DE FER (1883)

LA petite bourgade de Calgary ne donnait pas grands signes de progrès: c'était tout au plus un poste militaire important, un comptoir commercial bien achalandé, une place de relai pour les convois voyageant entre le fort Benton et le fort Edmonton, mais son existence dépendait du fort MacLeod, chef-lieu du district prospère et centre de distribution pour tout le pays. La difficulté des communications était l'obstacle principal à son développement.

A la fin de l'année 1880, on apprit avec étonnement le projet de construction d'une voie ferrée interocéanique. Le nouveau journal d'Edmonton annonçait même de source certaine que, avant trois ans, les trains circuleraient régulièrement entre Winnipeg et les Rocheuses. (1) Toute intéressante que fût cette nouvelle, elle ne satisfaisait que médiocrement les gens de Calgary; car la ligne projetée qui devait traverser la zône fertile de la Saskatchewan, passer par Battleford, la nouvelle capitale, et par Edmonton, n'était d'aucune utilité pour le sud.

Cependant, dans les premiers mois de 1881, il y eut un revirement complet. Le syndicat de la compagnie, soucieux de raccourcir le trajet et de fermer la porte à tout compétiteur qui chercherait à construire une ligne parallèle à la frontière, se décida de modifier son traçé et, négligeant les richesses du nord, de se diriger directement vers le défilé d'Hector à travers les régions semi-arides des plaines centrales. Par le fait même, l'avenir de Calgary se trouvait assuré. (2)

Les travaux commençés au mois de juin 1881 s'exécutèrent avec une telle rapidité que, à la fin de l'année suivante, la ligne était achevée jusqu'à Medecine-Hat.

Au printemps de 1883, les travaux reprirent avec la même célébrité de quatre milles par jour. A la fin de mai, les arpenteurs plantaient leurs jalons sur la réserve des Pieds-Noirs et bientôt les terrassiers coupaient en deux, sans entente préalable, cette terre qui leur avait été solennellement concédée au traitée de 1877.

Les griefs des Pieds-Noirs étaient réels et sérieux. Le gouvernement qui s'était chargé d'exproprier, au profit de la compagnie, les terres des Indiens et de leur accorder de justes copensations, par une inexcusable négligence, n'en avait pas même parlé aux chefs intéressés. Le grand chef Crowfoot, ami sincère des Blancs, était indigné et insulté, dans son ignorance, de se voir si injustement lésé dans ses droits par ceux-là même qu'il avait toujours protégés. Les jeunes guerriers menaçaient de s'opposer par la force aux envahisseurs. Crowfoot était obligé d'user de toute son autorité pour les calmer et les empêcher d'en venir aux voies de fait. (3)

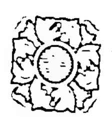
Le missionnaire résidant à Blackfoot-Crossing était le jeune P. Doucet. Voyant la mauvaise tournure des affaires, il dépêcha un courrier au P. Lacombe. Ce dernier qui, depuis le mois de décembre précédent, était devenu curé de N.-D. de la Paix à Calgary et supérieur du district, était un des plus chauds amis de Crowfoot et l'idole de sa nation. Il fit hâte vers le camp du grand chef. "J'envoyai, écrit-il, (4) une dépêche au commissaire des Affaires Indiennes à Régina, lui demandant de venir sur le champ, car des troubles

---

(1) The Bulletin, Edmonton, déc. 6, 1880. (2) The Life and Work of Sir Wm. Van Horne, par Walter Vaughan, page 80.

(3) The Romance of the Prairie Provinces, par Burt, page 212.

(4) A Great Indian Chieftain, par le P. Lacombe. The North-West Review, 1890

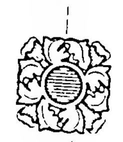




M. LE SENATEUR P. BURNS
Pionnier et Bienfaiteur
de nombreuses oeuvres



MONSIEUR C. J. DUGGAN
Pionnier et Bienfaiteur discret
des Oeuvres Catholiques



sérieux étaient imminents, les ouvriers ne voulant pas interrompre leurs travaux. Pendant ce temps, les Indiens devenaient de plus en plus excités et mécontents. Voyant que le gouvernement tardait à venir règler le conflit, je réussis, avec l'aide de l'interprète Jean L'Heureux, à persuader Crowfoot de réunir le conseil de sa nation." Après avoir distribué les présents d'usage, le missionnaire, assumant l'autorité d'un envoyé du gouvernement, expliqua que les Blancs avaient absolument besoin d'une lisière de terrain pour la construction de leur chemin-de-fer, mais il leur promettait solennellement qu'ils ne perdraient rien et qu'ils seraient dédommagés amplement. Crowfoot dans un discours plein de sagesse conseilla à son peuple de ne pas faire obstacle aux travaux des Blancs et acheva d'apaiser l'excitation des Indiens. (3)

Une fois ce dernier obstacle surmonté, la voie ferrée arriva rapidement à Calgary: le 11 août, elle traversait la Bow River et le 16 la première gare provisoire était installée. (1)

Le 27 août au soir, le premier express venant de Winnipeg faisait son entrée dans Calgary, après avoir traversé l'immense prairie en trente deux heures. Il avait à bort les membres du syndicat et quelques-uns de leurs amis: George Stephen, William Van Horne, Donald Smith, R. B. Angus, Lord Elphinstone, le comte Hohenlohe, l'hon. Théodore Robitaille, lieutenant-gouverneur de Québec. Une dépêche de Winnipeg avait annoncé au P. Lacombe l'arrivée du président de la compagnie. "Venez dîner avec moi, demain soir, à Calgary, dans mon wagon-palais. — Geo. Stephen." Le bon missionnaire se garda bien de refuser cette aimable invitation. "Quelles politesses pour moi!" note-t-il sur son journal. (2)

Le 28, après avoir visité avec l'honorable Robitaille la ferme du gouvernement, il repart avec ses hôtes. Chemin faisant, pendant le luncheon dans le wagon présidentiel, Van Horne suggère que, en reconnaissance des services rendus par le vétéran des missions dans l'affaire de Blackfoot-Crossing, il soit élu président du C.P.R. Une réunion des directeurs a donc lieu: M. Stephen résigne sa position et le P. Lacombe est nommé à sa place. Le nouveau président exerça les privilèges de sa charge pendant une heure. Il confirma Van Horne dans sa charge de directeur général de la compagnie déclarant qu'il ne pouvait trouver nulle part une personne capable de le remplacer, puis il confia ses ouailles de Calgary à George Stephen qui se trouvait sans emploi. "Pauvres âmes de Calgary, que je vous plains!" s'écria ce dernier. (3)

Lorsque le train arriva à Flackfoot-Crossing, le P. Lacombe résigna sa charge, prit congé de ses hôtes et s'en alla rejoindre le P. Legal et le P. Doucet à la mission de la Sainte Trinité. (4)

---

(1) Diary of Geo. Murdock, (Canada and its Provinces, Vol. XIX, page 168.)
(2) Journal du P. Lacombe, 1883. (3) The Life & Work of Sir William Van Horne page 95. (4) Journal du P. Lacombe 1883.

## EXCLUSIVE LADIES WEAR LIMITED

THE ARCADE

Coats — Suits — Dresses

It Will Pay You to Come Upstairs

## ARCADE HAT SHOP

The Brightest Hat Shop in Town
Smart Styles for Matrons and Misses

MRS. M. G. KERR

---

## MILK – means – HEALTH

Natural, Lactic and Nursery Milk, Whipping Cream, Table Cream, Creamo—

PASTEURIZED under a NEW PROCESS

You Can Taste the Difference

Golden West Choice Creamery Butter

Sani-Frozen Ice Cream
Delicious—Try It! ! !

## MODEL DAIRIES

308 - 17th Avenue W., Calgary

M 2311—M 2393

---

Electrical Dealers and Contractors in Calgary Since 1910

## Wilkinson Electric Co. Ltd.

129 - 7th Ave. West, Calgary

M 3[illegible]

*"If It's Electrical, [illegible]"*

---

For over 40 years men have been smartly dressed with Quality Clothes from

## CHAS. BENJAMIN & SON

*Successors to*

DIAMOND CLOTHING CO.

Four Doors West of "The Bay" on 8th Ave. West

---

## Reliable Clothing Store

ED. COHEN, Prop.

**Everything in Men's and Boys' Wear**

Working Men's Needs our Specialty

**806 Centre St. Phone M 3150**

---

## RIDEAU SERVICE STATION

A. H. MENZIES, Prop.

**Gasoline — Oils — Greases**

Batteries Recharged — Simonizing

24th Ave. and 4th St. West
Calgary

---

## SEEDS AND PET SUPPLIES

We carry the largest and most complete stock of

**RENNIE'S SEEDS**

in Alberta. Seeds that have given satisfaction for over 65 years. Our Roses, Gladiolus, Sweet Peas and Lawn Grass are the best obtainable.

## WILSON'S SEED STORE

809 - 2nd St. E., Calgary. Phone M 3660

---

## Williams Brothers

**Mail Order Merchants**

CALGARY, ALTA.

**Write for our Free Catalogue**

## CHAPITRE VI

### UNE VILLE DE TENTES

LES gens n'avaient pas attendu l'achèvement de la voie ferrée pour venir chercher fortune dans ce pays de cocagne. Comme par enchantement, une ville de tentes et de baraquements surgit sur la rive droite de l'Elbow. Les nouveaux venus ignoraient encore complètement l'emplacement de la gare qui devait déterminer le centre de la ville; mais, comme ils savaient que l'administration du chemin de fer avaient entamés des pourparlers avec les propriétaires de la section 14 où ils se trouvaient, ils préférèrent y rester jusqu'à nouvel ordre, plutôt que d'aller s'établir sur l'autre rive près de la caserne de gendarmerie ou des établissements Baker. (1) Ils se contentèrent toutefois, pour étaler leurs marchandises ou traiter leurs affaires, de tentes de toile ou de constructions rudimentaires facilement transportables.

M. Louis Rousselle, qui possédait le coin sud-ouest de la section 14 offrit au R. P. Lacombe une parcelle de terre pour la construction d'une église. Comme la mission de N.-D. de la Paix se trouvait dans un quartier excentrique et d'accès difficile à cause de la passerelle branlante qui reliait les deux rives, le missionnaire accepta cette offre et fit bâtir par M. O'Keefe une chapelle longue de 38 pieds et large de 18. La bénédiction de cette église St-Patrice eut lieu le 2 décembre 1883 en présence d'une foule considérable. (2)

Quelque temps auparavant, les Wesleyens avaient eu, sous la présidence du Rév. M. James Turner, récemment arrivé à cheval de Colombie Britannique, une réunion dans la tente de l'imprimeur afin de résoudre les problèmes relatifs à la consruction d'un temple qu'ils jugeaient indispensable. Malgré le prix fabuleux du bois de construction qu'il fallait faire venir de Brandon, ils décidèrent à l'unanimité d'entreprendre cette oeuvre nécessaire. (3)

Ils ne mirent cependant pas leur plan à exécution; ils se contentèrent de construire une enceinte en planche recouverte de bâches. Le Rév. M. Turner inaugura cet édifice provisoire dans la matinée du 2 septembre; dans l'après-midi du même dimanche et dans la soirée, il servit tour à tour au ministre anglican et au ministre presbytérien. (4)

Ce dernier cependant ne tarda pas à construire sur ce site provisoire une église vaste et convenable. Les anglicans continuèrent, comme par le passé, à aller assister aux offices que le Rév. M. J. W. Tims, missionnaire des Pieds-Noirs venait célébrer tous les quinze jours aux casernes. (5)

A la fin de 1883, il y avait, sur la rive droite de l'Elbow, un embryon de village comprenant la chapelle catholique, le temple presbytérien, deux hôtels, quelques magasins sous tente, des cabanes portatives, des maisons démontables de style primitif, entremêlés de loges indiennes et de maisonnettes métisses. (6)

Au début du printemps 1884, on apprit que la compagnie ferroviaire et les propriétaires de la section 14 avaient terminé leurs pourparlers sans avoir réussi à s'entendre. En conséquence, le C.P.R. se décidait à bâtir la gare et

---

(1) George Hope Johnston.—Calgary Daily Herald, nov. 18, 1933, page 23.

(2) Journal du P. Lacombe.—"Elle était placée au sommet de la colline à l'est de l'Elbow, près de la 3e avenue et de la 8e rue est, où se trouvait le principal groupement de Calgary." (Calgary Daily Herald, april 14, 1925).

(3) Canadian North-West Hist. Soc. Publications, Vol. I, No. IV, page 53.

(4) Calgary Daily Herald, Nov. 18th, 1933, page 2.

(5) Calgary Daily Herald, Nov. 18th, 1833, page 16.

(6) In the Shadow of the Rockies, par C. M. McInnes, page 317.

ses dépendances sur la section voisine de l'autre côté de l'Elbow. Les terrains furent vite arpentés et mis en vente. Chacun s'empressa d'acquérir son petit lopin et d'y construire sa maison ou son échoppe. Certaines maisons, comme celle de John Glenn, le ranchero de Fish-Creek, et celle de Howard Douglas, surintendant des travaux de la voie ferrée, avaient quelque air de prétention; mais la plupart des autres n'étaient que de misérables taudis. Le maître de poste, M. Bannermann ne possédait qu'une maison en planches brutes recouvertes de papier goudronné; l'imprimerie était à l'avenant.

A mesure que les rues se dessinaient, on leur donnait le nom d'un des premiers résidents; cependant, en l'honneur de la compagnie de chemin de fer, on nomma l'artère principale "Avenue Stephen," du nom de son président.

Les progrès de la mission N.-D. de la Paix devaient marcher de pair avec ceux de la bourgade. La communauté se composait à cette époque du P. Lacombe, supérieur, curé de la paroisse naissante, du P. René Rémas, chargé des Cris et des Métis, et du P. Edmond Claude qui visitait les villages naissants et les camps de construction.

Le P. Lacombe qui avait passé la dernière partie de l'hiver en Bas-Canada dans l'intérêt des oeuvres du diocèse, revint à Calgary le 31 mai 1884. A peine arrivé, il s'occupa de la construction d'une maison-chapelle. Le 6 juin, toute la communauté se mit au travail pour transporter les matériaux à pied d'oeuvre. L'entrepreneur O'Keefe mena les travaux si rondement que, à la St-Pierre, la messe put être célébrée dans la partie supérieure de l'édifice destinée à devenir chapelle. Le 12 juillet, les Pères et les frères s'installaient au rez-de-chaussée qui devait leur servir de résidence. Le 29, les derniers travaux étaient complétés; les mûrs étaient blanchis; l'autel et le chemin de la croix, oeuvres du P. Van Tighem, étaient mis en place et le clocher construit par M. Boucher de Médecine-Hat surmontait l'édifice et la petite cloche de l'église St-Patrice, déjà abandonnée, s'y balançait pour appeler les Fidèles à la prière. Le 7 septembre à 8 heures du soir, le R. P. Lacombe bénissait l'édifice au nom de Mgr Grandin. (1)

Au sein de la ville transportée sur un nouveau site, des églises se bâtissaient. Les Méthodistes, aussitôt le plan de la ville terminé, choisissaient le coin de la première rue ouest et de la septième avenue, pour y construire une église en bois. Les Presbytériens s'occupèrent eux aussi, aux premiers jours du printemps, de transporter sur la glace de la rivière, le temple qu'ils avaient construit à l'est de l'Elbow. Ils le placèrent au coin de la rue centrale et de la septième avenue. Le Rév. M. Angus Robertson qui, jusque là, s'occupait de cette population presbytérienne, devait l'année suivante résigner sa charge pour se donner tout entier à l'évangélisation des camps de travailleur le long de la voie ferrée. (2) Le Rév. James Turner, fondateur de l'église wesleyenne de Calgary, quitta lui aussi la ville vers 1885, après avoir travaillé près de deux ans avec l'aide du Rév. J. McLean, missionnaire chez les Gens-du-Sang, aux intérêts spirituels de ses coréligionnaires dans la bourgade naissante.

---

(1) Codex Hist. de N.-D. de la Paix.—Journal du P. Lacombe.

(2) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933, page 15.

## CHAPITRE VII

### THE WHISKEY ROW (1884)

'EST sous le nom de "Whiskey Row" que fut connue à l'origine la rangée de petites maisons qui se bâtirent le long de la voie ferrée en face de la gare du chemin de fer et que l'on nomme aujourd'hui la neuvième avenue.

Lorsque les premiers immigrants arrivèrent à Calgary, ils trouvèrent que la loi de l'interdiction des boissons alcooliques était en vigueur. Le gouvernement fédéral avait imposé cette interdiction dans le but de protéger les Indiens contre leurs habitudes invétérées et leur propension pour "l'eau de feu." La teneur de la loi défendait la fabrication ou la vente de toute liqueur forte sans le consentement écrit du lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest. Que la provision fut insignifiante ou considérable, ce permis personnel était requis.

Comme cette permission ne pouvait être accordée sans distinction à tous les appliquants, on accusa bien vite le Gouvernement de favoritisme. On se révoltait de voir qu'un hôtelier ne pouvait avoir des liqueurs tandis que le Canadien Pacifique pouvait en vendre en quantité illimitée dans ses wagons-restaurants et dans son hôtel de Banff. Certains clubs obtenaient la permission pour des trentaines de gallons de whiskey pour la vente. Certaines personnes recevaient deux ou trois gallons soit pour "usage médical" ou "consomption domestique." (1)

La Police Montée qui, en un tour de main, avait réussi à éliminer les colporteurs de whiskey des Etats-Unis au temps de leur arrivée dans le Nord-Ouest, s'avouait impuissante à mettre la loi en force maintenant que les villes et les villages surgissaient partout. L'opinion publique était manifestement hostile à cette contrainte. Si les gens ne pouvaient obtenir ce qu'il désiraient d'une façon honnête, eh bien, ils l'obtiendraient frauduleusement. Là où des liqueurs saines ne pouvaient être achetées, ils se procureraient des boissons frelatées. La police saisissait la marchandise de contrebande, emprisonnait les colporteurs, les vendeurs ou les possesseurs de liqueurs; mais ces mesures ne faisaient qu'accroitre l'impopularité de la police sans remédier au mal ou corriger les délinquants.

Toutes sortes de stratagèmes furent inventés pour éloigner les soupçons de la police. On vendait l'alcool dans des récipients de toutes formes et de toutes dimensions; flaçons de parfumerie, bouteilles d'acides caustiques, boites de conserves alimentaires, pots de confiture, canistres de pétroles, etc. Un homme ingénieux inventa un oeuf en celluloïde qui fut pendant longtemps la meilleure cachette de boisson prohibée. (2) "De temps en temps, écrit M. J. W. Costello, un colis d'alcool de contrebande arrivait à Calgary sous l'étiquette: "Encre Rouge." En secret on faisait gorge chaude de la Police." (3)

Un droguiste de Calgary mit un jour en vente des livres de prières et des bibles de tout format, les uns reliés en rouge, les autres en noir. Un policier, habitué de la pharmacie, était fort intrigué de voir certains individus venir si fréquemment faire l'emplette d'un livre de dévotion dans une bourgade où l'on n'avait guère coutume de faire étalage de sa piété. Il réussit à obtenir deux de ces beaux volumes et découvrit que les noirs contenaient du "Rye Whiskey" et les rouges de l'eau-de-vie. (4)

On raconte que, un jour, un barillet arriva en gare de Calgary avec l'étiquette: "Vinaigre." La police qui soupçonnait l'origine et la nature du contenu,

---

(1) Saskatchewan and its People, par John Hawkes, page 657.
(2) History of the R.N.W.M.P. par Ernest Chambers, page 111.
(3) The Calgary Daily Herald, 17 janvier 1913.
(4) Saskatchewan and its People, par Hawkes, page 658.

faisait le guet jour et nuit pour surprendre le propriétaire de cet objet suspect; mais personne ne se présenta pour réclamer le barillet. Quand la police vint pour s'emparer de ce bagage non réclamé, elle trouva qu'il était vide et percé par le fond. Un malin avait réussi à se faufiler en cachette sous le trottoir en planche du quai; à l'aide d'une tarière, il avait percé le trottoir et le barillet et vidé le contenu du tonneau dans d'autres récipients plus faciles à transporter. (1)

De temps en temps, quelqu'un réussissait à obtenir du gouvernement un permis d'importation de liqueurs pour usage domestique. La nouvelle d'un événement si extraordinaire s'ébruitait rapidement et devenait l'objet d'une allégresse universelle, car aucune loi ne lui interdisait de régaler ses amis assemblés un beau soir au coin du feu. Beaucoup de gens se réunissaient ainsi pour boire, alors que, en temps ordinaire, ils n'auraient jamais songé à boire des boissons fortes. La rareté et la nouveauté y mettait tant d'attrait! La fête durait jusqu'à ce que les deux gallons reçus eussent été absorbés. (2)

Ceux qui n'étaient pas assez privilégiés pour se procurer un de ces permis, comme les Indiens, les Métis et un certain nombre de Blancs "Interdits" savaient se contenter de n'importe quel succédané qui pût produire un effet stimulateur. L'eau de Cologne et le remède appelé "Painkiller" avaient acquis une popularité extraordinaire. Il y avait encore le "gingembre de la Jamaïque." De nombreuses essences aromatiques paraissant extérieurement anodines, inoffensives, étaient fabriquees en quantité considérable pour satisfaire cette clientèle anormale. (3)

Cette surveillance continuelle pour empêcher la vente des boissons alcooliques était détestées au dernier point par les membres de la Police à cheval à cause des désagréments sans nombre qu'elle leur attirait. Il n'y avait pas en effet de loi plus impopulaire que celle-là. Le système était condamné par tout le monde même par les missionnaires. Les deux célèbres pasteurs méthodistes, le Rév. John MacDougall et le Rév. John McLean avaient été les premiers à signer sa condamnation. Quant au P. Claude, il ne cessait de pester contre "ces honteux soulards" qui ne lui laissaient pas de répit et de paix et par suite, contre cette loi qui ne remédiait à rien.

Le lieutenant-colonel Irvine, dans son rapport pour l'année 1885, disait: "Je puis affirmer que la majorité des habitants du Nord-Ouest n'ont pas le moindre respect pour cette loi et n'hésitent pas le moins du monde à la violer. Des gens qui, dans les vieilles provinces, étaient des partisans de l'ordre ne pensent commettre aucun crime en enfreignant la loi des liqueurs et ne manquent aucune occasion de le faire. Si la police ferme les yeux sur leurs agissements, elle reçoit une pluie de reproches de la part des sociétés de tempérance; si au contraire ils sont mis en état d'arrestation, leur sentence engendre et finalement donne naissance à des récriminations sans trêve ni merci non pas tant contre la loi que contre ceux qui sont chargés de l'appliquer." (4)

En 1887, le commissaire Herchmer dans son rapport suggéra un palliatif. "L'importation et la manufacture d'une bière de bonne qualité, sous la stricte surveillance du Revenu de l'Intérieur, devrait, à mon avis, aider à régler d'une manière satisfaisante cette question irritante." (5)

Le décret de 1889 autorisant la vente des liqueurs aux bars des hôtels recommandables et la rendant impossible aux tavernes de bas étages remédia quelque peu à la situation et diminua la vente des liqueurs fortes. Mais le système était encore loin d'être parfait.

---

(1) Col. George H. Ham. Maclean's Magazine. 1 sept. 1922, page 51.
(2) The Maclean's Magazine, 1 sept. 1922. The Calgary Daily Herald [illegible] janvier 1913. (A narrative of M. J. W. Costello of Calgary.
(3) The Calgary Herald. 17 jan. 1913.
(4) Ernest J. Chambers, page 111.
(5) Ibid. page 112.



Quelques membres de la Société des Dames de Sainte-Famille



Les représentants de la Caisse Populaire de Sainte-Famille

## CHAPITRE VIII

### LES DEBUTS DE LA PRESSE LOCALE (1883)

PARMI les nouveaux venus campés sur les bords de l'Elbow se trouvaient deux jeunes imprimeurs d'Ontario, M. T. B. Braden et M. A. M. Armour. A leur arrivée, ils étaient encombrés de nombreuses et lourdes caisses qui ne manquaient pas d'intriguer leurs voisins; elles contenaient une presse à bras et un matériel complet d'imprimerie. L'achat et le transport de cet outillage avait engouffré la majeure partie de leurs économies; mais, loin de se décourager, ils ne rêvaient que succès et profits. Ils installèrent immédiatement sous leur tente leur presse et leur atelier de composition. Pendant qu'Armour s'occupait de ce travail, Braden parcourait les tentes pour recueillir des nouvelles et des annonces. La population de cette ville en herbe qui ne comptait guère que deux cents habitants, approuva leur entreprise et les encouragea à aller de l'avant, assurés de son loyal support; il fallait un journal qui prit en main leurs intérêts et les défendit au besoin. Par le fait, le "Calgary Weekly Herald, Mining and Ranch Advocate" se trouvait fondé.

Lorsqu'il s'agit de mettre sous presse la première édition du journal, les imprimeurs se trouvèrent dans un extrême embarras; par suite de l'insuffisance du matériel, ils ne pouvaient arriver à remplir les cadres restreints de la gazette. A ce moment, un visiteur entra. Devinant leur perplexité, il offrit son aide. Retroussant ses manches, il se mit au travail avec la dextérité d'un ouvrier brisé au métier. Ce n'était autre que l'hon. M. McKenzie Bowell, ministre des douanes du Canada. Grâce à cette intervention opportune, le premier numéro du journal put paraitre le 31 août 1883. (1)

Dans l'article de fond, les éditeurs faisaient leur profession de foi: ils s'engageaient à fournir toutes les nouvelles locales ainsi que les renseignements intéressant les mines, les ranchos et l'agriculture, à encourager les bonnes moeurs, à fustiger le vice et l'immoralité, à combattre sans merci toutes les entreprises nuisibles aux intérêts de la ville ou du district. En matière politique, ils promettaient d'être indépendants, mais jamais neutres. "Ayant le courage de ses opinions, écrivaient-ils, le "Herald" ne craindra jamais d'exprimer hautement sa façon de penser quand il y aura des torts à redresser et des abus à réprimer."

Au début, les nouvelles de l'extérieur étaient fort-rares; les éditeurs devaient tirer tout le parti possible des "faits divers" de la localité. Heureux étaient-ils quand ils pouvaient obtenir de quelque voyageur un exemplaire récent du "Bulletin" d'Edmonton ou de la fameuse "Gazette" de MecLeod. Les communications avec le Fort Benton, en Montana, ne se faisaient que fort irrégulièrement et fort lentement par les Prairies Schooners et les nouvelles acquises par cette voie étaient loin d'être fraiches, mais on s'en contentait volontiers. Ce fut après le 28 septembre que le chemin de fer assura un courrier hebdomadaire régulier.

A la fin de 1884, un nouveau rédacteur en chef apparut au bureau du "Hérald:" c'était M. H. S. Cayley. Ce jeune homme, blasé du tumulte des grandes villes et soupirant après le grand air et les vastes espaces, avait, l'année précédente, suivi les traces de quelques-uns de ses amis de collège vers cet alléchant Nord-Ouest. Il alla d'abord fixer son panonçeau d'avocat à Silver-City, cette ville fantôme qui ne naquit que pour disparaitre. Il obtint ensuite une place de commis au "Bureau d'enrégistrement des terres"; mais ce ne fut que pour quelques mois, au bout desquels il se décida à se lancer dans le journalisme. (2)

---

(1) The Romance of the Calgary Herald, par C. A. Hayden (Canadian North-West Historical Society Publications, Vol. I, No IV, Part I, page 51.)
(2) Canadian North-West Publications, Vol. I, No IV, Part. I, page 56.

"Assis à mon bureau, écrit-il, dans l'unique salle de l'établissement, servant à la fois d'atelier de composition et d'impression et de cabinet de toilette, au milieu de piles de journaux étrangers, j'arpentais le monde de la Chine au Pérou, ou, pour être plus exact, je parcourais l'univers tel qu'il m'apparaissait alors, car ces journaux consistaient simplement dans l'Edmonton Bulletin, la "Gazette de MacLeod" et les "Stock Journals" du Montana, de l'Idaho et du Wyoming. Dans ce monde-là, la seule chose digne d'intérêt était l'élevage du bétail et des chevaux. Les rancheros étaient les seigneurs de la terre et les cowboys les seuls héros."

"On nous disait (et nous étions portés à le croire) que l'Alberta Méridionale n'était nullement propice à la culture des céréales et qu'elle resterait à jamais le domaine exclusif des chevaux et des bêtes à cornes.

"Les listes de "brands" ou marques distinctives des éleveurs qui remplissaient chaque semaine les colonnes de la "MacLeod Gazette," nous fascinaient Armour, Braden et moi. Quelles listes interminables! Quant à nous, à Calgary, nous étions déjà situés trop au nord. A peine pouvions-nous obtenir une douzaine d'annonces de ce genre, tandis que l'heureux directeur de la "MacLeod Gazette" pouvait se prélasser dans son fauteuil sans autre souçi que d'encaisser les fonds provenant de cette source."

"Nous étions furieux de l'intrusion de fermiers dans des districts qui auraient dû à jamais être exclusivement réservés aux éleveurs; en clôturant les sources, ils allaient être un obstacle au développement des ranchos."

"En dehors de ces questions d'élevage, nous essayions d'approfondir les voies mystérieuses du ministère de l'Intérieur à Ottawa. Combien sinistre paraissait dans le lointain à nos yeux de Westerners la figure de M. Burgess, sous-ministre de ce département! Il avait naturellement la façon de penser des gens de sa province qui répétaient à tout venant que l'Est avait acheté l'Ouest et qui prétendaient que nous, les pionniers, nous ne savions pas ce qui manquait à notre bonheur. C'était peut-être vrai." (1)

Dès 1884, les rédacteurs du "Herald" eurent l'occasion d'acérer leur plume et d'exercer leur verve batailleuse contre un compétiteur qui entrait dans l'arène. Le "Nor-Wester" venait de prendre naissance sous la direction de M. George B. Elliot. Comme ni l'un ni l'autre de ces journaux n'avaient inscrit à son programme l'article de la charité mutuelle envers un confrère, la lutte s'engagea sans répit, tantôt à coups de masse, tantôt à coups d'épingles. Le dictionnaire ne possédait pas assez d'épithètes pour satisfaire l'humeur combative des deux assaillants. Ils ne reculaient ni devant l'insulte ni devant la calomnie; mais leur arme préférée était l'insinuation.

Au demeurant, après avoir déposé leurs dards empoisonnés et leurs torches incendiaires, les deux athlètes sortaient de l'amphithéâtre en se serrant la main. Sur le terrain professionnel ils dépendaient tellement l'un de l'autre qu'ils ne pouvaient agir autrement qu'en amis. Ils avaient tant de choses en commun, tant d'occasions de se demander service l'un à l'autre.

En 1885, pendant la rébellion, M. Cayley devint seul propriétaire du "Herald". Il le transforma en journal quotidien sous le nom de "Calgary Daily Herald." L'occasion était propice pour la diffusion d'un quotidien; car toute la population se tenait à l'affût des nouvelles. Toutefois pour maintenir sur pied une telle entreprise, il fallait des ressources assurées. Il le rappelle gentillement à ses abonnés: "Les dépêches télégraphiques, le surcroît de travail, la nécessité de sacrifier d'autres travaux d'imprimerie pour ne pas retarder la publication du journal, mille autres détails que personne ne s'at-

(1) The Romance of the Calgary Herald, par C. A. Hayden, page 57.

tendrait à rencontrer et que bien peu seraient en état de juger. nous mettent dans la triste obligation de rappeler à nos abonnés qu'ils commettent une injustice flagrante en ne payant pas leur abonnement au commencement du mois. Les frais d'un quotidien se paient argent comptant. Nous invitons cordialement nos lecteurs à refléchir sur ce point."

Le propriétaire du "Herald" continua si bel et si bien la lutte contre le "Nor'-Wester" que celui-ci, frappé au coeur, trépassa. L'année suivante, un nouvel adversaire surgit: M. Braden, revenu à ses premières amours, fonda "The Tribune" et rouvrit les hostilités contre le "Herald." Celui-ci, relevant le gant, se lança de plus belle dans la lutte. Après neuf ans de lutte acharnée, "La Tribune" succomba à son tour. Au contraire, jusqu'à nos jours, l'étoile du "Calgary Daily Herald" ne pâlit jamais.

# CHAPITRE IX

## ADMINISTRATION MUNICIPALE

'EST à M. James Reilly que revient l'honneur d'avoir suggéré la demande d'incorporation de la bourgade à peine née. Ce fut lui qui, à la fin de l'hiver de 1883, convoqua dans ce but une assemblée générale des citoyens au moyen d'affiches sortie de l'imprimerie rudimentaire du "Herald." (1) Le 10 novembre 1884, Calgary reçut les lettres officielles qui la proclamaient ville. (2) Pendant le mois qui suivit, la ville fut tenue dans un état constant de surexcitation par les harangues des candidats qui briguaient les charges municipales. Bien que la ville n'eut encore que 428 habitants, les candidatures étaient nombreuses. Les élections eurent lieu au commencement de décembre au milieu de grandes réjouissances publiques.

Chose étonnante, M. Reilly qui fut le promoteur du mouvement ne fut pas élu; la charge de maire échut à M. George Murdock, un sellier, qui depuis son arrivée avait fait preuve d'une grande activité dans toutes les affaires regardant le public. L'élection d'un des conseillers, M. S. J. Hogg, fut contestée. Cependant pour lui prouver sa bonne foi, le directeur du scrutin l'autorisa à recompter lui-même ses bulletins de vote; mais le nouveau maire, réuni avec ses conseillers dans l'arrière boutique du conseiller Clarke, coupa court à toute discussion et, sans autre forme de procédure, déclara Hogg élu, ce qui mit M. Elliott, le directeur du scrutin dans une humeur furibonde. L'élection fut toutefois légalement confirmée peu après.

Le maire entra en fonctions le 4 décembre 1884. Un mois plus tard l'administration municipale était organisée comme il suit: conseillers, Dr Lindsay, Hogg, Millward, Clarke, Freeze et J. S. Douglas; repartiteur des impôts, J. Campbell; trésorier, C. Sparrow; chef de police, J. S. Ingram; avocat consultant, H. Bleeker; secrétaire, T. A. Boys. Le choix de ce dernier traina en longueur à cause du nombre des aspirants. Un conseiller donna enfin, en sa faveur, un vote décisif, disant qu'il avait lu son poème: "The Riders of the Plains" et qu'il jugeait le candidat idoine. Murdock lui répliqua vertement qu'on cherchait un secrétaire et non un rimailleur. Boys fut gardé et fit bonne figure à la mairie. (3)

Fatigué de tenir ses séances dans des estaminets, des salles d'hôtel ou des arrières-boutiques, le conseil municipal se décida à nommer un comité chargé de trouver un local plus convenable. Au bout de quelque temps, les délégués annonçèrent que la grande salle de l'hôtel "Far West" pourrait être louée au prix de vingt piastres par mois avec approvisionnement gratuit d'eau de glace. Provisoirement on accepta l'offre; mais le maire demanda au comité de continuer ses recherches jusqu'au jour où il aurait découvert un appartement qui répondrait mieux à la dignité du corps municipal.

Durant la première année, divers bureaux se constituèrent: bureau des finances, Monsieur le maire et les conseillers Hogg et Lindsay; bureau des travaux publics, Millward, Hogg et Lindsay; Eau, feu et lumière, le maire, Clarke et Millward; le bureau d'hygiène, Dr Lindsay, Hogg, Clarke et Millward; bureau de la police municipale et de distribution des secours aux indigents, Clarke, Lindsay et Millward.

La première loi municipale au sujet de l'organisation du service des incendies fut proposée le 17 décembre et votée, en troisième lecture la veille de Noël; mais le conseil ne s'engageait que dans la mesure où les finances

(1) The Calgary Daily Herald, 18 Nov. 1933, page 7.

(2) Canada and its Provinces, Vol. XIX, page 169.

(3) The Calgary Daily Herald, 18 Nov. 1933, page 6.

municipales le permettraient. Mais jusqu'alors les revenus de la ville étaient fort réduits: aussi les conseillers signèrent-ils ce jour-là une pétition pour demander au lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest l'autorisation de lever un impôt sur certaines industries et de taxer les propriétés de la ville.

Le 31 décembre le conseil ne s'occupa guère que des demandes d'emploi: M. Pellet demandait la place d'inspecteur des incendies; M. A. G. McDonald celle de garde de la fourrière; M. Hugh McLelland, celle de chef de la police municipale. Toutes ces demandes furent prises en considération. (1)

En 1885, la ville organisa une "bucket brigade", sorte de pompiers volontaires qui, équippés de seaux, de crocs et d'échelles devaient se dévouer en cas d'incendie. Elle fit construire des puits dans divers coins de la ville pour avoir de l'eau en abondance en ces de besoin et acheta même un appareil extincteur à deux pistons. (2)

Le 13 novembre un terrible incendie menaça d'annihiler tout le quartier commercial de la ville. Les magasins de I. G. Baker, G. Murdock, J. Ellis, J. Redway et J. Mortimer furent réduits en cendre. Les pertes s'évaluerent à plus de cent mille piastres. Cette catastrophe prouva qu'il fallait des moyens plus efficaces pour combattre les incendies. Le conseil municipal autorisa l'achat d'une pompe à vapeur de cinq cent gallons et, à la suite de cet achat, crut pouvoir se dispenser des services des pompiers volontaires.

A cette époque, le conseil municipal se trouvait entièrement renouvelé par les élections du 6 novembre 1886. M., G. C. King était maire, aidé des conseillers J. M. Martin, A. E. Sheldon, A. Allen, J. Ellis, J. Bannerman et Arthur Ferland. (3)

En 1889, cependant on crut bon de réorganiser la compagnie de pompiers volontaires sous la direction du chef F. G. Rodger; mais, à cette époque, l'eau courante allait être canalisée dans toute la ville et allait rendre la besogne plus facile. (4)

En 1888, la "Calgary Light Company" avait commencé la construction d'une usine dont le coût devait s'élever à trente mille dollars. Lorsque l'usine fut mise en activité, elle était capable de fournir la lumière à 500 lampes Edison de 16 bougies. Le 20 janvier 1890, sur le rapport du conseiller Cushing la municipalité se décida à éclairer les rues au moyen de 40 ampoules électriques de 50 bougies chacune. (5)

M. King fut remplacé à la mairie par M. A. E. Shelton qui n'y resta que pendant l'année 1888. En 1889, M. D. W. Marsh fut élu maire; l'année suivante ce fut le tour du Dr J. D. Lafferty. James Reilly qui fut l'instigateur du mouvement qui détermina l'incorporation de la ville, ne réussit à se faire élire maire qu'en 1891. Dans la suite nous trouvons MM. A. Lucas et W. F. Orr qui firent deux termes et M. A. McBride. M. Orr fut de nouveau élu en 1897. Il fut suivi par M. A. L. Cameron puis par M. James Reilly qui devint de nouveau en vogue en 1899. De 1900 à 1913 les maires furent MM. Cushing, J. S. Mackie, Thomas Underwood, S. A. Ramsey, John Emerson, A. L. Cameron, R. P. Jamieson, J. W. Mitchell et H. A. Sinnott qui entra en fonction en 1913. (6)

---

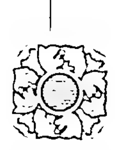
(1) The Calgary Daily Herald, 18 Nov. 1933, page 6

(2) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933, p. 6.

(3) Ibidem, 6 nov. 1886.

(4) Ibidem 13 nov. 1886. (5) Ibidem 25 jan. 1890.

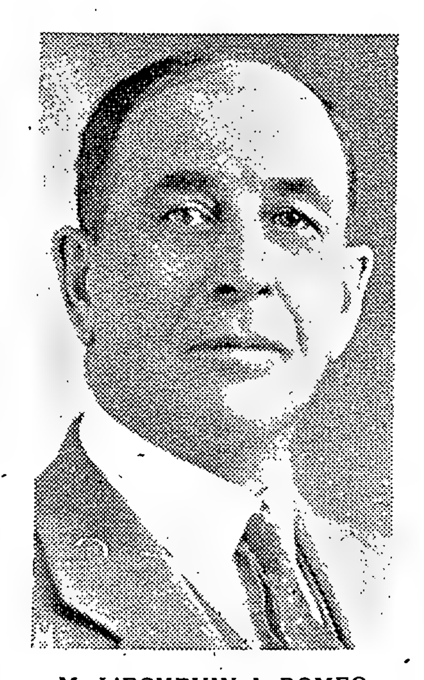
(6) The Calgary Daily Herald, 18 nov. 1933, page 7.





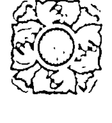
M. SIMEON LAURENDEAU

Pionnier Canadien-Français qui arriva dans l'Ouest en 1885



M. L'ECHEVIN J. ROMEO MIQUELON

Pionnier Canadien-Français venu dans l'Ouest en 1886





INTERIEUR DE L'EGLISE SAINTE-FAMILLE
(soubassement temporaire)

# CHAPITRE X

## L'INSURRECTION METISSE (1885)

DEPUIS le commencement du printemps de 1884, les journaux signalaient l'existence d'un malaise général parmi les Métis du Nord-Ouest qui prétendaient leurs droits lésés et taxaient le gouvernement d'injustice. Calgary était trop éloigné pour s'intéresser à un mouvement dont le foyer était à Prince-Albert. Cependant, quand, au mois de juillet, on apprit l'arrivée de Louis Riel, la population se prit à craindre: son emprise sur les Métis et les Indiens faisait redouter des complications. Toutefois on espérait que le temps remédierait à tout et que le gouvernement règlerait ls questions en litige. Du reste, on dormait tranquille parce que l'on savait que la gendarmerie à cheval veillait.

Pendant l'hiver, un incident vint prouver que toutes les appréhensions n'étaient pas vaines. L'allure des Pieds-Noirs changea tout à coup et d'amicale devint provocatrice et hostile. Mis au courant de ce fait, le commandant Steele demanda à l'agent des Indiens de surveiller les allées et venues d'un certain personnage dont il donna la description et qu'il supposait sur la réserve des Pieds-Noirs. C'était un ami de Riel et probablement un de ses émissaires. L'agent affirma l'avoir rencontré dans le camp de Crowfoot. Steele donna l'ordre de l'arrêter; mais le rusé Métis glissa entre les mains des soldats qui l'appréhendèrent et se sauva en sautant du train.

Sans se décourager, le commandant Steele, accompagné des soldats Walters et Kerr, bien connus pour leur force herculéenne, s'en vint en personne pour opérer l'arrestation du fugitif. Il le trouva à la droite de Crowfoot au milieu du conseil des chefs. Crowfoot, déjà influencé par la néfaste propagande de cet homme, se leva en furie comme un fauve traqué dans son antre; il s'avança menaçant vers l'officier qui violait son domicile. D'un geste, Steele l'arrêta, lui signifiant par l'interprète Jean L'Heureux qu'il lui en cuirait s'il faisait un pas de plus. Il ajouta qu'il était déterminé à saisir le fugitif et que rien ne l'arrêterait. Joignant le geste à la parole, il saisit le Métis au collet et le traina dehors. Avant de s'éloigner, il mit les chefs en garde contre les propos mensongers de cet individu et les engagea, dans leur intérêt, à rester fidèles à leur souveraine. (1)

Cet incident était de mauvais augure: l'envoi de messagers secrets ne présageait-il pas, de la part de Riel, une révolte préméditée. Les événements ne tardèrent pas à prendre une mauvaise tournure. Les autorités militaires et religieuses du Nord-Ouest ne ménageaient pas leurs rapports au gouvernement pour le mettre en garde contre un danger menaçant. A Ottawa, on semblait faire fi de ces pessimistes importuns et rire de leurs frayeurs enfantines. Leurs appréhensions pourtant étaient solidement étayées.

Quelques mois plus tard, le 14 mars, un télégramme annonçait au lieutenant-gouverneur que la révolte des Métis était imminente. Le commandant Crozier demandait de Carlton des renforts considérables car, disait-il, si les Métis se soulèvent, les Indiens les suivront dans la lutte. Le lieutenant-colonel Irvine alarmé télégraphia à Ottawa pour demander l'autorisation d'expédier cent hommes de troupe au secours de Crozier. Ne recevant pas une réponse immédiate, il renouvela son appel le lendemain: "Le lieutenant-gouverneur est d'avis que je parte immédiatement pour le nord, car bientôt les chemins seront impraticables et les rivières impassables." L'autorisation demandée arriva le soir-même d'Ottawa. (2)

Pendant que cet échange de dépêches avait lieu à Régina, le capitaine Dowling recevait à l'adresse du P. Lacombe un télégramme chiffré de source

(1) Policing the Plains, par R. G. Macbeth, page 108.

(2) The Royal North-West Mounted Police par E. J. Chambers, page 85.

officielle. Il vint vers 8 heures du soir l'apporter à la mission de N.-D. de la Paix. Le P. Claude le fit porter par un messager au P. Lacombe qui dirigeait alors l'école industrielle de Dunbow nouvellement fondée.

Le P. Lacombe n'ayant pas en main le code secret, se trouva fort embarrassé pour déchiffrer le télégramme; malgré sa bonne volonté, il ne put découvrir ce que le gouvernement désirait de lui. Revenu à Calgary, il s'adressa à M. Sherwood; mais celui-ci, après avoir essayé trois ou quatre clés, dut renoncer à prendre connaissance du contenu. En désespoir de cause, on dut se décider à le renvoyer, d'après les ordres reçus, au colonel Herchmer. (1) Que voulait le premier ministre? Sans doute, il implorait l'aide du P. Lacombe pour arrêter les Métis sur le bord de l'abime où ils allaient se précipiter. Mais il était déjà trop tard.

Pendant ce temps, vingt-cinq sous-officiers et hommes de troupe quittaient Calgary à la hâte pour aller rejoindre le détachement de Regina et partir ensuite, le 18 mars, pour le nord sous la direction du colonel Irvine. (2)

Le jour-même du départ de Régina, les Métis avaient proclamé un gouvernement provisoire à St-Antoine de Batoche. Ils dévalisaient les magasins pour s'approvisionner de vivres et de munitions. Tous ceux qui osaient leur résister étaient faits prisonniers. Les Indiens de plusieurs réserves environnantes s'étaient déjà joints au mouvement insurrectionnel. (3)

Le 20 mars la nouvelle de ce soulèvement arriva à Calgary. Avec l'exagération ordinaire en pareil cas, la rumeur annonçait que "Riel avait soulevé six cents Métis armés jusqu'aux dents et que la troupe avait reçu l'ordre de partir avec les canons." (4)

Ces bruits arrivant après le départ du détachement de la gendarmerie à cheval, jeta la consternation dans tout le district peuplé de si nombreuses tribus indiennes. Les colons mal armés et les cowboys, que l'on ne voyait jamais sans carabine ou révolver, se déclaraient impuissants sans la protection de la troupe de réprimer les maraudeurs indiens qui allaient profiter de la désorganisation pour redoubler leurs rapines ou leurs crimes.

D'autre part la ligne de chemin de fer, cette artère indispensable du pays, devait à tout prix être protégée contre les révoltés ou les malfaiteurs. Il eut donc le soir-même une réunion générale, sous la présidence du général Strange venu de son rancho de Namaka dans le but d'organiser la défense de la ville et du district tout entier. Il fut décié de former un corps de cavalerie légère et une garde municipale à pied. (5)

Le 25 mars, le capitaine Hamilton de la gendarmerie à cheval partait pour l'école industrielle de Dunbow chargé d'un important message. Sir John MacDonald, premier ministre du Canada, télégraphiait au P. Lacombe (6) "Bruits de difficultés avec les Indiens de Prince-Albert. Je suis convaincu de la loyauté de Crowfoot, des Pieds-Noirs et de leurs alliés. Ayez l'obligeance d'aller le voir lui et les chefs. Vos dépenses seront payées. Télégraphiez-moi le résultat de vos démarches." (7)

Le lendemain soir, le P. Lacombe arrivait à Calgary. Il y passa le jour suivant en achats et en préparatifs. Pendant la journée du 28, la nouvelle de l'escarmouche de Duck-Lake parvint aux oreilles de la population. La défaite

---

(1) Codex Historicus de N.-D. de la Paix.
(2) The Royal North-West Mounted Police, par E. J. Chambers, page 85.
(3) Documents Parlementaires relatifs à la Rebellion du N.-O., passim.
(4) Codex Historicus de N.-D. de la Paix.
(5) Rapport sur la repression de l'Insurrection, page 47.
(6) Journal of St. Joseph's School, Dunbow.
(7) Sessional Papers.

de la gendarmerie à cheval fit une forte impression. Les habitants se réunirent une seconde fois pour procéder au choix des officiers des compagnies locales qu'ils avaient décidé d'organiser et pour règler les menus détails en vue de la défense de la bourgade en cas d'attaque. Le général Strange, retenu sur son rancho, n'assista pas à cette réunion. Sur bien des points, il y eut divergence d'opinions, mais tous s'accordèrent à demander des armes et des munitions au ministre de la milice canadienne. (1)

Le soir-même, on apprit qu'un Indien de la bande des Gens-du-Sang avait été arrêté par la gendarmerie de MacLeod. La tribu entière exigeait sa mise en liberté. Comme l'officier inflexible refusait d'obtempérer à leur demande, les Indiens menaçaient de se révolter. (2) Cette nouvelle sema la panique dans Calgary. On vint supplier le P. Lacombe de ne pas différer davantage son départ pour Blackfoot-Crossing afin de calmer les Indiens surexcités. Les atrocités des hordes pieds-noirs n'étaient pas si lointaines qu'elles ne hantassent encore l'imagination des pionniers. Les hommes étaient affolés et ne savaient où donner de la tête. Les plus braves se préparaient à repousser l'attaque ou du moins à vendre cher leur vie. Les femmes et les enfants (par bonheur ils étaient peu nombreux) furent entassés dans le vieil hôtel Windsor, appartenant à M. George Donoghue, préalablement barricadé pour soutenir un siège. (3)

Le P. Lacombe partit à deux heures la nuit suivante par l'unique train se dirigeant à l'est. De bon matin, il vint saluer son ami Crowfoot. Cette visite inopinée ne manqua pas d'intriguer le vieux chef. Que signifiait cette arrivée soudaine du missionnaire, surtout un dimanche? "Il y a longtemps que je ne vous ai vus, répondit le P. Lacombe; je suis venu m'informer de toi et des tiens et en même temps saluer le bon P. Doucet." Crowfoot qui avait déjà reçu les messagers de Poundmaker, son fils adoptif, lui annonçant la victoire de Duck Lake, demanda au P. Lacombe: "Est-ce vrai que les Métis et les Cris tuent les Blancs? Telles sont les nouvelles que viennent de nous apporter les courriers cris."—"Ce n'est qu'une bagarre sans importance dont vous ne devez faire nul cas."

Vers midi, le conseil des chefs s'assembla. Après avoir fait circuler à la ronde le calumet traditionnel, les chefs invitèrent le P. Lacombe à leur parler des événements extraordinaires qui se passaient dans le pays des Cris. Le missionnaire le fit succintement et, en guise de péroraison, il ajouta: "Je suis heureux d'apprendre que vous n'avez nulle intention de suivre les Cris dans leur révolte contre la reine. Vous agissez sagement, car, autrement, vous courriez à votre perte. Je sais que vous êtes braves, adroits et bien armés; vous pourriez décimer les rangs des soldats. Mais, pour cent que vous tueriez, il en surgirait mille prêts à venger leurs frères. Ils sont si nombreux! Si vous les exaspérez ils combattront jusqu'à ce que le dernier d'entre vous disparaisse." (4)

Crowfoot, homme sensé et sincère ami des Blancs, parla ensuite et encouragea ses subordonnés à rester fidèles aux engagements qu'ils avaient pris envers la reine au jour solennel du traité. L'avenir leur prouvera qu'ils auront bien agi et ils ne s'en repentiront jamais. En reconnaissance de leur promesse de fidélité à la reine, le P. Lacombe leur distribua en son nom les présents qu'il avait eu soin d'apporter.

Le P. Lacombe satisfait de sa démarche télégraphia à Sir John McDonald: "J'ai vu Crowfoot et tous les Pieds-Noirs. Ils sont tranquilles. Promesse de rester loyaux quoi qu'il advienne."

---

(1) Codex Historicus de N.-D. de la Paix.—Diary of Geo. Murdock.—Rapport sur la Répression de l'Insurrection, page 47.

(2) Codex Historicus de N.-D. de la Paix.

(3) A Narrative of M. J. W. Costello (Calgary Daily Herald, Jan. 17th 1913).

(4) Mémoires et Souvenirs, Rev. P. Lacombe, page 354.—Lethbridge Journal.

La chambre était en session quand ce télégramme fut remis par le page au premier ministre. Après l'avoir lu à haute voix, il demanda à la chambre toute entière de se lever, sans distinction de parti, en témoignage de reconnaissance pour l'oeuvre pacificatrice du P. Lacombe, ajoutant: "Sans les prêtres et les missionnaires du Nord-Ouest, le gouvernement serait tenu en échec pour bien des années encore et les Indiens seraient en mesure de s'emparer du pays." Séance tenante, il répondit au P. Lacombe: "Recevez mes remerciements pour votre dépêche au sujet de Crowfoot et des Pieds-Noirs. Faites-leur savoir à quel point j'apprécie l'expression de leurs sentiments de loyauté. J'ai prié le commissaire des Affaires Indiennes de s'aboucher avec eux." (1)

Ce fut avec un soupir de soulagement que l'on reçut de la bouche même du missionnaire, à son arrivée à Calgary, ces nouvelles rassurantes. Chacun jour de mars, on apprit le blocus de Battleford par les Indiens. Une pareille retourna sans crainte à ses occupations ordinaires.

Cependant, malgré ces assurances de paix, la terreur semblait devoir rester à l'état endémique dans la petite bourgade sans défense. Le dernier nouvelle suffit pour jeter le trouble dans les esprits et pour causer le lendemain une nouvelle panique. On vint de nouveau chercher le P. Lacombe à la mission où il venait d'arriver, pour pacifier un ennemi imaginaire. Le vieux missionnaire refusa de se déranger affirmant qu'on avait plus grand besoin de veiller sur les Sauvages-à-face-blanche du dedans que sur les inoffensifs Peaux-Rouges. (2)

Le même jour, le capitaine Cotton arrivait de l'Est avec un mandat spécial. En conséquence le conseil militaire se réunit et le P. Lacombe y fut convoqué officiellement. On y discuta la suggestion de Sir John McDonald de lever un corps de 50 éclaireurs pieds-noirs dans le but de surveiller les mouvements de l'ennemi, mais surtout de jeter l'épouvante parmi les Cris qui, suivant ses expressions, "redoutaient le guerrier pied-noir comme le diable en personne." (3) Ce procédé barbare qui consistait d'opposer Sauvage à Sauvage, fut désapprouvé par tous les membres présents; ils connaissaient trop les moeurs indiennes pour ne pas craindre les plus épouvantables résultats de la mise aux mains de ces deux ennemis héréditaires. Le gouvernement, se rendant à ces considérations, abandonna définitivement son projet. (4)

Le lundi de Pâques arrivait un nouveau télégramme secret à l'adresse du P. Lacombe. Il n'en fallait pas plus pour intriguer la population et jeter l'alarme dans la ville qui ne voulait pas se convaincre des dispositions pacifiques des Pieds-Noirs. Le message du gouverneemnt n'avait pourtant rien d'inquiétant; il chargeait le missionnaire de faire les démarches nécessaires pour la consolidation de la paix entre les Indiens et les Blancs. De plus, dans l'intérêt de la ville, il ordonnait au P. Lacombe de quitter l'école industrielle de Dunbow dont il était le directeur pour venir s'établir jusqu'à la fin des hostilités à Calgary, même si l'école dut en souffrir. (5)

Pour se conformer aux ordres reçus, le missionnaire fit avertir Crowfoot de venir avec son interprète Jean L'Heureux rejoindre le chef Old Sun qui se trouvait déjà à Calgary. Il télégraphia également à l'honorable M. Dewdney le temps et la place du rendez-vous. Celui-ci répondit qu'il y serait présent, dut-il voyager par train réservé.

Ces premières démarches terminées, le P. Lacombe s'en vint à Dunbow pour faire les arrangements nécessaires en vue d'une longue absence. Il ne fut de retour à Calgary que le 8 avril.

---

(1) Sessional Papers. — (2) Codex Historicus de N.-D. de la Paix.

(3) Lettre de Sir John McDonald au Lieutenant-Gouverneur Dewdney (Correspondance de Sir J. McDonald, par Sir Jos. Pope, page 341).

(4) Codex Historicus de N.-D. de la Paix.

(5) Journal of St-Joseph Indian School, Dunbow.

Le jeudi, 9 avril, M. Dewdney arriva; mais Crowfoot manquait au rendez-vous et Old Sun ne vint pas à la gare pour saluer le lieutenant-gouverneur Qu'est-ce que cela signifiait? Il allait bientôt l'apprendre.

Le capitaine Denny, ancien officier de la gendarmerie à cheval, était un des hommes les plus estimés de la nation pied-noir. Forçé de démissionner de son poste d'agent de la réserve par suite des tracasseries de certains membres incompétents du département de Affairs Indiennes, il n'en devint que plus populaire auprès des Indiens qui ne cessaient de réclamer sa présence à grands cris. Au commencement des troubles, le gouvernement crut de bonne politique de faire appel au dévouement de cet homme intègre pour maintenir l'ordre dans la tribu. Comme celui-ci faisait remarquer qu'il n'avait aucune autorité pour agir puisqu'il n'était plus agent, le lieutenant-gouverneur lui répondit: "Vous êtes autorisé à agir au nom du gouvernement dans toutes les affaires intéressant les Indiens et cela de la manière qui vous semblera la meilleure." (1) En conséquence, Denny décida de donner plus de solennité à ce pacte qui allait resserrer les liens d'amitié entre le gouvernement et les chefs; il résolut de faire participer la tribu entière aux serments solennels que ses représentants allaient faire. Voilà pourquoi il dissuada Crowfoot de se rendre seul à Calgary.

Le P. Lacombe partit donc le lendemain à une heure de l'après-midi pour aller traiter à Blackfoot-Crossing les affaires qu'il comptait régler à Calgary. Old Sun et Jean L'Heureux l'accompagnaient dans le train spécial du lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest.

Les illustres visiteurs furent reçus à la gare de Cluny par Crowfoot accompagné de deux cents guerriers en costume de gala. Précédés de cette brillante escorte, le lieutenant-gouverneur et les invités se rendirent en voiture jusqu'à la mission catholique où devait se tenir les solennelles assises.

La séance commença immédiatement. Dans tous les discours prononcés par les chefs et les anciens, il n'y eut pas une voix discordante; tous se proclamaient les amis des Blancs et juraient de le rester toujours. Les idées maîtresses du discours de Crowfoot furent transmises à Sir John McDonald par télégramme. "En mon nom, disait-il, et au nom de mon peuple, je vous prie de faire part à notre Grand-Mère, la reine, des paroles que j'ai adressées au lieutenant-gouverneur en présence de mes chefs subalternes réunis en conseil. Nous sommes résolus et déterminés à rester loyaux sujets Des rapports continuels et mensongers nous ont été colportés journellement. Nous ne savions que croire. Mais maintenant que nous avons vu le lieutenant-gouverneur et entendu ses paroles, nous sommes décidés à fermer l'oreille à tous ces racontars et à nous en tenir à ce qu'il nous a dit. Si quelque étranger vient ici pour nous entraîner à la révolte, nous l'expulserons sur le champ. J'ai envoyé des émissaires aux Gens-du-Sang et aux Piéganes, co-signataires de notre traité, pour leur faire connaître notre ligne de conduite et nos résolutions pour la durée des hostilités

"Les paroles que je vous ai déjà transmises par l'entremise du P. Lacombe, je vous les répète aujourd'hui: "Nous serons loyaux quoi qu'il advienne." (2)

Le dimanche 12 avril, vers 10 heures du matin, le P. Lacombe revenait à Calgary. Les heureuses nouvelles qu'il rapportait calmèrent l'anxiété toujours grande des habitants. La veille du départ du P. Lacombe pour Blackfoot-Crossing, ils avaient appris l'épouvantable massacre de Frog-Lake; un télégramme avait annoncé que le P. Fafard et un autre missionnaire, deux frères et plusieurs autres personnes avaient été mis à mort par les Cris dans les environs du Fort Pitt. Chose inouïe, comment un Sauvage, si barbare fut-il, avait-il osé porter la main sur un prêtre? (3)

---

(1) Riders of the Plains, par Denny, page 200.

(2) Sessional Papers.

(3) Codex Historicus de N.-D. de la Paix, Calgary

# CHAPITRE XI

## UNE VILLE DE GARNISON

N autre événement contribua à relever le moral des gens attérés par les mauvaises nouvelles du nord: ce fut l'arrivée si longtemps attendue de l'avant-garde des troupes expéditionnaires. En effet en même temps que le P. Lacombe, le 65e bataillon des Carabiniers Montroyaux sous les ordres du lieutenant-colonel J. Ouimet, descendaient du train à Calgary. Le major-général T. B. Strange, chargé de commander la division militaire d'Alberta, était à la gare pour recevoir le détachement de canadiens-français et donner ses ordres. (1)

La grand'messe venait à peine de commencer quand le P. Lacombe entra haletant dans l'église, de la mission. Le P. Claude qui terminait l'exorde de son sermon, reçut l'ordre de couper court. Le P. Lacombe souffla un mot à l'oreille du P. Legal qui célébrait la grand'messe et l'office divin solennellement commencé dégénéra en messe basse. La raison de ces violations aux règles liturgiques n'était pas sans intriguer l'assistance. Elle comprit plus tard qu'il fallait prestement évacuer l'église afin de permettre aux nouveaux arrivés d'assister à une messe militaire. Ce projet si chèrement caressé par le P. Provost, aumônier du bataillon, ne put toutefois se réaliser à cause des exigences du déchargement des bagages. (2)

Malgré la chaleur, le bataillon dut défiler en tenue de campagne à travers les rues de la ville. Puis, compagnie par compagnie, les soldats se rendirent aux divers hôtels de la ville pour prendre leur réfection. Après le repas, les rangs se reformèrent et le bataillon alla établir son camp au sud des casernes de la gendarmerie. (3).

Trois jours après l'arrivée des troupes, le Rev. Mr. Gaëtz et Mr. Beatty venaient de Red Deer avec leurs familles annonçant que les bandes d'Erminskin, de Bobtail et de Samson étaient en révolte et pillaient les magasins et les fermes. Cette nouvelle inquiéta fort le général Strange; car ces Indiens se trouvaient sur la ligne de communication entre Edmonton et Calgary et pouvaient gêner les convois militaires. Le Rév. John McDougall et le R. P. Lacombe proposèrent au général d'aller les pacifier. Ils partirent à cheval accompagnés de quatre Assiniboines. Arrivés à Bear's Hill, ils trouvèrent que, grâce à l'énergique intervention du P. Scollen, tout était déjà rentré dans l'ordre.

Le 14 avril, une terrible tempête de neige s'abattit sur le pays; les soldats durent abandonner leur camp et chercher refuge pendant trois jours dans les casrnes de la gendarmerie. Le 17, la bourrasque ayant pris fin, ils réintégrèrent leur campement. Ce jour-là, dans l'après-midi, arriva le 92e bataillon d'infanterie légère de Winnipeg sous les ordres du lieutenant-colonel Osborne Smith; il alla s'établir au sud-ouest du 65e, du côté sud de la voie ferrée. Ce bataillon ne resta pas longtemps au complet; dès le lendemain il se scindait en petits détachements pour aller assurer le service d'ordre à Lethbridge, MacLeod, Gleichen, Langdon, etc. (4)

Le 18, à la lecture du rapport, le général annonça que quatre compagnies du 65e de Montréal devaient se tenir prêtes à marcher de l'avant. La tempête avait retardé l'organisation du service des transports; mais, actuellement, les préparatifs du départ étaient terminés. Dans l'après-midi, on vit en effet arriver un nombre incalculable de véhicules de toutes sortes qui allaient se ranger le long de la caserne. Une heure plus tard, c'est-à-dire vers cinq heures,

---

(1) Cent Jours de Service Actif, par Charles R. Daoust, page 35.—Rapport sur la Repression de l'Insurrection, page 48.
(2) Codex Historicus de N.-D. de la Paix.
(3) Cent Jours de Service Actif, page 37.
(4) Cent Jours de Service Actif, page 38.

un détachement de la gendarmerie à cheval et une quarantaine d'éclaireurs faisaient leur entrée à la caserne.

Le dimanche matin, toutes les compagnies du 65e se rendirent en ordre à l'église pour assister à une messe militaire. C'était la première fois qu'ils avaient ce bonheur depuis leur départ de Montréal. Le P. Provost, O.M.I., leur aumônier, leur adressa la parole. A cette heure solennelle où plusieurs d'entre eux allaient se diriger vers le champ de bataille, sa parole grave remuait tous les coeurs.

Le lendemain à deux heures de relevée, le clairon sonna le rassemblement. Le général Strange passa en revue les effectifs en tenue de campagne et donna le signal du départ. Jamais Calgary n'avait assisté à pareil défilé militaire. En tête marchait la musique du 92e qui devait accompagner les partants jusqu'aux confins de la ville. Ensuite venait, accompagné d'un brillant état-major le général Strange qui prenait la direction de la colonne jusqu'à Edmonton. Puis suivaient dans un ordre parfait trente gendarmes à cheval sous les ordres du commandant Steele, quarante éclaireurs d'Alberta commandés par le capitaine Oswald, enfin quatre compagnies des Mont-Royaux ayant à leur tête le lieutenant-colonel Hughes. Le défilé se terminait par la théorie interminable de soixante-quinze charrettes, charriots et fourgons, longue environ de deux milles.

En partant, le général Strange avait confié au lieutenant-colonel Osborne Smith le commandement de la place.

Trois jours plus tard, les quatre autres compagnies du 65e partirent à neuf heures du matin accompagnées d'une pièce d'artillerie de campagne sous les ordres du capitaine Perry. Puis quelques jours après, ce fut le départ du bataillon de Winnipeg et de quelques carabiniers d'Alberta sous les ordres du colonel Osborne Smith. (1)

Le vide causé par ces départs successifs fut comblé par l'arrivée du 9e bataillon des voltigeurs de Québec, le 29 avril, sous le commandement du colonel Amyot. Peu à peu, ils firent la relève des petits détachements du 92e restés à Lethbridge, Macleod, Gleichen et ailleurs après le départ du gros de leur bataillon. (2)

Les premiers jours du séjour du 9e bataillon furent assombris par la mort d'un de leurs compagnons d'armes, Théophile Marois, qu'ils avaient laissé malade à l'hôpital de Swift-Current. Les funérailles eurent lieu le 6 mai à Calgary. A neuf heures du matin, le cortège funèbre partit de la caserne. Le cercueil, recouvert du drapeau britannique, avait été déposé sur un corbillard traîné par six chevaux. Une garde d'honneur l'escortait. Le frère du défunt conduisait le deuil, puis venaient le 9e bataillon tout entier et une compagnie du 92e de Winnipeg avec leurs officiers. Un grand nombre de Calgariens suivaient le cortège.

A la chapelle de la mission, un choeur nombreux de soldats chanta la messe de Requiem; le capitaine le Vasseur accompagnait à l'harmonium. Le P. Lacombe officia et, à l'absoute, adressa quelques paroles à l'assistance. Ensuite le cortège reprit sa marche vers le cimetière. Lorsque le prêtre eut achevé les dernières oraisons, le piquet d'honneur tira trois salves d'adieu. Après le "Requiescat in pace" final, la foule reprit tristement le chemin de la ville (3)

Aux jours de tristesse et de deuil succédèrent les heures de joie. Le 9e bataillon avait produit une si bonne impression sur la population que celle-ci ne cessait de le combler d'égards et de gentillesses. Le 8 mai, les dames de Calgary voulurent donner aux soldats un témoignage patent de leur estime en organisant un grand banquet dans la salle des jeux d'hiver.

---

(1) Rapport sur la répression de l'Insurrection, page 49.

(2) Le 9e Bataillon au Nord-Ouest par Georges Beauregard, page 29.

(3) Le 9e Bataillon au Nord-Ouest, page 43.

Lorsque tous les convives eurent pris place dans la salle artistement décorée et brillamment illuminée, le maire de Calgary prit la parole pour les saluer. "Au lieutenant-colonel Amyot, commandant au fort Calgary, aux officiers, sous-officiers et volontaires maintenant en garnison dans la place."

"Nous, citoyens de Calgary, manquerions au plus élémentaire de nos devoirs si nous ne nous efforçions pas de prouver jusqu'à quel point nous apprécions les services que vous rendez au pays."

"Vous n'êtes pas des mercenaires, mais des citoyens qui avez abandonné de paisibles occupations dans vos foyers lointains et revêtu l'uniforme pour faire respecter la loi et maintenir l'ordre dans cette partie du pays."

"Vous avez quitté votre province et supporté les fatigues d'un long trajet de plusieurs milliers de milles, par des chemins difficiles; vous vous êtes exposés sans murmurer aux incommodités et aux misères d'un voyage lointain dans le but de venir nous protéger contre les incursions des Indiens qui nous environnent."

"Les citoyens de Calgary vous souhaitent succès. Ils espèrent que vous et vos camarades qui vous ont précédés, reviendrez bientôt couronnés des lauriers de la victoire et que votre nationalité canadienne sera établie plus fermement que jamais, grâce à vos nobles efforts et à ceux de vos compagnons d'armes."

Le colonel Amyot remercia Mr. Murdock et les citoyens de Calgary des éloges flatteurs qu'ils leur décernaient. Personne, dit-il, ne regrettait les sacrifices accomplis; personne ne craignait les dangers à venir. Tous ses soldats étaient venus défendre ses frères éloignés pour prouver à ces pionniers qui ont fait du Nord-Ouest une partie si importante du Canada, combien ils admiraient leur courage et leur esprit d'entreprise. Le colonel termina en assurant au maire que le 9e bataillon de Québec n'oublierait jamais la réception cordiale qu'elle recevait en ce moment.

Invité à parler, le lieutenant-colonel Evanturel affirma qu'il étaient d'autant plus heureux de le faire que, en certains milieux, on avait mis en doute la loyauté des Canadiens-Français. La manière princière dont les citoyens de Calgary les traitaient, prouvait hautement que, eux du moins, ne partageaient pas cette opinion injuste. (1)

Le banquet fut joyeux et cordial; bien que plusieurs convives ne pussent converser avec leurs voisines que par signes, on s'entendait à merveille. (2) Les chansons du terroir vinrent égayer le dessert.

Le 9e bataillon n'était pas destiné à aller récolter des lauriers sur les champs de bataille, comme ses camarades du 65e. Il n'en fit pas moins son devoir dans les humbles postes de l'arrière. Le 16 mai, il apprit la victoire de Batoche et la prise de Riel. C'était un heureux présage de la fin prochaine des hostilités.

Cet événement avait rendu à Mgr Grandin sa liberté d'action. Il arriva le 8 juin à Calgary qu'il n'avait pu visiter depuis le début de la guerre. Il y séjourna une dizaine de jours. Le 17 il conféra le sous-diaconat au frère Donat Foisy avec une pompe inaccoutumée. Le P. Lacombe et le P. Doucet l'assistaient à l'autel. Une crosse de bois dorée, sculptée par l'ordinand, servit à la cérémonie. Le commandant Dugal et plusieurs de ses collègues en grand uniforme remplissaient les humbles fonctions de porte-insignes. Le colonel Amyot en personne dirigeait le choeur de chant pendant les litanies et la messe pontificale. Mgr Grandin ne tarissait pas d'éloges sur la bonté et la piété de ces bons volontaires. (3)

Pendant son séjour, il fut témoin de la charité de ces soldats qui mirent

---

(1) Le 9e Bataillon au Nord-Ouest, page 43.
(2) Mrs. P. J. Nolan (The Calgary Daily Herald, Nov. 18th, 1923).
(3) Missions des O.M.I., Tome XXIV, page 13.

leur génie et leurs forces musculaires au service du P. Lacombe pour lui permettre de transporter l'église St-Patrice du coin nord-est de son homestead où elle avait été placée l'année précédente jusque sur le terrain en face du couvent projeté. (1)

Le 26 juin, le colonel Amyot et le lieutenant-colonel Evanturel partirent pour le fort-Macleod avec cinq autres officiers pour commencer le mouvement de concentration des troupes en vue du départ. Le 7 juillet à midi, les détachements de Crowfoot, Gleichen, Langdon arrivèrent à Calgary et le 9e bataillon se trouva de nouveau au complet. Le colonel le passa en revue et commanda le défilé. Puis, avant la dislocation des troupes, il leur annonça que le gouvernement, en reconnaissance de leurs loyaux services, leur procurait un voyage d'excursion dans les Montagnes Rocheuses. Cette nouvelle fut saluée de vigoureux hourras.

Revenus à Calgary le 9 juillet à huit heures du soir, les soldats passèrent les quelques heures qui leur restaient avant le départ définitif, à visiter les nombreux amis qu'ils s'étaient faits pendant leur séjour et à faire provisions de souvenirs pour leurs parents et amis de Québec. Les portraits de Mgr Grandin, du P. Van Tighem, du P. Lacombe disparaissaient par centaines des ateliers du photographe. (2)

A onze heures du soir, tous les citoyens de Calgary s'étaient rendus à la gare pour souhaiter un heureux voyage et un dernier adieu aux militaires qui depuis plusieurs mois étaient devenus partie intégrante de la ville. (3)

Avec le départ du 9e bataillon et le retour de la gendarmerie à cheval, Calgary reprit sa vie normale.

---

(1) The Calgary Daily Herald, April 14, 1925. "Le coin Nord-Est du homestead du P. Lacombe se trouvait près du poste actuel No. 2 des pompiers, en face de l'entrée principale du parc Victoria." (2) Codex Historicus de N.-D. de la Paix. (3) Le 9e Bataillon au Nord-Ouest, page 87.



SA SAINTETE PIE XI

Le Pape

de l'action Catholique et des Missions



MGR. GRANDIN

"Le Saint du Nord-Ouest"

## CHAPITRE XII

### LE JUGE TRAVIS (1885)

A l'époque où nous nous trouvons, il n'y avait pas encore de cour suprême dans les Territoires du Nord-Ouest: la justice était rendue par les juges-de-paix, le tribunal de la Gendarmerie à Cheval et par le magistrat stipendiaire du district. En 1885, M. Jerry Travis fut assigné comme magistrat stipendiaire pour le district de Calgary. C'était un bon garçon dans son genre; il était intelligent, instruit et possédait son code pénal sur le bout des doigts. Mais c'était un homme inflexible en matière de délit; pour lui la loi était la loi; il n'en connaissait que la lettre et ne cherchait pas à en découvrir l'esprit et l'intention du législateur. De plus c'était un grand apôtre de l'interdiction des liqueurs fortes; aussi sa main s'apesantissait lourdement sur tous ceux qui avaient le malheur de violer les lois de la sobriété. (1) Il avait établi, nous dit M. Murdock, "une sorte de loi martiale qu'il appliquait avec tant de vigueur qu'on se prit à craindre de voir la population entière de Calgary subir l'incarcération." (2) Cette dictature du magistrat mit bientôt la ville dans un état d'effervescence intense. Bientôt un des syndics de la municipalité fut mis sous les verrous pour six mois. La population s'en émut. En signe de protestation, elle se réunit le 9 novembre au Boynton Hall pour protester contre cette conduite inouie du magistrat et conspuer publiquement et huer sans pitié ce juge inique. (3)

Les élections municipales eurent lieu peu de temps après. L'ancien maire, M. George Murdock fut réélu avec une imposante majorité. Mais le juge Travis usant de ses pouvoirs dictatoriaux le déclara frappé d'incapacité et privé de ses droits; en conséquence, les candidats de la liste d'opposition étaient déclarés, par le fait même de la décision de la cour, comme formant réellement et légalement le conseil municipal. C'en était trop; la population se révolta et commença une veritable guerre légale.

Dans cette campagne contre ces abus de pouvoir, les hommes les plus marquants étaient l'éditeur du "Herald" M. Hugh Cayley, l'avocat E. P. Davis et un artiste, M. John Innes qui mettait son talent au service du "Herald. Tous les jours, en première page du journal, à côté des articles virulents qui cinglaient le magistrat, on voyait les caricatures qui le livraient à la risée du public. Le magistrat irrité commença par rayer M. Davis de la liste du barreau, lui interdisant de plaider aucune cause. Puis, pour se venger des propos injurieux de l'éditeur du Herald, il le condamna à l'amende et à la prison. (4)

A cette époque, il parait qu'un condamné, après la sentence du juge, pouvait aller de lui-même se livrer au geôlier sans qu'on eut besoin d'user de la contrainte. Donc, dans la semaine qui précède Noël, par une soirée glaciale, les amis de Cayley, et ils étaient légion, se réunirent aux abords des bureaux du journal, la torche à la main, pour escorter le condamné jusqu'à la prison, située à un mille de là. Lorsque le héros du jour eut monté en voiture, le défilé aux flambeaux commença, précédé de la fanfare.

Comme il faisait un froid piquant, il fallait s'arreter de temps en temps pour dégeler les instruments et réchauffer les musiciens. Lorsque toute l'escorte se fut dégourdi les membres dans cette maison hospitalière, M. Cayley remontait en voiture et après une vibrante harangue saluée des cris de "Vive la liberté de la Presse," le défilé repartait. Enfin lorsqu'on arriva à la porte des casernes, le condamné se livra à ses geôliers.

---

(1) The Calgary Daily Herald, 18 nov. 1933, page 3.

(2) Canada and its Province Vol XIX, page 169.

(3) Ibidem, page 169.

(4) Calgary Daily Herald, Nov. 18th. 1933, page 3.



"J'ai toujours pensé, écrit M. John Innes, que pendant sa captivité, aux casernes, il fut en réalité l'hôte et le commensal du colonel Herchmer; naturellement, je n'en ai aucune preuve." (1)

A la fin du mois de janvier, l'ordre arriva du gouvernement fédéral d'Ottawa de remettre le prisonnier en liberté et de lui rendre le montant des amendes qu'il avait été obligé de payer. Le 27 janvier, lorsque la population apprit la nouvelle, elle se porta toute entière à la prison pour attendre la sortie de M. Cayley. La sortie de prison eut lieu avec la même solennité que son entrée: musique, discours et illumination. (2)

Deux jours plus tard, il y eut une assemblée plus nombreuse que jamais, au Boynton Hall. Travis, Reilly & Co. furent de nouveau conspués. Au nom de tous les assistants, on rédigea un télégramme de remerciement au ministre de la justice au sujet de la délivrance de M. Cayley.

Un mois plus tard, le 27 février, une dépêche d'Ottawa annonça à la population en joie que le juge Travis avait l'ordre de quitter Calgary. Il fut remplacé quelques jours plus tard par l'honorable juge Charles B. Rouleau qui depuis quelque temps était magistrat stipendiaire à Battleford. (3)

---

(1) Ibidem, page 3.

(2) Canada and its Provinces, Vol. XIX, page 169.

(3) Canada and its Provinces, Vol. XIX, page 169.

## Harry Allen's IMPERIAL TAXI

**M 7777 — 50c and up**

Careful Drivers—Courteous Service.

812 Centre Street, Calgary

---

### North-West Machine Works

333 Fourth Avenue East Phone M 7478

WELDERS -- MACHINISTS

Automobile, Truck and Tractor Engines Rebored. Complete Rebabbitting Service, Crankshaft Regrinding, Axles and Housings Straightened, General Machine Work.

*Specializing in Tractor Repairs*

---

## O. W. HAAG

Manufacturers' Agent

**DAIRY SUPPLIES**

De Laval Milking Machines and Cream Separators

A Full Line of John Deere Implements and Repairs

Beatty Bros. Ltd. Barn Equipment

Feed Cutters

We specialize in servicing The De Laval Cream Separator

Office Ph. M 3022; Res. W 4544

1007A - 1009 First Street East

CALGARY, ALBERTA

---

## SUNRAY Service Station

Trottier Bros.

Ninth Ave. E. and Third St. E.

Phone M 2128 - - Calgary

---

## ROYAL WINDSOR

**Beauty Parlor and Barber Shop**

GUARANTEED PERMANENT WAVES

1115 First St. West, Calgary

Phone M 5049

---

## Ranaghan & Gould

**All Classes of Insurance except Life**

We represent the only Stock Company Returning Dividends to Policyholders

York Hotel Building, Calgary

M 2202

---

## BILLINGSGATE FRESH FISH

**Contains all the Vitamines essential to good health**

Call or phone for free delivery

222 - Eighth Ave. East

107 Seventh Ave. West

M 1089 — Phones — M 9230

---

Victor and Bluebird Records, Victor Musical Masterpieces, Popular and Standard Sheet Music, Teachers' Supplies, Musical Instruments and Accessories.

*Your Mail Orders Will Receive Prompt Attention*

## SONG & GIFT SHOP

232 - 8th AVE. WEST, CALGARY

PHONE M 3262

## CHAPITRE XIII

### LES PREMIERES ECOLES (1886)

EN 1883, les pionniers de Calgary étaient généralement des gens de bonne éducation et d'énergie peu commune. Pour la plupart, ils n'avaient pas voulu faire affronter à leurs femmes et à leurs enfants en bas âge les fatigues de la route et les privations inhérentes au premier établissement dans un pays nouveau. Cependant quelques femmes courageuses n'avaient pas voulu abandonner leur mari et l'avaient suivi avec tous leurs enfants. A cette époque, c'était pourtant l'exception. Ces enfants, si rares fussent-ils, ne pouvaient rester longtemps sans instruction. Pour parer à cette situation, M. J. W. Costello qui avait déjà fait la classe en Irlande, consentit à ouvrir une école privée dans une misérable maison en troncs d'arbre connue sous le nom pompeux de "Boynton Hall." Dès les premiers jours il réussit à avoir une huitaine d'élèves parmi lesquels se trouvaient les enfants de M. Howard Douglas et de M. McNeill. (1) Cette école était maintenue au moyen de souscriptions volontaires.

En 1884, le Conseil du Nord-Ouest autorisa l'érection de districts scolaires dans les localités où se trouvaient quatre familles et au moins dix enfants de cinq à seize ans. (2) Par bonheur, Calgary remplissait les conditions requises par la loi. Par conséquent l'érection du district de l'école publique protestante No 19 eut lieu à Calgary le 2 mars 1885.

L'élection des commissaires eut lieu un mois plus tard, le 11 avril. Les trois élus furent M. Stephen N. Jarret pour un terme de 3 ans, M. James A. Lougheed et Charles W. Peterson pour deux ans et un an. Ce dernier devint secrétaire, tandis que M. Lougheed cumula les fonctions de président et de trésorier. (3)

La salle qui jusqu'à cette époque avait servi pour l'enseignement fut louée de nouveau. C'est là que M. Spencer Howard commença le 20 avril à faire la classe à une vingtaine d'enfants. On lui donna bientôt comme aide, Mlle Grier qui fut remplacée au mois d'octobre suivant par Mlle Rosabelle Watson.

Le premier jour d'avril de l'année suivante, un nouveau maître d'école vint occuper la chaire de principal en remplacement de M. Howard, c'était M. Boag. Sur la foi du rapport de l'inspecteur J. McLean, l'école avait déjà atteint un degré de prospérité remarquable pour une école naissante. "C'est avec une entière satisfaction, écrit-il, que j'ai fait aujourd'hui l'inspection du district scolaire No 19 de Calgary. Le principal, Joseph Boag et son assistante, Mlle Rosabelle Watson font preuves d'un réel esprit d'entreprise dans l'accomplissement de leur tâche. Il y avait déjà soixante élèves présents. Tous montrent le plus vif intérêt dans toutes les questions qui font l'objet de leurs études. En général le progrès a été rapide. S'efforçant d'approfondir d'une façon intelligente les matières enseignées, ils sont arrivés à se débarasser de la routine imposée par des méthodes vétustes de tout confier à la mémoire et ils peuvent donner des explications sur toutes les questions.

L'ordre est excellent dans l'école. Cette régularité est obtenue par la douceur et le tact des instituteurs et affermie par les conseils des parents. Le bon esprit apparait dans le cours des études: les élèves essaient avec ardeur de se distinguer.

Le local laisse à désirer: il est délabré, mal aménagé, mal situé, mal chauf-

---

(1) The Calgary Herald, 17 janvier 1913.

(2) Canada & its Provinces, Vol. XX, page 454.

(3) The Calgary Daily Herald, Nov. 18th 1933.

fé pendant les journées froides. Mais ces inconvénients disparaitront le jour où une nouvelle école sera bâtie." (1)

De pair avec l'école publique protestante No 19, l'école catholique naissait en 1885 dans le district connu sous le nom de la "Mission."

Mgr Grandin n'avait jamais douté de l'avenir de Calgary. Dès 1884, il songeait à y établir une communauté de religieuses enseignantes. Il voulait y transférer les Fidèles Compagnes de Jésus qui depuis un an avaient établi un couvent à St-Laurent près de Prince-Albert. Cette fondation n'avait fait que végéter par suite de l'indifférence des Métis pour l'éducation de leurs enfants. (2)

Monseigneur décida donc, à l'automne de 1884, de remédier à cette regrettable situation en envoyant ces religieuses à Calgary aussitôt que le P. Lacombe serait en état de les recevoir. Sur les entrefaites, le juge Rouleau vint demander cette communauté pour Battleford qui se développait d'une façon inattendue. Le conseil de l'évêque se réunit de nouveau et accepta l'offre de l'honorable juge à condition que les habitants bâtissent un couvent. Le projet de Mgr Grandin au sujet de Calgary fut remis au retour de son voyage en France persuadé que la Très Révérende Mère Petit ne lui refuserait pas de sujets pour cette fondation. (3)

Les événements de l'année suivante changèrent tous ces projets. Battleford oublia ses promesses et Calgary reçut la nouvelle de se préparer à l'arrivée des religieuses.

Le P. Lacombe décida de leur céder la maison-chapelle, le jardin et une parcelle de terrain pour leurs besoins futurs. Pour remplacer cette chapelle, il fit transporter par les soldats l'église St-Patrick qui se trouvait au coin nord-est de la propriété. Ce travail commencé le 10 juin, fut accompli par les volontaires du 9e bataillon de Québec.

Ensuite, il chargea M. O'Keefe de bâtir une maison pour les missionnaires en face du futur couvent. Ce travail n'était pas encore terminé quand il apprit l'arrivée imminente des religieuses. Les missionnaires durent donc quitter la maison-chapelle pour venir de réfugier dans l'église, puis dans un bâtiment destiné à servir d'écurie. (4)

Pendant ce temps le P. Leduc était parti au-devant des Mères. Il avait rencontré Mgr Grandin à Régina et l'avait accompagné jusqu'à St-Antoine de Batoche où ils arrivèrent le 29 juin. Tandis que Monseigneur y restait pour panser les plaies vives causées à la population par la rebellion et l'apostasie, le P. Leduc partait, sans attendre le dîner, pour Prince-Albert. Il y rencontra la Révérende Mère Greene et ses compagnes du couvent du Sacré-Coeur de St-Laurent. Elles étaient venu oublier auprès de leurs Soeurs les journées d'angoisse qu'elles avaient vécues depuis le 19 mars.

Isolées au coeur même d'un pays en révolte, sans communication avec le dehors, elles avaient connu dans la solitude du St-Laurent l'agonie du silence et de l'abandon pendant un mois presque entier.

Un jour, à prix d'or, le P. André réussit à leur faire parvenir un court billet pour leur annoncer la boucherie de Frog-Lake. Justement effrayées, elles résolurent de partir en cachette pour Prince-Albert pendant la nuit du 15 avril. Les ténèbres étaient impénétrables; un vent glacial fouettait les visages; la bourrasque de neige oblitérait toute trace de chemin. Le conducteur s'égara; brisa la voiture au milieu de la forêt. A l'aube, il leur fallut revenir tristement sur leurs pas.

Les limiers de Riel découvrirent les traces de cette fuite précipitée. Le

---

(1) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933, page 8.
(2) Missions des O.M.I. Tome XXIII, page 15.
(3) Minutes du Conseil Vicarial.
(4) Codex Historicus de N.-D. de la Paix, Calgary.

lendemain, un ordre arriva du quartier général d'évacuer St-Laurent et de se rendre à Batoche sous le fallacieux prétexte que leur vie était en danger. Escortées par les satellites de Riel, elles furent d'abord conduites dans la maison abandonnée de Xavier Letendre, puis, à leur demande, on leur permit d'aller résider au presbytère de Batoche dont elles occupèrent le premier étage. C'est là qu'elles passèrent un mois d'anxiété et de privation, exposées à l'humeur fantasque du chef Métis, aux insultes des Sioux, aux balles des combattants en plein champ de bataille. (1)

Enfin le jour de la délivrance arriva. Le 19 mai, elles purent quitter Batoche pour se rendre à St-Laurent. De là, après avoir mis ordre à leurs affaires, elles se rendirent à Prince-Albert pour prendre au couvent de Ste-Anne un repos bien mérité.

Le vendredi, 10 juillet, elles quittaient Prince-Albert, en compagnie du P. Leduc et, après avoir dit un dernier adieu à la mission St-Laurent d'autant plus chère à leur cœur qu'elle leur avait coûté plus de larmes, elles prirent le chemin de Qu'Appelle et de Calgary. (2)

Elles arrivèrent à destination, le 26 juillet et s'installèrent dans le petit local qui leur était cédé. En souvenir de leur ancien couvent que Mgr Grandin autrefois, avait dédié au Sacré-Coeur de Jésus, elles placèrent le nouvel établissement sous le même vocable.

Le premier septembre, elles ouvrirent leur école. Il n'y eut d'abord que quinze élèves, mais ce nombre devait s'accroitre rapidement. Le district scolaire Lacombe devait bientôt s'organiser. Le 8 février 1886, dans une réunion présidée par M. O'Keefe, officier rapporteur, MM. J. W. Costello, Arthur Ferland et Louis Roussel, furent nommés commissaires de l'école. (3)

Au mois de mai suivant, des travaux d'aggrandissement furent commencés; on construisit de chaque côté de la maison principale deux ailes de 26 pieds de long et de 24 de large.

Au bout de trois ans, le P. Leduc pouvait faire de l'école le plus grand éloge. "Les Fidèles Compagnes de Jésus dirigent avec le plus grand zèle et aussi un bien consolant succès notre école de Calgary. Près de 90 enfants fréquentent cette école. Les parents sont enchantés des progrès des élèves; les Soeurs se sont acquis dans le Nord-Ouest une réputation de science, de zèle et de douce fermeté qui leur attire les éloges et la sympathie de tous. Bon nombre de protestants envoient leurs enfants au couvent, quoiqu'ils aient en ville une école florissante et nombreuse. Outre l'externat, les Soeurs ont aussi un pensionnat qui débute très bien. Les jeunes personnes de notre aristocratie trouvent au couvent du Sacré-Coeur, à Calgary, tous les avantages d'une forte, solide et complète éducation, dans toutes les branches de l'enseignement A Calgary, les Fidèles Compagnes sont au nombre de douze, y compris une postulante qui va prendre bientôt l'habit de novice." (4)

Toutes les oeuvres de Dieu sont marquées au sceau de l'épreuve. Le couvent du Sacré-Coeur n'y fit pas exception. En 1888, la mort vint visiter pour la première fois la jeune communauté. Une de ces bonnes religieuses, à peine âgée de vingt-neuf ans, la Mère Ethelburge, atteinte d'un mal qui ne pardonne pas, arrivait à la fin de sa carrière chargée de mérites. Parfaitement résignée, elle attendait la mort avec calme, heureuse de souffrir et désireuse de quitter cette vie pour s'unir plus parfaitement à son Dieu. Elle mourut le 17 avril 1888, de la mort des saintes. Quelque temps avant son agonie, on lui demanda un

---

(1) Petite Chronique de St-Laurent pour l'année 1885.—Journal du Père Végreville.

(2) Missions des O.M.I. Tome XXIII, page 19.

(3) Codex Historicus de N.-D. de la Paix à Calgary.

(4) Missions des O.M.I. Tome XXVI, page 154.

signe pour faire connaître son entrée au ciel. Elle promit d'envoyer une postulante ayant bonne et solide vocation pour prendre sa place au couvent de Calgary.

A cette époque, Mgr Grandin et ~~le P. Lacombe~~ prêchaient et quêtaient pour les oeuvres du diocèse dans les Etats-Unis. Un jour, après une de ses prédications, une jeune fille vint trouver le P. Lacombe, lui proposant d'aller se dévouer pour les missions du Nord-Ouest dont elle entendait parler pour la première fois et lui demandant de faire des démarches en vue d'obtenir son admission chez les Fidèles Compagnes de Calgary dont elle ignorait jusqu'au nom. N'était-ce pas le signe demandé? Cette personne de bonne volonté devint bientôt une excellente novice et, plus tard, une dévouée professe qui prit en mains la direction de la classe de la Mère Ethelburge.(1)

(1) Codex Historicus de N.-D. de la Paix, à Calgary.



"LE STAMPEDE"
Grande attraction particulière à Calgary

## CHAPITRE XIV

## EXPANSION RELIGIEUSE (1886)

PENDANT l'été de 1884, le Rév. M. E. Paske Smith arriva d'Angleterre pour prendre charge de la population anglicane de Calgary. Jusqu'à cette époque elle n'avait eu ni bercail ni pasteur. Elle continuait à se rendre aux casernes de la gendarmerie toutes les fois que le Rév. M. Tims venait de la réserve des Pieds-Noirs pour y officier. Le Rév. M. Smith s'occupa immédiatement de la construction d'une église qu'il dédia au St-Rédempteur. Ce sanctuaire en bois se trouvait à l'emplacement de la salle Paget. De l'autre côté de la rue se trouvait le temple wesleyen de M. Turner. Ce voisinage avait plus d'un inconvénient: pendant l'été, lorsque les portes et les fenêtres des deux édifices étaient ouverts en vue de l'aération, il était impossible de faire la moindre prière sans être distrait par les chants ou les prédications du voisin.

Le Rév. M. Paske Smith s'occupait en outre d'un district très étendu; il voyageait de High River jusqu'à Red Deer et visitait les camps de construction jusqu'à Laggan dans les Rocheuses. C'est à son zèle que l'on doit la belle petite chapelle de St-Paul de Midnapore, construite en 1885. Comme il connaissait parfaitement la menuiserie, il travailla lui-même de ses propres mains à l'érection de cet édifice.

En 1888 il fut remplacé par un Irlandais, le Rév. M. A. W. F. Cooper qui resta plusieurs années à Calgary et sut se faire chérir de son peuple. Il fut le premier à porter le titre de recteur de l'église du St-Rédempteur devenue capable de subvenir à ses propres besoins sans avoir besoin de recourir aux secours des oeuvres missionnaires. Lors de la création du diocèse anglican de Calgary, il reçut le titre d'archidiacre. (1)

A l'arrivée du Rév. M. E. C. Paget en 1900, la paroisse du St-Rédempteur prit un nouvel essor et bien vite une belle église de pierre de taille, connue sous le nom de pro-cathédrale, remplaça l'humble édifice en bois.

En 1885, le Rév. M. Turner, ministre méthodiste de Calgary, fut remplacé par le Rév M. Dyke qui continua énergiquement l'oeuvre de son prédécesseur, visitant les campagnes environnantes et assurant un service régulier à la petite bourgade de Gleichen.

Il fut remplacé en 1898 par le Rév. M. F. Langford. Pendant le pastorat de ce dernier, les Méthodistes entreprirent la construction d'un nouveau temple connu sous le nom de "Central Church" au coin de la septième avenue et de la première rue ouest. Mais ce fut au Rév. Docteur G. W. Kirby, son successeur immédiat que revint l'honneur de devenir le premier pasteur de ce magnifique édifice en pierre de taille. La dédicace en eut lieu en février 1905. Ce fut le Rév. M. Léonard Gaetz, un des pionniers de Red Deer qui fit le sermon de circonstance.

Le Dr Kerby resta sept ans à Central Church, jusqu'au jour où l'on fit appel à sa science et à son expérience pour diriger le nouveau Collège Mont-Royal qui venait d'être fondé.

Les Presbytériens avaient devancé les Méthodistes eux-mêmes dans leur oeuvre de construction. En 1886, le Rév. M. Herdman qui avait remplacé le Rév. M. Robertson se mit en mesure de construire un nouveau temple en grès du pays sur la même place que l'ancien. La pierre angulaire fut solennellement placée par Lady McDonald, épouse du premier ministre du Canada. M. Herdman résigna en 1902 pour devenir surintendant des missionnaires

(1) The Calgary Daily Herald, Nov. 18th 1933 page 15

presbytériens de l'Alberta et de la Colombie Britannique. Pendant les treize années qui suivirent le Rév. M. J. A. Clarke fut le pasteur presbytérien de Calgary. (1)

Les Baptistes ne commencèrent à s'organiser que le 15 mai 1888. Leur première réunion eut lieu au temple maçonnique le 22 juillet suivant; mais l'assistance à ce "meeting" n'était guère de nature à encourager les organisateurs. Au mois de mars l'année suivante, ils louèrent, pour servir aux assemblées religieuses, un étage d'un entrepôt appartenant à M. G. C. King. Ils commencèrent par y ordonner un ministre dans la personne du Rév. Geo Cross qui fit son premier sermon le 3 mai suivant.

Ce local n'était que provisoire; ils s'occupèrent aussitôt de la construction d'un temple au coin de la sixième avenue et de la deuxième rue ouest. Ils en firent la dédicace le 31 août 1890. Bien vite, ils s'aperçurent que l'endroit était trop excentrique; ils en érigèrent donc un autre au coin de la première rue ouest et de l'avenue Stephen, là où se trouve actuellement l'édifice Southam. Un incendie le détruisit au mois de février 1905. Sans se décourager, les Baptistes le reconstruisirent plus beau au prix de vingt-deux mille piastres.

A partir de cette époque les Baptistes firent de solides progrès; sous l'administration du Rév. M. F. W. Paterson, ils ne construisirent pas moins de cinq chapelles de secours dans divers coins de la ville.

En 1910, ils décidèrent d'abandonner leur principale église située au centre du quartier commercial pour venir s'établir en face du Parc Central. Ce temple fut ouvert au public le 12 mai 1910. (2)

Poussés par les mêmes motifs que leurs frères séparés, les catholiques songeaient en 1886 à se construire une église plus vaste et plus convenable. La chapelle qui à cette époque servait aux offices religieux, n'était autre que l'église St-Patrice transportée par étapes de la butte, à Rousselle. Autrefois, elle ne se remplissait que les jours de Noël et de Pâques; mais, trois ans après sa construction, elle était devenue tout-à-fait insuffisante pour la population catholique bien qu'on l'eût agrandie de façon à mesurer cinquante pieds de [illegible]

Le 2 janvier 1887, M. O'Keefe et M. Arthur Ferland conseillèrent au P. Lacombe de réunir ses paroissiens afin d'avoir leur avis au sujet de la construction d'une nouvelle église. L'assemblée générale de la population catholique [illegible] le dimanche 9 janvier, dans la soirée. De l'avis de tous, il était [illegible] de bâtir une vaste église en grès du pays. La population croissait avec [illegible] rapidité que de jour en jour l'ancien édifice devenait de plus en plus incommode. Les paroissiens promettaient de faire leur possible pour [illegible] les frais de construction. Le P. Lacombe de son côté intéresserait à [illegible] [illegible] ses puissants amis, et les nouveaux venus feraient leur part [illegible] [illegible] La chose une fois décidée, on se mit immédiatement à l'oeuvre. [illegible] [illegible] janvier, malgré le froid piquant, quatre ou cinq charretiers, profitant [illegible] solide de la glace sur l'Elbow, se mirent à transporter de la pierre [illegible] [illegible] Joe Butlin. (3)

Le P. Lacombe qui avait eu l'honneur de lancer l'entreprise, ne devait [illegible] [illegible] l'honneur de présider à son achèvement. Le conseil vicarial du 3 [illegible] [illegible] son départ. Le P. Leduc devait le remplacer avec l'aide du P. A[illegible] [illegible] supérieur du district de Prince-Albert. (4)

La nouvelle inattendue de ce changement jeta l'émoi dans la ville [illegible] avait tant d'amis. Le 11 août dans la soirée, le maire M. G. C. King, accompagné de quelques notables vint exprimer au P. Lacombe tous les regrets

(1) The Calgary Herald, Nov. 18th, 1933, page 15.

(2) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933, page 16.

(3) Codex Historicus de N.-D. de la Paix. (4) Minutes des délibérations du Conseil Vicarial.

la population et, en signe de gratitude pour tant de services rendus à la ville, il lui offrit au nom de tous une montre en or. (1)

Une fois les premières assises de l'église construites, les travaux furent interrompus pour n'être repris qu'en 1889. Pendant cet intervalle, les plans avaient pu être révisés d'une façon définitive. L'église devait mesurer cent vingt pieds de longueur et cinquante de largeur, avec un transept de soixante-dix pieds surmonté d'une coupole à l'entrecroisement. La façade serait ornée de deux tours entre lesquelles, sur le fronton même, serait placée une statue de N.-D. de la Paix. Cet édifice placé au bout de la première rue ouest pourrait être vu d'un bout de la ville à l'autre. (2)

Les travaux de maçonnerie, sous la direction de M. Edward Hunt, commencèrent le 3 juin 1889.

Le dimanche de la Pentecôte, 9 juin, à sept heures du soir, la population tant protestante que catholique arriva nombreuse pour assister à la bénédiction de la pierre angulaire. La fanfare de la gendarmerie à cheval prêta généreusement son concours. Mgr Grandin, assisté du P. Leduc et du P. André, partit processionnellement de l'église provisoire pour venir s'agenouiller au prie-dieu qui lui avait été préparé là où devait se trouver le maître-autel. C'est là qu'il entonna les litanies des saints. Il vint ensuite bénir la pierre angulaire et les fondations de cette église qu'il dédiait à l'Immaculée Conception. Dans la cavité de la pierre fut déposé le coffret de plomb contenant des pièces de monnaie, des médailles, des parchemins, des journaux et des documents relatant les faits saillants de l'époque; puis l'évêque scella le couvercle et le cimenta. Pendant que Mgr Grandin s'en retournait processionnellement à l'église pour la bénédiction du T. S. Sacrement, les assistants s'en allaient un à un frapper du marteau sur la pierre et déposer leur offrande.

Les travaux avancèrent si rapidement que l'on put fixer au 8 décembre la date de l'ouverture de l'édifice. Ce choix était motivé par d'excellentes raisons: c'était la fête paroissiale, celle de la patronne des Oblats, fondateurs de la paroisse, ainsi que le vingt-cinquième anniversaire du jour où Mgr Duhamel donna l'onction sacerdotale au R. P. Leduc, leur curé.

L'église nettoyée des décombres qui s'y étaient accumulés, fut artistement décorée et pavoisée par les mains habiles des PP. Van Tighem, Legal et Foisy.

Le 8 décembre, le jour se leva gris et maussade; mais, en revanche, la température se montra douce et clémente. Tous les missionnaires du district se trouvaient réunis autour de leur supérieur. On ne regrettait que l'absence du Saint évêque de St-Albert et du bon et généreux P. Lacombe. Que de larmes de joie et de reconnaissance n'a traient-ils pas versées en admirant les belles lignes du splendide édifice et la grandeur des cérémonies! (3)

Le P. Leduc chanta la grand'messe assisté de M. l'abbé Leclerc, de Montréal, et du P. Doucet, comme diacre et sous-diacre. Le P. André prêcha sur la dignité du sacerdoce.

Aux vêpres, l'assistance fut encore plus considérable que dans la matinée. Les chants furent parfaitement exécutés. Le recueillement de la foule qui remplissait la nef et les bas-côtés était admirable. Le P. Blais prêcha sur la perpétuité et l'indestructibilité de l'Eglise catholique devant un auditoire en grande partie protestant. La fete fut splendide sous tous les rapports.

La fête se termina par les voeux adressés au jubilaire par le Dr Rouleau et M. Beck, et par un banquet offert par les paroissiens.

Le 31 mars 1890, la statue de l'Immaculée fut placée sur son piedestal au fronton de l'église, bénissant la ville.

---

(1) Codex Historicus de N.-D. de la Paix.

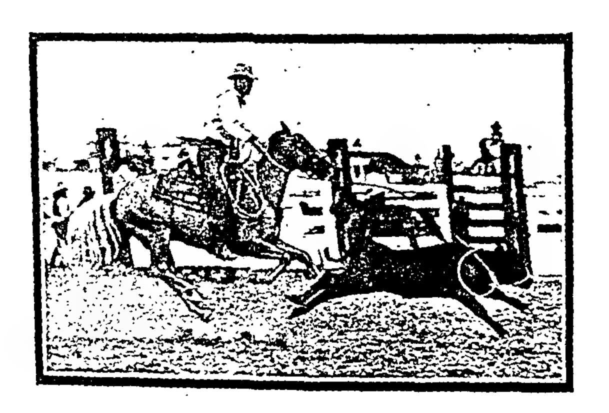
(2) Missions des O.M.I. Tome XXVI, page 159.

(3) Codex Historicus de la Mission N.-D. de la Paix.

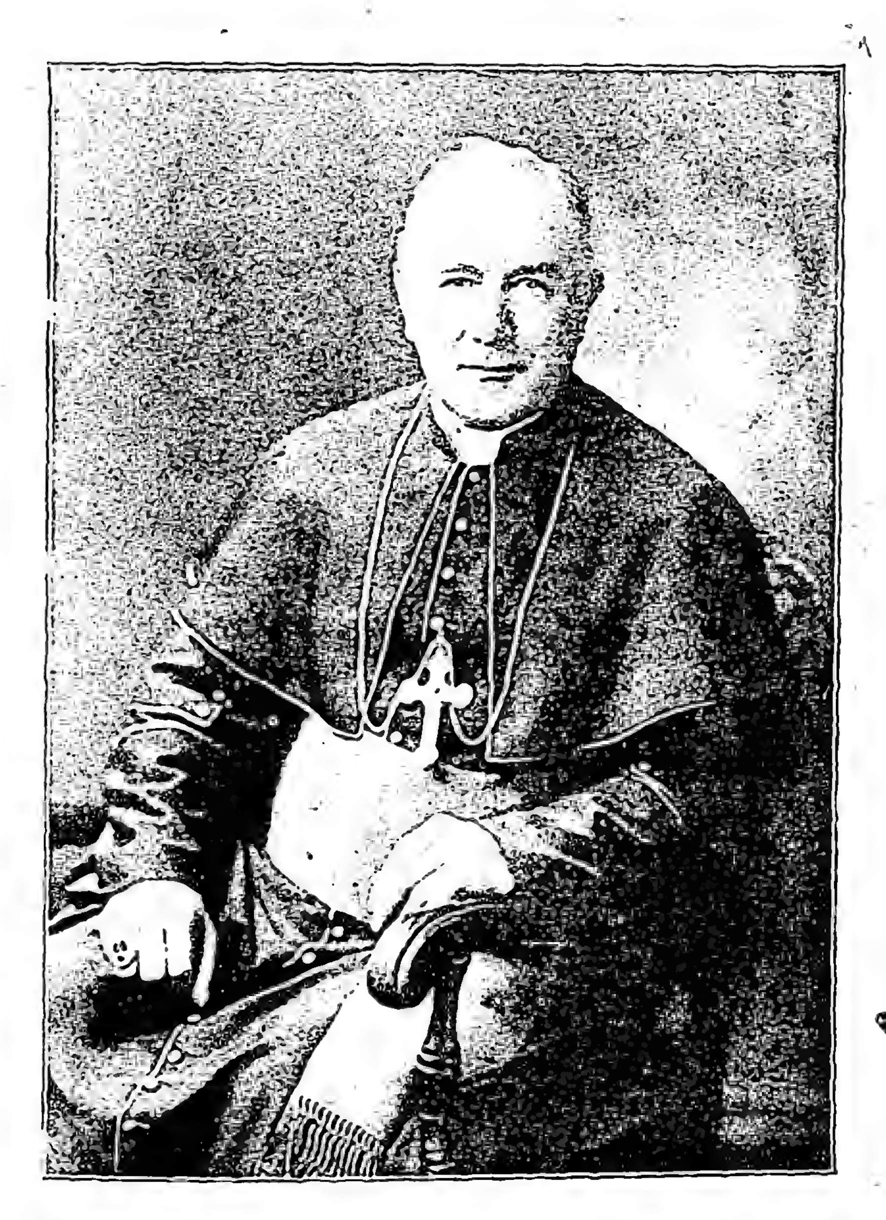
Il restait encore bien des travaux à faire surtout à l'intérieur. Ce fut le Frère Bowes et le Frère Brochart qui s'en chargerent. Ils commencerent par fabriquer des confessionnaux, une table de communion, une plateforme devant la façade et a la porte de la sacristie. La voûte de l'église ne fût terminée qu'à la fin d'octobre 1891. Quant au maitre-autel, oeuvre des deux humbles Freres; il ne fut placé dans le sanctuaire que le 28 juin 1894. (1)

La vieille église devenue vacante fut annexee au presbytère et cloisonnée par le Frere Bowes pendant l'hiver de 1891.

(1) Codex Historicus de la Mission de N.-D. de la Paix.



"LE STAMPEDE"
Grande attraction particulière à Calgary



S. E. MGR. P. J. MONAHAN
3e Evêque de Calgary
(Aujourd'hui sur le Siège de Regina)



S. E. MGR. F. P. CARROLL
Evêque de Calgary

## CHAPITRE XV

### FONDATION DU DIOCESE ANGLICAN DE CALGARY (1887)

DES les premiers jours de l'immigration, la population anglicane de Calgary se trouvait sous la juridiction de Bishop McLean, évêque du diocèse de Saskatchewan dont le siège et la cathédrale se trouvait dans la petite bourgade de Prince-Albert.

Ce diocèse avait été formé en 1872 d'une partie du diocèse métropolitain de Rupert's Land. Il comprenait à l'origine sept cent mille milles carrés et s'étendait du Pôle nord aux lignes frontières des Etats-Unis et du Manitoba jusqu'aux Rocheuses.

Le nouveau titulaire de ce vaste diocèse fut l'archidiacre d'Assiniboia, le Rév. John McLean, qui fut sacré le 3 mai 1874. Depuis près de huit ans il occupait une chaire de théologie au collège St. John de Winnipeg tout en faisant du ministère dans la petite paroisse de la Sainte-Trinité. C'était un talent remarquable, un latiniste et un helléniste hors ligne. Il était doué d'une mémoire extraordinaire. Il disait lui-même qu'il pouvait débiter mot à mot tout sermon qu'il avait préalablement composé; puis, sept ou huit ans plus tard, après l'avoir relu une seule fois, le répéter sans faute et sans hésitation. Malgré tout, il ne montait en chaire qu'après avoir préparé avec un soin méticuleux ses sermons et ses homélies. (1)

Il avait surtout un esprit large et un grand coeur. Il aimait tout ce qui était grand et beau. Grand admirateur de Mgr Grandin, il ne craignit pas de faire publiquement son éloge et celle de ses missionnaires dans cette paroisse de la Sainte-Trinité qu'il avait fondée. "Mon expérience dans ce pays, dit-il, m'a conduit à respecter et à aimer l'évêque et les missionnaires de l'Eglise catholique romaine, spécialement à cause de leurs oeuvres chez les peuples indiens. J'ai été témoin de leur zèle pour recueillir et faire vivre les pauvres orphelins, comme de la charité et du dévouement des religieuses auprès des malades. Il y a peu d'années encore, dans un temps de misère et de disette, j'ai vu des larmes couler des yeux du noble et généreux évêque Grandin, lorsqu'il parlait des privations endurées par ses pauvres orphelins de Saint-Albert. Il se privait lui-même d'une partie de sa nourriture pour en fournir à ses pauvres enfants orphelins. Avec tous ces souvenirs à la mémoire, je ne puis payer un trop large tribut d'éloges à la charité des catholiques romains. (2) Et comme preuve de sa largeur d'esprit, il ne craignit pas de confier l'éducation de deux de ses enfants aux Religieuses catholiques de Prince-Albert. (3)

Malgré la grande étendue de son diocèse, il se faisait un devoir de visiter de temps en temps ses missions depuis le Lac Winnipeg jusqu'à MacLeod. Depuis 1882, en effet, deux missionnaires dans le district du Fort MacLeod: le Rév. M. S. Trivett, chez les Gens-du-Sang, et le Rév. Geo. McKay, chez les Piéganes. Plus tard, le Rév. H. T. Bourne, remplaça Geo McKay; le Rév. E. K. Matheson prit charge de la paroisse St-Augustin de Lethbridge.—

C'est en revenant d'une de ces visites à la partie méridionale de son diocèse qu'il subit l'accident fatal qui causa sa mort prématurée. Il était parti de Prince-Albert aussitôt après le synode diocésain d'août 1886 et s'était dirigé vers Edmonton et de là jusqu'à ses missions du sud. Il avait terminé sa tournée pastorale et se préparait à prendre le chemin de Battleford et de Prince-Albert. En descendant les berges abruptes qui enserrent la rivière

(1) Notes on the life of Bishop McLean. (Canadian North-West Historical Society Publications, Vol. I No. III, page 54.)

(2) Sermon du 10 août 1884 (Le Manitoba 14 août 1884.)

(3) Missions des O.M.I. Tome XXVI, pp. 38 et 150.—

Saskatchewan à Edmonton, les chevaux de la voiture dans laquelle il se trouvait avec quelques compagnons devinrent inmaitrisables et, après quelques bonds furieux, versèrent le véhicule. L'évêque fut violemment jeté à terre et subit de sérieuses blessures internes. Il fut transporté au fort de la compagnie de la baie d'Hudson où il reçut tous les soins possibles. Mais, au bout de quelques jours, il fut facile de constater que tous les remèdes et tous les soins n'arrivaient pas à améliorer son état. Le bon évêque, se sentant frappé à mort, voulut aller mourir au milieu des siens. Il ne pouvait être question de le transporter en voiture jusqu'à Prince-Albert: le cahot de la voiture pendant un trajet de cinq cents milles de chemins raboteux aurait été un martyre prolongé. Il fut donc décidé de tenter de le conduire en canot jusqu'à Prince-Albert par la Saskatchewan du nord. On lui procura une embarcation de grandeur convenable; on y plaça un grabat pour l'invalide puis la petite barque partit au fil de l'eau emportant le malade, un de ses fils et deux bâteliers. C'était au mois d'octobre. Les nuits froides ajoutaient au malaise occasionné par la fatigue. Arrivé à Prince-Albert, le prélat retrouva tous les soins dévoués de sa famille et tous les secours médicaux possibles. Mais tout cela ne servit de rien. Après avoir traîné pendant quelques semaines, il rendit son âme à Dieu le 7 novembre 1886 à l'âge de cinquante-huit ans. Les restes du premier évêque anglican du diocèse de Saskatchewan furent enterrés à l'ombre d'une masure de troncs d'arbre qui servit de première cathédrale et qui se trouve à un mille ou deux de la ville actuelle. (1)

Quelques mois après la mort de Bishop McLean, le diocèse fut scindé en deux parties connues sous le nom de diocèse de Saskatchewan et diocèse de Calgary. Toutefois le nouvel évêque devait pendant plusieurs années garder la juridiction sur les deux. Le nouvel élu était le Rév. William Cyprian Pinkham, né à St-Jean de Terreneuve, le 11 novembre 1844. Il travaillait déjà depuis de nombreuses années dans le diocèse de Rupert's Land et avait été membre du premier conseil d'éducation du Manitoba en 1871. Il reçut la consécration épiscopale le 7 août 1887.

Le besoin de collaborateturs du pays avait déterminé Bishop McLean à créer à Prince-Albert un établissement diocésain où il comptait former des interprètes, des maîtres d'école, des catéchistes et des pasteurs d'âmes familiarisés avec les usages et coutumes de la population indigène. Tel fut à l'origine le but du Collège Emmanuel. Mais bientôt ses plans s'agrandirent, jusqu'au point d'y voir l'embryon d'une université. Bishop Pinkham, dans le premier synode diocésain qu'il présida à Prince-Albert en 1889, s'exprime en ces termes des projets de son prédécesseur: "Bishop MacLean avait de grandes idées et des espérances très ardentes sur la position et l'utilité du collège Emmanuel. Il avait même l'intention d'établir une branche de cette institution à Calgary pour la formation d'étudiants pieds-noirs. Ce collège devait être le noyau de l'université de Saskatchewan; le statut de cet établissement fut voté par acte du parlement en 1883. Quleque temps avant sa mort, il avait fait provision pour des examens de théologie en vue d'accorder la licence et le doctorat en théologie. Je n'ai pas l'intention de mettre ces plans à exécution. A mon humble jugement, ils sont trop avancés pour les besoins du pays et, après avoir à ma première visite consulté les membres influents du clergé et les notables, je dois vous dire que ces plans, pour l'heure présente, restent en suspens."

Il n'en continua pas moins à suivre l'exemple de son prédécesseur en encourageant l'éducation de la jeunesse. Il fonda à Calgary le collège qui porte son nom pour les études secondaires des garçons et le pensionnat Ste-Hilda pour l'éducation des jeunes filles. Le 10 décembre 1896, il ouvrait à Calgary même, en présence de Lord et Lady Aberdeen une école industrielle pour les jeunes pieds-noirs. En 1912, il n'y avait pas moins de sept écoles pensionnats et trois écoles du jour pour les Indiens du diocese de Calgary. Partout il y avait établi des missions bien organisées. De plus tous les petits postes où

(1) Canadian North-West Historical Publications, Vol. I, No III, page 61.

l'immigration s'était portée avaient leur petite église anglicane visitée de temps à autres par un pasteur.

Ce ne fut pourtant que le 1er octobre 1903 que le diocèse de Calgary devint indépendant du diocèse de Saskatchewan par la translation de Bishop J. A. Newnham, évêque de Moosonee, au siège de Prince-Albert.



## CHAPITRE XVI

## LES HOPITAUX (1890)

PENDANT de longues années les citoyens de Calgary et des environs, en cas d'accidents graves ou de maladies sérieuses, n'avaient d'autre ressource que de s'en remettre à l'obligeance de la gendarmerie à cheval, car le seul hôpital de la bourgade était leur infirmerie située en dehors de la caserne. En cas d'épidémie, la situation pouvait devenir inquiétante.

En 1890, grâce au zèle des dames de l'"Hospital Aid Society" qui venait de se former et le concours précieux des médecins de la ville, il fut décidé d'ouvrir dans une maison inoccupée de l'avenue Stephen un hôpital provisoire capable de recevoir sept ou huit malades. La directrice du nouvel établissement fut Madame Nelson Hoad, remplacée bientôt par Mlle Birtles de Winnipeg.

Le premier président de l'établissement connu dès lors sous le nom de "Calgary General Hospital," fut M. Amos Rowe et son premier inspecteur le Dr N. J. Lindsay. L'hôpital reçut son existence légale au mois de novembre 1890 par un ordre-en-conseil du lieutenant-gouverneur et du conseil législatif des Territoires du Nord-Ouest. Les membres du comité qui demandèrent la charte étaient les suivants: Daniel Webster Marsh, G. C. King, Amos Rowe, William Pearce, Bishop Pinkham, Arthur D. Braithwaite, Herbert Sampson, le juge Rouleau et James A. Lougheed.

En 1890 les directeurs étaient: W. H. Cushing, Robert W. Cowan, Alfred E. Cross, William Pearce, Amos Rowe, G. Sanders, John S[illegible], Thomas Underwood, James Walker, Walter S. Skrine et Thomas S. C. L[illegible] (1)

Un an à peine après la fondation de cet établissement, un jeune Chinois mourut. Le personnel avait épuisé toutes les ressources de son savoir et de son dévouement pour tâcher de lui sauver la vie; mais le mal était implacable. Etonné de voir que l'on faisait pour lui, pauvre inconnu perdu sur une terre étrangère, autant que pour le plus fortuné des habitants du pays, il ne pouvait dissimuler sa joie et sa reconnaissance même au milieu de ses terribles souffrances. En témoignage de sa gratitude, il tira de son porte-feuille la somme de cinq cents piastres économisées sous par sous et en fit don à l'établissement. (2)

Les premières difficultés, comme il arrive à toute œuvre de ce genre, furent des embarras financiers. La ville n'accordait chaque année qu'une contribution de cinq cents piastres et les secours venant du gouvernement fédéral n'étaient pas considérables. De plus les malades hospitalisés ne payaient pas grand'chose. Malgré tout, l'hôpital se tira d'affaires et prospéra rapidement.

Trois ans avant l'organisation de l'hôpital municipal, Mgr Grandin sollicité par quelques personnes influentes, avait songé à procurer à Calgary une communauté de religieuses hospitalières pour prendre soin des malades de Calgary. Il s'adressa pour cela aux Sœurs Grises de Montréal. Ce ne fut pourtant qu'en 1890 que la supérieure générale de Montréal lui donna l'assurance que sa requête était agréée. Sans plus tarder, il réunit son conseil à Calgary le 26 octobre 1890, et, par suite d'un avis favorable, il autorisa le P. Leduc à acheter ou louer un logement provisoire pour les religieuses et quel-

(1) The Calgary Daily Herald, Saturday Nov. 18, 1933, page 22.

(2) Calgary Twentieth Century Cities par S. L. Bensusan, page 80.

ques malades et à s'entendre plus tard avec elles pour le choix d'un emplacement et les plans en vue d'une construction définitive. (1)

Le 11 novembre, le P. Leduc fit construire, à l'ouest de son église, une petite maison de vingt-quatre pieds carrés consistant dans un rez-de-chaussée et une mansarde pour servir d'hôpital temporaire. (2)

Le 30 janvier 1891 à deux heures du matin trois Soeurs de la Charité et une Soeur coadjutrice arrivaient à la gare de Calgary sous la conduite du P. Leduc qui était allé les rencontrer à St-Boniface. Si le pauvre "Black" avait été en vie, il aurait sans aucun doute été présent à la gare pour l'arrivée de son maitre; mais la pauvre bête qui avait si fidèlement servi la mission depuis son origine, venait quelques mois plus tôt de terminer sa carrière, laissant un grand vide dans l'écurie des Pères. A défaut de Black, le P. Leduc comptait sur un véhicule quelconque pour le transport des Soeurs et de leur bagage; mais son attente fut déçue. Personne ne vint à leur rencontre. Les voyageuses, à la suite de leur guide, durent donc, chargées de leurs colis, suivre à pied le sentier raboteux qui conduisait à la mission. L'obscurité était grande, le froid piquant, la neige profonde; tout cela contribuait à rendre la marche pénible et lente. Enfin elles arrivèrent au couvent du Sacré-Coeur où les religieuses leur donnèrent l'hospitalité pour le reste de la nuit. (3)

La supérieure de la petite caravane était la Soeur Agnès Carroll, âgée de 36 ans dont 18 passées dans la vie religieuse. Avec elle se trouvaient la Soeur Beauchemin, la Sr Valiquette et la Sr Gertrude. Après quelques heures de sommeil, elles vinrent prendre possession de leur nouvelle demeure. Elles furent quelque peu désappointées quand elles entrèrent dans cette petite maison à peine terminée, insuffisamment meublée et chauffée par un simple poêle. Dans de semblables conditions elles ne pouvaient songer à commencer immédiatement leur oeuvre d'hospitalisation. Cependant leurs ressources touchaient à la fin. Des deux cent neuf piastres que leur avait procurées la paroisse St-Patrick et leurs amis de Montréal, il ne restait déjà plus que soixante-treize piastres soixante-quinze. Devinant leur détresse, Mme Clarke de l'hôtel Royal et Mme McKinnon se mirent à quêter de porte en porte le linge et les ustensiles nécessaires aux pauvres Soeurs, de sorte que en peu de temps, grâce à la générosite des habitants, le petit hôpital se trouva convenablement meublé et équippé. Le 20 avril, elles recevaient leur premier malade. (4)

Il leur fallait aussi songer à l'avenir. Dès que l'été fut venu, le 8 juin, deux Soeurs partirent, conduites par le P. Desroches, pour aller quêter parmi les ouvriers terrassiers qui construisaient le remblai de la voie ferrée Calgary-Edmonton. Leurs recettes furent satisfaisantes; elles recueillirent trois cents piastres d'aumônes, auxquelles les paroissiens de Ste-Marie ajoutèrent leur obole.

Un hôpital de quatre chambres, contenant en tout six lits, ne suffisait pas pour une ville aussi prospère que Calgary. Les gens suppliaient les religieuses de construire un hôpital plus vaste et plus commode. Ils promettaient leur aide. Le P. Leduc au nom des Oblats s'engageait à fournir le terrain nécessaire et à donner gratuitement vingt-cinq mille briques. Un citoyen de Calgary, M. Wendell McLean encouragea l'oeuvre par un don princier. Les dames de la ville se mirent en campagne pour lever sur leurs amis un impôt de capitation au profit de l'hôpital à construire. Le jour de St-Patrice, la "Société Dramatique" dirigée par P. J. Nolan, jeune avocat de renom, donna à l'Opéra Hall une séance théâtrale qui rapporta aux Soeurs la somme de deux cent quaran-

(1) Minutes du Conseil Vicarial.

(2) Codex Historicus de la Mission de N.-D. de la Paix.

(3) A Mission of Mercy for thirth-eight years.—Codex Historicus de la Mission N.-D. de la Paix à Calgary.

(4) Codex Historicus de la Mission N.-D. de la Paix.

te-sept piastres. (1) Tant de zèle et de générosité touchèrent la Soeur Carroll; un don de plusieurs milliers de piastres venu de M. Devins de Montréal par l'intermédiaire d'une religieuse acheva de gagner la cause et la construction du nouvel hôpital fut décidé.

Au mois d'avril 1892, la Soeur Hamel, supérieure provinciale de St-Boniface revint à Calgary pour choisir le terrain et examiner les plans. Le P. Leduc lui proposa d'abord un vaste terrain nommé "la Briqueterie" où deux associés, MM. Sparrow et Peel, avaient, au printemps de 1886 commencé à cuire de la brique. Cet endroit situé sur la rive opposée de l'Elbow, ne plaisait guère à Soeur Carroll à cause de son éloignement de l'église et de son voisinage du cimetière catholique: elle désirait ses malades aussi loin que possible des tombeaux. Elle préféra une parcelle de terre située entre les rues Rouleau et Doucet et arrosée à l'est par le cours sinueux de l'Elbow. Le 3 mai, la construction fut adjugée à M. J. G. McCallum au prix de six mille piastres sans compter l'achat et le montage des appareils de chaufage central qui a eux seuls devaient coûter deux mille cinq cents piastres. (2)

Le 19 juillet 1892, la Sr Carroll revenant d'Edmonton rencontra à la gare le maire de Calgary qui venait la supplier au nom de son conseil municipal de vouloir bien se charger d'un lazaret qu'il venait d'établir à trois milles de la ville. Une épidémie de petite vérole venait d'éclater et il était absolument nécessaire d'isoler les malades pour empêcher la contagion. Ne pouvant aller en personne se dévouer au chevet de ces pestiférés, la Soeur Carroll y envoya le soir même la Sr Beauchemin et la Sr Valiquette. Un médecin s'offrit de s'isoler de la société pour diriger le service sanitaire de cet hôpital. Ces deux généreuses infirmières restèrent plus de quatre semaines sous la tente à côté de leurs malades sans pouvoir rentrer en ville. Un des Pères, tantôt le P. Comiré, tantôt le P. Leduc, allait trois fois par semaine leur dire la messe. Le 17 août, la marche du fléau ayant été enrayée, après avoir fait quatre victimes, les religieuses purent rentrer chez elles. Elles devinrent les deux petites héroïnes de Calgary et la municipalité s'empressa de reconnaitre leur dévoûment par une généreuse offrande et de sincères remerciements exprimés par le maire et les principaux citoyens.

La population devait quelques jours plus tard témoigner sa reconnaissance d'une façon encore plus tangible. Le 30 septembre, les Soeurs avaient organisé, avec l'aide des dames catholiques, une vente de charité au profit de l'hôpital. La ville toute entière se transporta à la salle de vente; protestants et catholiques rivalisaient pour contribuer au succès de la soirée, si bien que, tous frais payés, il restait entre les mains des religieuses la somme presque incroyable de deux mille trois cent trente-cinq piastres. (3)

Pendant le séjour des Soeurs à la quarantaine, le P. André, malade depuis plus d'un mois, rentrait à l'hôpital. Se sentant frappé à mort, il demanda l'assistance du P. Rémas. "Il est comme moi, disait-il, pas mal original; mais il aime beaucoup le bon Dieu et a un don particulier pour assister les mourants." Sur l'avis du Docteur Rouleau qui avait prononcé un verdict de mort à brève échéance, le bon P. Rémas vint annoncer sans détours à son pénitent la décision du médecin et l'engager à recevoir l'Extrême-Onction. Comme le malade pouvait encore marcher à l'aide d'un solide bâton, confesseur et pénitent se rendirent de concert à l'église paroissiale, et là, le P. André confortablement assis sur la banquette du célébrant reçut des mains de son ami le sacrement des mourants.

En apprenant l'état critique du P. André la population entière de Calgary fut profondément attristée; car, malgré son originalité et ses manieres brus-

---

(1) The Calgary Herald 1893, "A Deserving Charity."

(2) A Mission of Mercy for thirty eight years.

(3) Codex Historicus de la Mission de N.-D. de la Paix.

ques et parfois offensantes, il était aimé et vénéré de tous, protestants et catholiques, Blancs et Métis, à cause de son caractère jovial et serviable, de son zèle ardent et de son profond savoir, de sa franchise et de sa bonhomie. (1)

Le dimanche, 13 novembre, l'hôpital fut solennellement béni par le vénérable évêque de St-Albert et dédié à la "Sainte Croix" de Notre-Seigneur. C'était un édifice commode, bien aéré, pouvant loger vingt-cinq malades et, au besoin dix de plus, bien que la mansarde ne fût encore ni lambrissée ni meublée. Somme toute, l'hôpital Ste-Croix était le "nec plus ultra" de l'époque et du pays: le chauffage se faisait par la circulation de l'eau chaude; les salles et les corridors étaient éclairés à l'électricité; l'eau était distribuée, chaude et froide, dans les salles de bains à tous les étages et une ligne téléphonique reliait l'établissement au centre de la cité. Monseigneur Grandin était émerveillé de tous ces progrès, lui qui vingt ans plus tôt, malade et rendu à bout, avait couché sur la dure à quelques pas de là dans la pauvre cabane du P. Scollen. (2)

Monseigneur fut fort affecté de l'état du P. André. "Le soir, écrit-il, nous prenions le souper avec le P. André à l'ancien hôpital; il était triste tout le temps. Il n'était pas alité, venait passer ses récréations chez les Pères; il plaisantait volontiers. Cependant tout le temps du souper il fut triste. Quand je partis, je lui dis: "Demain je viendrai vous embrasser encore." Après avoir accepté, il me dit: "Demain, vous partirez à la hâte. Je me lève tard. Il vaut mieux nous dire adieu ce soir." Je l'embrassai donc et m'efforçai de faire bonne contenance. Je lui dis: "Au revoir!"; il répondit: "En Paradis!" (3)

Le 20 novembre le nouvel hôpital fut ouvert. Le P. André y vint passer ses derniers jours. Le premier janvier, il célébra la messe pour la dernière fois. A la fin de la semaine, le mal avait fait de si grands progrès que chaque soir deux hommes devaient l'aider dans tous ses mouvements. Tous ses nombreux amis s'empressèrent de lui rendre ces derniers services: MM. J. J: MacHugh, Jh. Harclay, Costigan, Miquelon et d'autres le veillèrent tour à tour. (4)

Le surlendemain, à cinq heures du matin, le P. Rémas entra dans sa chambre. "P. André, lui dit-il, il y a huit jours que vous ne vous êtes pas confessé. Il faut vous préparer à le faire ce matin. Je reviendrai dans dix minutes." Avec la simplicité d'un enfant, il obéit, se confessa et reçut la communion. La journée fut inquiétante; une partie du temps le malade divaguait et perdait connaissance. Cependant durant les nombreux moments de lucidité, il redevenait lui-même, priait avec l'assistance, faisait ses ultimes recommandations, passait quelques instants à d'innocentes distractions. Dans la soirée un changement notable se produisit dans l'état du malade. Vers cinq heures du soir, son dévoué aumônier, croyant à un danger immédiat, lui dit: "Confessez-vous; la fin est proche." — "Peut-être plus éloignée que vous ne le pensez, lui répliqua le malade. Ai-je l'air d'un mourant? Du reste, je me suis confessé ce matin et je ne vois pas la nécessité de le faire deux fois par jour." Cependant il se soumit humblement au désir de son directeur de conscience. Après la confession, le P. Rémas s'installa au chevet du malade et se plongea profondément dans la récitation de son bréviaire. Dix minutes s'étaient à peine passées qu'une Soeur infirmière entra. Jetant un regard furtif sur le P. André: "Mais il est mort" s'écria-t-elle. L'agonie avait été si courte et si calme qu'elle n'avait pas réussi à distraire le bon P. Rémas absorbé dans la prière. Il était cinq heures et un quart. (5)

L'enterrement de l'humble missionnaire fut la vraie marque de son estime et de sa popularité. L'église regorgeait de monde. Toutes les personnalités de

---

(1) Notices Nécrologiques des O.M.I. Vol. VII, page 390.

(2) Lettre de Mgr Grandin au R. P. Henri Grandin, 30 novembre 1892. (Archives de la maison provinciale des O.M.I., Edmonton.)

(3) Lettre de Mgr J.-V. Grandin au R. P. Henri Grandin, 30 nov. 1892.

(4) Codex Historicus de la Mission N.-D. de la Paix.

(5) Notices Nécrologiques des O.M.I. Vol. VIII.—Codex Historicus de la Mission de N.-D. de la Paix.

la ville s'étaient donné rendez-vous autour de son cercueil: on y trouvait le sénateur Lougheed, le député D. W. Davis, le juge Rouleau, l'inspecteur Cuthbert, le major Walker, le Rev. M. Cooper, représentant Bishop Pinkham, le Dr Lafferty, le Dr Rouleau, l'architecte Wilson, MM. Jacques, J. J. Mc-Hugh, Fitzgérald et tant d'autres qu'on ne finirait pas de nommer. Le P. Lestanc, supérieur, les PP. Rémas, Comiré, Doucet, Thérien, Naessens ainsi que les Frères Bowes et Barassé accompagnèrent le corbillard de M. Hamilton jusqu'à la tombe de leur frère sur la colline des morts. (1)

Pour parer aux exigences d'un établissement plus considérable, le personnel de l'hôpital s'accrut de deux nouvelles infirmières, la Sr Sans-Soucy et la Sr Célina.

Au mois d'août 1893, la ville fit de nouveau appel au dévoûment des Soeurs. Une épidémie de croup venait d'éclater. A cette époque où le serum antidiphtérique était encore inconnu, cette maladie était classée parmi les plus contagieuses et les plus meurtrières. Les Soeurs évacuèrent leurs cellules pour aller se réfugier dans les mansardes; une partie de l'hôpital fut exclusivement réservée aux contaminés sans la moindre communication avec le reste de l'établissement. A la fin de décembre, les derniers vestiges du mal ayant disparu, les cellules furent désinfectées et les salles rendues à leur destination ordinaire.

L'année suivante, au mois de mars, un comité de citoyens vint trouver le maire afin d'obtenir des fonds en vue de la construction d'un nouvel hôpital général. Cette démarches ne plaisait pas à tous. De l'avis d'un bon nombre, l'hôpital Ste-Croix était amplement suffisant pour les besoins de la population urbaine et rurale pour bien des années encore. A quoi bon construire, en grevant les contribuables de lourds impôts, un nouvel hôpital qui devait entrainer chaque année une dépense de sept ou huit mille piastres. Quatre ans plus tôt, il est vrai, Calgary avait voté une dépense de dix mille piastres pour la construction d'un hôpital; mais elle ne l'avait fait qu'en vue d'obtenir un semblable montant du gouvernement fédéral. Du reste à cette époque, il n'y avait, à proprement parler, aucun établissement hospitalier et les pauvres affligés n'avaient ni abri ni secours. Mais actuelleemnt la situation était absolument différente: depuis un an et plus, le gracieux, vaste et commode hôpital Ste-Croix donnait refuge et distribuait secours à tous, sans distinction de race ou de croyance, et, de plus, l'administration de cet hôpital était prête à s'engager à tous les aggrandissements et perfectionnements réclamés par le temps et les circonstances. (2)

Malgré ces arguments, la ville se décida à bâtir en 1894 un vaste hôpital public en grès du pays, d'une contenance de cinquante malades. Cet établissement grandit de pair avec la ville. Le bâtiment de 1894 fut bientôt abandonné pour servir de refuge aux enfants négligés et remplacé par un palais de deux cent mille piastres construit sur un terrain de dix-sept arpents cédé par le gouvernement d'Ottawa. Ce magnifique établissement pouvait loger deux cents malades et trente-cinq infirmières. Inutile d'ajouter que le progrès ne s'arrêta pas là. (3)

L'hôpital Ste-Croix lui aussi croissait en raison du développement du pays et des progrès de la science, au point d'avoir aujourd'hui trois cents lits à la disposition des malades et un personnel de dix-huit Soeurs, quatre-vingt-quinze garde-malades diplômées ou stagiaires, et quarante-huit employés et sous-ordre. La bonne Soeur Carroll aurait-elle put rêver à un tel développement de son oeuvre quand, en 1891, elle se réjouissait d'avoir pu hospitaliser soixante-quatre malades dans son hôpital de quatre lits? (4)

---

(1) Régistre des Baptêmes, Mariages et Sépultures de la Mission de N.-D. de la Paix.

(2) The Tribune, Calgary, march 20, 1894.

(3) Calgary.—"Twentieth Century Cities, page 80.

(4) A Mission of Mercy for 38 years.



MM. LES MARGUILLERS

de Sainte-Famille



Le Cercle des Jeunes-Gens de Sainte Famille
(J.O.C.)

CHAPITRE XVII

## INAUGURATION DE LA LIGNE CALGARY-EDMONTON (1890)

L'ANNONCE de la construction d'une voie ferrée reliant Calgary à Edmonton, fut saluée comme l'aurore d'une nouvelle ère de prospérité par tous les citoyens de la ville. Les relations avec le centre populeux et prospère d'Edmonton allait enfin se faire normalement. Finis les longs et fastidieux voyages en diligence; finis aussi les primitifs moyens de transport des marchandises qui le plus souvent n'arrivaient à domicile que gâtées par la pluie ou endommagées par les accidents.

Le remblai de la nouvelle ligne devait être commencé le 21 juillet 1890. L'honorable M. Dewdney qui, après un long séjour dans le Nord-Ouest, était devenu ministre de l'Intérieur dans le gouvernement fédéral, avait promis d'être présent à la fête préparée pour cette occasion mémorable.

Il arriva le dimanche 20 juillet et fut reçu à la gare par un comité composé de M. James Lougheed, du maire Dr Lafferty, de James Reilly, et d'autres notables de la ville.

L'aurore du lendemain annonça une journée claire et chaude; ces pronostics ne furent pas trompeurs, car ce fut une des plus belles de l'année. La ville était toute pavoisée comme aux plus grandes fêtes. Par ordre du maire, tous les magasins se trouvaient fermés; seuls les restaurants regorgeaient de clients venus des campagnes les plus lointaines.

A 11 heures 30, le ministre de l'Intérieur procéda à la pose de la première pierre de l'établissement construit par la "Calgary Waterworks Company" pour la distribution de l'eau dans la ville. (1)

Vers deux heures de l'après-midi, une cavalcade s'organisa pour se rendre au lieu où devait se faire l'ouverture officielle des travaux de terrassement. En tête du défilé venaient l'honorable M. E. Dewdney et le maire Lafferty dans une calèche trainée par deux magnifiques chevaux. Ils étaient suivis des conseillers municipaux, des représentants de la compagnie ferroviaire, des députés de l'assemblée législative des Territoires du Nord-Ouest et d'un grand nombre de personnages éminents de la localité. Le cortège comprenait environ cent cinquante véhicules. De nombreux rancheros et cowboys, dans leur pittoresque costume, caracolaient, le long du défilé, sur leurs poneys fringants. Un détachement de gendarmes à cheval, en grande tenue, formait l'escorte du ministre.

L'embranchement de la nouvelle ligne se trouvait situé au nord du confluent de la rivière Bow et de l'Elbow. Lorsque la foule fut arrivée à ce point, elle forma un grand cercle. Le maire Lafferty monta alors sur une petite estrade pour souhaiter la bienvenue à M. Dewdney et aux illustres visiteurs. Il dit combien il était fier de s'adresser à un auditoire si distingué. Il félicita la compagnie ferroviaire de son esprit d'initiative et lui souhaita succès. Quant aux habitants de Calgary et d'Edmonton, il leur demanda de profiter largement des avantages et des commodités qu'allait leur procurer la voie nouvelle.

M. James Ross et M. Nicoll Kingsmill, représentants du chemin de fer, relatèrent ensuite la chaine d'événements qui les déterminèrent à agir, malgré l'incertitude de l'avenir.

Après ces discours, le maire annonça l'heure solennelle: M. Dewdney allait enlever du remblai la première pelletée de terre. Sur l'invitation du maire, le ministre, avec un gracieux sourire, déposa son haut-de-forme, quitta

(1) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933, page 35.

[illegible] habit de cérémonie, puis, prenant la pelle des mains du maire, se mit à remuer le sol et à charger de terre la brouette qui se trouvait à ses côtés. La chaleur était accablante; on voyait à chaque mouvement de son corps la sueur perler de plus en plus sur son front. Au bout de quelques minutes il s'arrêta et se mit à s'éponger le visage aux applaudissements frénétiques de la foule.

La cérémonie officielle était terminée; les réjouissances publiques allaient commencer. Le "clou" de la fête fut le repas rustique. Un boeuf entier fut grillé au-dessus d'un immense brasier selon les regles approuvées de [illegible] barbecue." Lorsque le rôt colossal fut à point, chacun des assistants [illegible] à la file indienne, vint recevoir des cuisiniers un excellent sandwich [illegible] gobelet de citronade. M. Dewdney et les autres visiteurs firent eux-mêmes honneur à la collation.

Lorsque la fête champêtre eut été terminée on s'en retourna [illegible] en ville.

Les visiteurs passèrent la nuit dans l'ancien hôtel Alberts et prirent [illegible] le train pour Vancouver. (1)

Peu de temps après le travail de terrassement fut commencé. Quatre-[illegible] milles de remblai furent terminés avant la fin de l'année. Au mois de septembre l'année suivante la ligne était complétée et livrée à la circulation. (2) Des centaines de Calgariens prirent passage sur le premier train qui quitta Calgary pour Edmonton et quand une excursion semblable fut organisée [illegible] des gens d'Edmonton, les Edmontoniens vinrent leur rendre [illegible] [illegible] semblable.

Un des curieux résultats de la construction de cette ligne fut de déterminer [illegible] commerçants de Calgary à aller s'établir à Edmonton; mais d'autre part un nombre à peu près égal d'hommes d'affaires d'Edmonton pensèrent qu'ils auraient plus de chance de succès en lançant une entreprise commerciale à Calgary. (3)

Un autre résultat tangible fut la colonisation rapide du pays. Un an après [illegible] de la ligne trois mille colons étaient déjà venus se fixer [illegible] territoire qui s'étend entre Calgary et Edmonton et un plus grand nombre [illegible] avaient profité du chemin de fer pour se rendre plus loin encore. (4)

(1) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933. (2) In the Shadow of the Rockies par C. M. McInnes, page 130. (3) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933 [illegible] (4) The Romance of the Prairie Provinces par Burt, page 243.

## CHAPITRE XVIII

## "PAT. BURNS & CO." (1890)

UNE étude sur Calgary resterait incomplete si elle ne mentionnait l'oeuvre de M. Patrick Burns. En jetant, pendant l'année 1890, les premières assises d'une entreprise gigantesque qui, au bout de vingt ans, devait se ramifier sur tout le Canada il contribua si puissamment à la prospérité et au renom de la cité, que ce serait injustice criante de passer son nom sous silence. Le gouvernement canadien a reconnu ses mérites, de ses hautes qualités et de sa vaste expérience en lui offrant, à l'aube de sa soixante-quinzième année, un siège à la Chambre Haute.

Il naquit le 6 juillet 1856 à Oshawa du mariage de Michael et Bridget Burns. Mais c'est à Kirkfield, où il s'en vint tout enfant, qu'il reçut le mince bagage d'instruction qui devait lui suffire à gravir, par une pente escarpée, jusqu'aux sommets de la société.

La ferme des Burns était attenante à celle des McKenzie. De ces relations de voisins, naquit une amitié qui ne devait jamais se démentir entre le jeune Patrick et ce William McKenzie qui, associé à Mann, devait devenir un des magnats de la construction ferroviaire.

A vingt-deux ans, Patrick quitta le foyer paternel en compagnie de John, son frère aîné, pour tenter fortune dans l'Ouest. Il choisit un homestead dans les environs de Winnipeg. Afin de pourvoir aux frais d'installation, il se fit manoeuvre dans une équipe de terrassiers chargée de percer, à travers le roc, la voie du Canadien Pacifique. Gagnant vingt-cinq piastres par mois, il avait, au bout de l'an, assez d'économies pour s'acheter des boeufs, une voiture et des vivres qui lui permirent de se retirer heureux sur sa propriété (1).

Il commença par engraisser quelques bouvillons. Lorsqu'ils furent ronds et dodus, parfaitement à point, il demanda au chef de gare de les faire transporter sur le marché d'une grande métropole de l'Est canadien. La ligne de chemin de fer venait à peine d'être terminée. L'employé de la compagnie ferroviaire qui n'avait jamais fait une telle expédition et qui ignorait encore le tarif pour ce genre de marchandises, se trouva fort embarrassé. Réflexion faite, il se décida à fixer un prix maximum, s'engageant à rembourser une partie de ce versement, si la transaction tournait au désavantage du jeune fermier. Tout porte à croire que le marché fut bon, car Patrick Burns ne réclama rien.

Jeune, hardi, entreprenant, Patrick ne perdait aucune occasion d'augmenter son petit capital; aucun travail n'était trop humiliant ou trop pénible pour lui, du moment qu'il n'était pas déshonnête. C'est ainsi qu'il s'engagea comme cowboy à vingt piastres par mois et qu'il prit les "chaps" et le lasso pour suivre les vastes troupeaux errants dans la plaine.

En 1886, grâce à l'intervention de son compagnon d'enfance, devenu directeur de la compagnie MacKenzie et Mann, il obtint l'adjudication de la fourniture de viandes fraiches aux équipes d'ouvriers construisant la voie ferrée du C.P.R. dans l'état du Maine. Le succès de cette première entreprise l'encouragea à marcher dans cette voie. En 1888 et 1889, il eut la fourniture des vivres pour la construction du chemin de fer Qu'Appelle-Saskatoon, et, l'année suivante, l'approvisionnement des camps de construction de la branche Calgary-Edmonton.

Une fois la ligne terminée, M. Burns décida de se lancer dans le commerce et d'élever lui-même ses animaux de boucherie. Il construisit son premier abattoir dans Calgary-Est et établit un petit étal de boucher dans la 9e avenue pour la vente au détail.

---

(1) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933, page 31.

Son commerce se développa si rapidement que bientôt il lui fallut former une compagnie et établir des succursales dans diverses places de l'Alberta et de la Colombie Britannique. Pour répondre aux demandes toujours croissantes, il fut obligé d'agrandir progressivement son abattoir jusqu'à en faire un des plus grands établissements du genre en Canada. (1)

Au début de l'immigration intensive, prévoyant la rareté des pâturages pour ses immenses troupeaux, il n'hésita pas à faire l'acquisition de vastes étendues de terrain, de sorte que peu à peu la compagnie se trouvait à posséder, outre le "Home ranch" de Midnapore, le Mackie Ranch sur la Milk River, les six mille arpents du Quirk ranch à Okotoks, l'Imperial ranch au nord de la Red Deer, ainsi que le "Bar U", le "Circle Ranch", le "44", le "Flying E", le "C.K." et d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer. (2) Dès 1904, M. Pat. Burns était déjà le roi incontesté du bétail dans l'ouest canadien.

Dans cette ascension rapide et merveilleuse, M. Burns ne perdit rien de son aimable simplicité et de son bon coeur: pour tous il resta "Pat Burns." Les entreprises charitables ne frappaient jamais en vain à sa porte. L'église Ste-Marie bénéficia en maintes circonstances de sa générosité inlassable. En 1903, il fit don de trois cloches de son nouveau carillon; trois ans plus tard, une donation princière de sa part permit d'achever et de meubler le cercle Ste-Marie que l'on venait de bâtir. (3)

Il s'était fait en quelque sorte l'intendant et le trésorier du bon Père Lacombe dont l'esprit d'entreprise ne diminua jamais en dépit des années. Il était uni à lui par les liens de la plus profonde et respectueuse amitié, datant de son séjour à Winnipeg. Lorsque en 1903 le vieux missionnaire voulut se retirer dans son ermitage St-Michel de Pincher Creek, "son ami Pat. Burns" se réserva le privilège de payer les frais de construction de sa nouvelle résidence. (4) Quelques années plus tard, en 1910, quand, vieillard déjà, "l'Homme-au-bon-Coeur" voulut terminer sa glorieuse carrière par une oeuvre en faveur des orphelins et des vieillards, M. Burns, non content de donner au nouvel établissement 200 arpents de terres arables, (5) voulut se constituer le père nourricier de tous ces infortunés. Chaque mois la facture des vivres reçus au "Lacombe Home" arrivait à l'économe de l'institution, acquittée et payée par la main généreuse de leur bienfaiteur. (6) Combien d'autres preuves de sa grande charité pourraient être relatées ici! combien d'autres, voilées par la modestie du donateur, ne le seront jamais! Cette conduite ne méritait-elle pas une reconnaissance officielle; le Saint-Siège la lui donna en le créant, le 30 novembre 1914, chevalier commandeur de l'ordre de St-Grégoire.

---

(1) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933, page 31.
(2) The Range Men, par Kelly, page 52. The Calgary Herald, 18 nov. 1933, p. 32
(3) Codex Historicus de N.-D. de la Paix. (4) The Black Robe Voyageur, par Miss. K. Hughes, page 426. (5) Ibidem page 445. (6) Ibidem, page 456.

# CHAPITRE XIX

## EXCURSION EPISCOPALE (1892)

LE 25 mai 1892 devrait être inscrit en lettres d'or dans les Annales de Calgary.

Les relations entre les membres du Syndicat du C.P.R. et le R. P. Lacombe datent de ce jour mémorable, immortalisé par le pinceau de Sir William Van Horne où ce dernier rencontra le vieux missionnaire prêchant à quelques Saulteux sur un rocher désert du Lac des Bois, pendant qu'il résidait au Portage-du-Rat. Elles devinrent de plus en plus cordiales à mesure que les magnats furent à même d'apprécier à leur juste valeur les qualités géniales du missionnaire. Lors de l'incident de Blackfoot-Crossing en 1883 où, de sa propre initiative, il épargna à la compagnie ferroviaire bien des tracas et bien de l'argent et empêcha l'effusion du sang, il s'acquit un droit à une reconnaissance éternelle. Pour acquitter cette dette, la compagnie croira désormais ne jamais trop faire en se prêtant à tous ses désirs et même à tous ses caprices.

Au printemps de 1892, le P. Lacombe vint exposer à Sir William Van Horne son projet de faire admirer les progrès de l'Ouest Canadien et les travaux gigantesques de la compagnie à l'épiscopat de la Province de Québec. Ce serait le témoignage de gratitude de l'Eglise de l'Ouest envers sa Province-Mère. Pour cela il demandait la coopération de l'administration du chemin de fer. Sir William, charmé de cette sainte audace, répondit qu'il serait fait suivant ses souhaits et que le C.P.R. ferait princièrement les choses: les dignitaires de l'Eglise, sans bourse délier, voyageraient d'une mer à l'autre avec tout le confort et tous les égards dus à leur rang.

Le départ de Montréal fut fixé au lundi 16 mai a huit heures du soir. Un wagon de luxe de la compagnie Pullman, gaiement pavoisé et brillamment illuminé, stationnait le long d'un des quais de la gare Windsor; une banderole tendue d'un bout à l'autre portait l'inscription: "Episcopal Excursion." Le P. Lacombe, comme un capitaine affairé, allait et venait, veillant à tout. Le vice-président de la compagnie, Sir Thomas Shaughnessy, s'étant assuré que les voyageurs étaient convenablement installés, donna l'ordre du départ à 8 heures précises.

Après plus d'une semaine de course vagabonde, les illustres voyageurs arrivaient à Calgary avant l'aurore, le 25 mai, vigile de l'Ascension. Le P. Lacombe et M. Leclerc, curé de la paroisse St-Joseph de Montréal arrivaient en avant-garde à 4 heures du matin. Le mouvement était commencé; les uns après les autres, prêtres et évêques arrivaient pour célébrer la sainte messe, soit à l'église soit dans les différents locaux préparés dans ce but.

Ces illustres visiteurs si ardemment attendus étaient les suivants: Mgr Taché, archevêque de St-Boniface et le P. Allard, O.M.I., son vicaire général; Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, accompagné du chanoine Bélanger; Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières, accompagné de M. Marchand, son secrétaire; Mgr McDonald, évêque d'Alexandria; Mgr Brondel, évêque d'Héléna, Montana; Mgr Grouard, évêque d'Ibora, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie; Mgr Lorrain de Pembroke, vicaire apostolique du Pontiac; Mgr Hamel, protonotaire apostolique, représentant le Cardinal Taschereau; M. le vicaire général Maréchal représentant l'archevêque de Montréal; M. le chanoine Rouleau, délégué de l'évêque de Rimouski; le chanoine Vézina, curé des Trois-Pistoles; M. Le Clerc, curé de St-Joseph de Montréal; M. Séguin, curé de Ste-Cunégonde; M. Auclair, curé de St-Jean-Baptiste; M. l'abbé Collet, préfet des études au Collège Ste-Anne de la Pocatière; M. Caron, curé de Régina; le R. P. Catulle, supérieur des Rédemptoristes de Montréal; le R. P. McGuckin, O.M.I., recteur de l'Université d'Ottawa; le R. P. Gendreau, O.M.I., procureur de la Province de Montréal, le R. P. Royer, O.M.I., de la maison

St-Pierre de Montréal, le P. Beaudin, O.M.I., curé du Portage-du-Rat et le P. Gabillon, O.M.I., de Duck-Lake. Il ne faut pas oublier l'annaliste du parti, l'honorable juge A. B. Routhier, accompagné de sa fille comme secrétaire, chargé de perpétuer le souvenir de cet important événement. (1)

A midi, le diner fut servi par les dames dans la salle de la C.M.B.A. Pendant le dessert et après le repas, la fanfare de l'école indienne de Dunbow sous la direction de M. William Scollen et du R. P. Naessens donnèrent un concert. Bien que ce fut leur première apparence en public, ils méritèrent les éloges de tous les visiteurs.

A 2 heures de l'après-midi, il y eut séance récréative au couvent des Fidèles Compagnes de Jésus. Musique, chant, présentation d'adresses, rien n'y manqua et le programme fut rempli de manière à intéresser vivement l'auditoire.

A 3 heures, le Maire et les conseillers de la ville vinrent complimenter les évêques et leur offrir des voitures pour la visite de la ville et des environs. Parmi eux se trouvaient les rédacteurs des deux journaux de la cité: le Herald et la Tribune.

Les visiteurs furent émerveillés de voir les progrès de la ville, vieille à peine de dix ans. Ils admirèrent ses larges rues bordées de trottoirs. Son aqueduc et son système de drainage, les belles constructions qui ornaient les différents quartiers, le bloc Alexander, les magasins de la compagnie de la Baie d'Hudson, l'hôtel Alberta, la résidence du sénateur Lougheed, la banque Molson et celle de Montréal, etc., etc. Puis sur le terrain de la mission, ils purent considérer avec plaisir la belle maison en pierre, sombre, massive du juge Rouleau qui avec sa tour carrée aurait eu un aspect tout à fait médiéval si elle avait été couronnée de créneaux; l'église Ste-Marie aux proportions telles qu'elles pouvait déjà aspirer à devenir cathédrale et, un peu plus loin dans la campagne, les lignes principales d'un hôpital en brique en voie de construction. (2)

Auprès de la mission, autour de l'église ou du couvent, se tenaient des groupes de Sauvages dans leurs pittoresques costumes cherchant à serrer la main aux prêtres ou aux évêques et désireux de raconter quelques-uns de leurs exploits à ceux qui étaient assez heureux de pouvoir les comprendre ou se procurer un interprète.

Au mois de Marie, il y eut, avant la bénédiction du Saint-Sacrement, un remarquable sermon du P. Gendreau.

Le banquet organisé par la C.M.B.A. eut lieu le soir, à huit heures. Anglais et Français, catholiques et protestants semblaient animés du même patriotisme et des mêmes aspirations: c'était une vraie entente cordiale. Ces agapes étaient présidées par l'honorable juge Rouleau. Quand vint le moment des toasts, la santé du pape fut bue au chant du "Dominus conservet eum" accompagné par la fanfare des petits Indiens et celle de la Reine en chantant avec le même enthousiasme le "God save the Queen" accompagné des mêmes artistes indigènes.

L'honorable président proposa ensuite la santé des distingués visiteurs, et apres quelques bonnes paroles appropriées à la circonstance il lut en français et en anglais une touchante adresse de bienvenue au nom de tous les catholiques de Calgary. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, répondit en anglais avec autant de tact que d'à-propos et son discours remarquable à tous les points de vue fut salué par un tonnerre d'applaudissements. Mgr Laflèche fit l'historique de la religion catholique dans le pays et insista sur la bonne harmonie qui devait unir les deux races Mgr de Trois-Rivieres était

---

(1) De Québec à Victoria, par A. B. Routhier, page 18.

(2) De Québec à Victoria, page 166.—Codex Historicus de N.-D. de la Paix.

un orateur vraiment remarquable. Il n'avait pas la tournure classique, ni l'élocution châtiée et harmonieuse d'un académicien, mais s'il ne possédait pas l'éloquence des mots, il avait du moins celle des idées et ne parlait jamais pour ne rien dire. Il possédait en outre, sans viser à l'effet, une imagination vive qui revêtait les idées de formes sensibles et saisissantes. Aussi fut-il fort applaudi.

La santé des Oblats fut présenté par Mgr Duhamel en termes élogieux et Mgr Grouard y répondit très brièvement mais d'une manière charmante.

M. Costigan, M. King, président de la société de St-George, le major Walker, président de la société de St-André et d'autres encore parlèrent tour à tour. On but enfin la santé du P. Lacombe avec un enthousiasme indescriptible; mais celui-ci ne voulut pas déserrer les dents pour y répondre. Pour mettre fin aux instances de l'assemblée, il chargea le juge Routhier de répondre à sa place. Mal lui en prit, car l'honorable juge lui infligea un éloge qui sembla déplaire à sa modestie, mais qui, au contraire, parut du goût des convives. "J'ai lu quelque part, dit-il, qu'un bon curé de campagne rencontra un jour Napoléon Ier, et s'arrêta devant lui pour l'examiner avec une attention marquée. Le grand empereur s'en aperçut et interpela le curé: "Quel est ce bonhomme qui me regarde ainsi?"—"Sire, répondit le curé, je regarde un grand homme et vous regardez un bon homme; chacun de nous deux peut en profiter."

Très belle parole d'une haute portée philosophique. Nul doute, en effet, que, s'il peut être utile d'examiner la grandeur, il ne l'est pas moins de contempler la bonté.

N'oublions pas, du reste, que la bonté n'exclut pas la grandeur, et que celle-là même peut être un moyen d'arriver à celle-ci.

Je me suis rappelé cette histoire, quand j'ai connu pour la première fois le R. P. Lacombe. J'ai senti que j'étais en présence de la bonté; quand, plus tard, j'ai connu ses oeuvres et mesuré l'autorité qu'il a acquise parmi les populations du Nord-Ouest, j'ai compris que la bonté était arrivée à la grandeur." (1)

Le lendemain était le jour de l'Ascension et cette fête donna lieu aux cérémonies les plus solennelles.

A huit heures, Mgr Taché célébra la messe pour les enfants du couvent. A cette messe, plusieurs Indiens préparés par le dévoué P. André, reçurent pour la première fois la sainte communion. Aussitôt après l'archevêque d'Ottawa administra le sacrement de confirmation aux nouveaux communiants et fit une touchante instruction.

La messe pontificale fut célebrée à 11 heures avec toute la pompe possible par Mgr Lorrain, assisté de MM. Vézina et Leclerc, comme diacre et sous-diacre d'office. Mgr Taché assistait au trône, assisté du P. McGuckin et du P. André. Le P. Doucet portait la croix archiépiscopale. Un sermon didactique et terne, mais bourré de doctrine fut fait en français par M. l'abbé Leclerc.

A 3 heures de l'après-midi, il y eut la cérémonie du baptême de quatre Indiens, parmi lesquels le mari, la femme et un enfant de la même famille. Mgr Laflèche fit lui-même la cérémonie en présence de presque tous les évêques. Puis vint le mariage du couple en question.

Mgr Duhamel imposa ensuite le scapulaire du Mont-Carmel après une touchante allocution.

Au milieu de ces joyeuses cérémonies, il y eut une note de tristesse. Il fallut enterrer Suzanne, la femme de Baptiste Kiyiwin, tuée dans un accident

---

(1) De Québec à Victoria, par A. B. Routhier, page 170.

de chemin de fer. Jamais pareilles funérailles ne s'étaient vues à Calgary. Tous les prêtres assistèrent à la cérémonie et chantèrent le service. Un grand nombre de personnes étaient venues à l'enterrement.

Dans les intervalles libres les élèves de Dunbow donnaient des sérénades avec un succès qui étonnait tout le monde.

La journée se termina à 7 heures et demie, par les vêpres solennelles, présidées par M. l'abbé Maréchal. L'église était bondée de gens dont la majorité était des protestants. Mgr Brondel, évêque d'Helena donna un des plus éloquents sermons anglais que Calgary ait jamais entendus.

Le lendemain matin à 8 heures les voyageurs partaient pour Edmonton et St-Albert. Ils devaient revenir le 30 mai, à six heures du soir. Ils assistèrent tous au mois de Marie "in nigris" dans les bancs de la nef et après quelques instants passés à la mission, reprirent leurs place dans leur wagon-dortoir pour partir vers l'Ouest au milieu de la nuit.

Seul Mgr Taché, malade, avait dû rester à St-Albert. Il arriva à Calgary le 5 juin pour attendre le retour de l'excursion; mais son état de santé le retint confiné dans sa chambre et il ne put pas même pontifier le saint jour de la Pentecôte, comme on l'aurait désiré. Il quitta Calgary le 10 juin au matin par le train qui ramenait les excursionistes de Vancouver. (1)

(1) Codex Historicus de N.-D. de la Paix, Calgary.

## CHAPITRE XX

### UNE VISITE DE LORD ET LADY ABERDEEN (1894)

LA visite de Lord et Lary Aberdeen, accompagnés de leurs enfants, Lady Marjorie et Sir Gorden, était attendue avec impatiente par les Calgariains. Ils arrivèrent à la grande joie de tous dans la matinée du 12 octobre 1894. Le maire de la ville s'en vint dans la matinée au char privé de leurs Excellences, pour leur offrir ses hommages et s'entendre pour le programme des fêtes de la journée.

Le maire n'avait pas encore terminé son entrevue que le P. Fouquet et le P. Comiré arrivaient à leur tour pour inviter les très honorables visiteurs à se rendre à la mission afin de se rendre compte du progrès des oeuvres catholiques. Son Excellence le Gouverneur Général les pria aimablement d'attendre qu'il eût fini son entretien avec le magistrat. Pendant ce temps le fils du gouverneur et son secrétaire vinrent tenir compagnie aux deux missionnaires. Le jeune vicomte tint conversation en français et cela avec un visible plaisir.

Bien que le temps de la réception publique fut arrivé, Lord Aberdeen vint s'entretenir avec eux. Il leur fit comprendre que le désir des autorités municipales était que les élèves du couvent se joignissent avec les enfants de la ville à l'"Opera Hall"; mais il leur fit comprendre que, s'ils avaient la moindre objection, il se ferait un plaisir et un devoir d'aller visiter les établissements catholiques sans trop froisser le maire. Devant les bonnes raisons qui lui furent exposées, Son Excellence promit de se rendre à la mission avec Madame la Comtesse vers l'heure de midi. Puis il congédia les deux visiteurs pour se rendre à la réception civique.

Il était dix heures passées et les principaux presonnages de la cité se trouvaient déjà réunis. Le Maire commença par offrir les hommages de son peuple dans une magnifique adresse. Puis les représentants des diverses sociétés nationales, société de St-George pour les Anglais, de St-André pour les Ecossais, de St-Patrice pour les Irlandais vinrent tour à tour offrir une adresse. Bien qu'avertis un peu tardivement, la société de St-Jean-Baptiste résolut de suivre l'exemple des autres et chargea le Dr Rouleau son président de prendre la parole en leur nom. Celui-ci le fit de bonne grâce et dans les termes suivants.

"A Son Excellence le Très Honorable Sir John Campbell Hamilton Gordon comte d'Aberdeen, Gouverneur-Général du Canada et Vice-Amiral d'iceluy.

"Excellence, La société de St-Jean-Baptiste du district de Calgary s'empresse de venir, au nom des Canadiens français, saluer en la personne de Votre Seigneurie le digne représentant de notre Gracieuse Souveraine.

"Descendant des anciens Scots, vous savez apprécier, avec les hautes vues d'un grand et sage homme d'Etat, la franche et vaillante loyauté des descendants des Francs. La race de Bertrand de Gordon et celle de Bertrand du Guesclin, transportées dans le nouveau monde, ont conservé l'une pour l'autre leur sympathie séculaire; leur loyauté au drapeau britannique est la même depuis que les dispositions inscrutables de la Divine Providence qui régit les empires leur ont fait jurer fidélité à la Couronne d'Angleterre et à la constitution canadienne. Nous sommes heureux de ce que le gouvernement de Sa Majesté ait choisi pour présider aux destinées de la Puissance du Canada un digne descendant de Bertrand de Gordon. La renommée, dans le nouveau comme dans l'ancien monde, proclame hautement chez Votre Excellence les vertus et les hauts faits d'une chevalerie de vieille race, par les armes pacifiques et modernes de l'homme d'Etat pour la défense de tous les droits, la protection du faible et de l'opprimé, le bonheur de tous, riches et pauvres, grands et petits, majorités et minorités.

"Permettez-nous d'ajouter, Monsieur le Comte, en l'honneur de Madame la Comtesse, que les meilleurs troubadours ne seraient pas de trop pour chanter les belles, nobles et bienfaisantes vertus de la présente châtelaine d'Aberdeen qui partout a concouru avec vous à élever tant d'oeuvres utiles et charitables et à encourager celles déjà existantes. Nos institutions de Calgary en gardent un précieux souvenir et une cordiale reconnaissance: nos bonnes Soeurs Grises parlent encore avec gratitude du don généreux que leur hôpital naissant reçut de la main gracieuse de Madame la Comtesse d'Aberdeen dans une précédente visite.

"Permettez-nous encore, Monsieur le Gouverneur, de saluer discrètement Lady Marjorie et l'Honorable John Archie Gordon, vos nobles enfants qui s'annoncent déjà, par leur sympathie pour les souffrances, comme les dignes héritiers de vos grandes qualités d'esprit et de coeur. C'est pour nous une assurance que vous protégerez les droits de nos propres enfants."

Le gouverneur-général s'avoua d'autant plus flatté de cette adresse que c'était, disait-il, la première fois qu'il recevait pareil hommage de la Société de St-Jean-Baptiste. Puis il compara les quatre sociétés qui s'étaient unies pour le saluer, à un trèfle à quatre feuilles qui est le porte-bonheur de celui qui le rencontre. Puis il donna à tous le salutaire conseil de Lord Stanley: "Live and let live" qui dans les circonstances actuelles portait droit au but. (1)

Le tintement de l'Angelus n'était pas encore terminé que le Gouverneur-Général, fidèle à sa parole, arrivait avec son escorte à la porte du couvent. Il était accompagné de Lady Aberdeen, du Sénateur Lougheed, du Maire et de quelques autres personnages. Le P. Fouquet, en l'absence du P. Supérieur et la Révérende Mère Bernard les reçurent sur le seuil de la porte et les introduisirent dans la salle de réception magnifiquement décorée. La ... charmèrent les oreilles de leur Excellence par un compliment délicat et ... cantate de bienvenue.

Après leur visite au couvent, ne reculant pas devant le jeune et la la... Leurs Excellences se rendirent jusqu'à l'hôpital Sainte-Croix. Cependant, ... un sentiment délicat qui les honore, pour ne pas imposer à leur escorte ... excès de fatigues qu'Elles ne refusaient pas elles-mêmes, Elles congédièrent gentiment leur escorte afin qu'elle put aller se refaire avant la rassemblement de l'après-midi sur le terrain d'exposition.

Le P. Comiré qui s'était rendu à l'hôpital à la demande du P. Fouquet, r... les illustres visiteurs avec la distinction et le savoir-faire dont il est coutumier. Du reste il fut admirablement secondé par la Soeur Carroll et ses dévouées compagnes dans la réception du Comte et de la Comtesse d'Aberdeen. Ils n'étaient pas, du reste, des inconnus pour elles puisque, trois ans auparavant, elles en avaeint reçu une généreuse aumône pour contribuer à l'érection de l'hôpital. Leurs Excellences montrèrent la noblesse de leur âme et leur sympathie pour l'humanité souffrante en visitant tous les malades sans distinction de croyance ou de nationalité. A la requête de la Soeur Supérieure Elles s'abstinrent pourtant d'entrer dans la chambre d'une jeune Suédoise qui était atteinte de la fièvre typhoïde. Mais le gouverneur-général détachant une fleur de sa boutonnière la fit porter à la petite étrangère.

Les visiteurs parurent charmés de leur visite et le gouverneur-général semblait du même avis que le sénateur Lougheed qui remarquait plaisamment que, à voir un hôpital si propre et si coquet, on aurait presqu'envie d'être malade. (2)

La journée se termina au champ de course où il y eut des exercices militaires et des jeux divers.

---

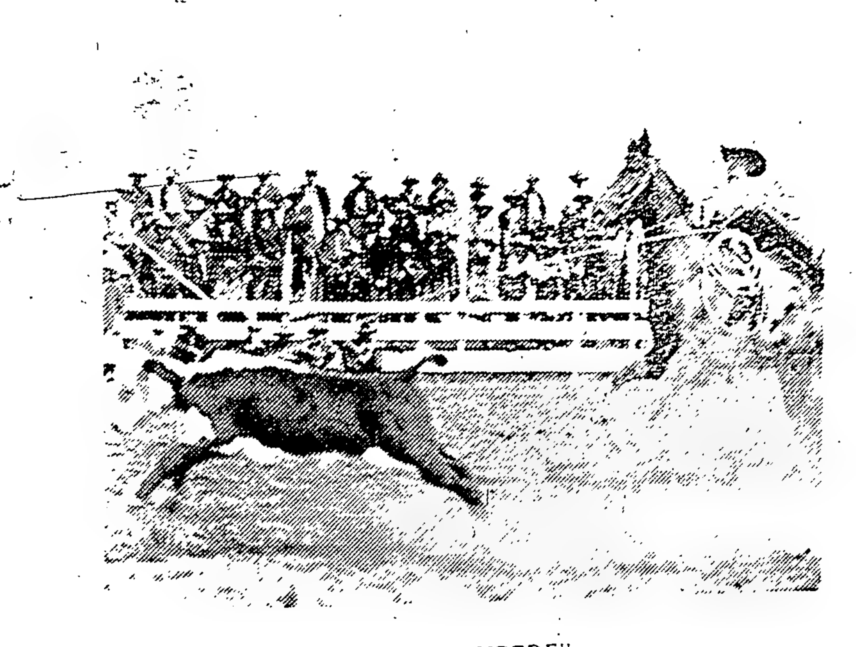
(1) Lettre du Dr Rouleau à M. E. Pacaud, éditeur-propriétaire de L'Eclaireur de Québec, 14 octobre, 1894.

(2) Codex Historicus de Calgary.—Lettre du P. Fouquet au rédacteur de la "Tribune" de Calgary, 15 octobre 1894.

Le gouverneur-général ne passa qu'une courte journée à Calgary, mais de l'avis de tous, elle ne pouvait être mieux remplie.

Il revint avec la Comtesse d'Aberdeen, le 26 novembre de l'année suivante et s'en alla avec son escorte visiter l'école industrielle de Dunbow. Nous lisons sur le livre des visiteurs: "Le Gouverneur Général du Canada rapporte une impression favorable de tout ce qu'il a vu pendant cette agréable visite."

Le 10 décembre 1896, il fit une nouvelle visite à Calgary à l'occasion de l'ouverture de l'école industrielle des Anglicans.



"LE STAMPEDE"

Grande attraction particulière à Calgary

# FIRE PREVENTION & CONTROL EQUIPMENT

Extinguishers, Alarm Systems, Fire Bombs, Recharges, Reconditioned Extinguishers

EVERYTHING IN FIRE EQUIPMENT

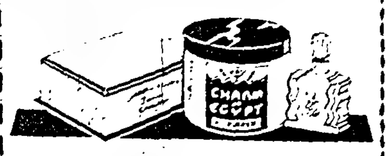
FACTORY DISTRIBUTORS

514 - 11th Ave. West - - - Calgary, Alta.

---

## A Complete Line

[illegible] perfumed [illegible] especially prepared for the [illegible] and [illegible] altitude of Western Canada




Manufactured by

CANADIAN CHEMICAL SPECIALTIES LTD.

---

## Magasin Jules Despins

établi en 1917

2506A - 4e Rue Ouest à Calgary
tél. M 1396

**Marchand de fer**

**Articles d'automobiles, Pneus, Plomberie, Vaisselle, Vitres, Vernis and Peinture C.P. de qualité superieuré**

Une expérience de 30 ans dans le posage de la peinture, les réparations d'extérieur et d'intérieur peut vous offrir de sages conseils.

---

# LUMBER

And not only Lumber—but everything which goes into a building—at attractive prices.

REVELSTOKE SAWMILL CO. LTD.

Stockyards, East Calgary :: E 5066

CHAPITRE XXI

# LES SOCIETES CATHOLIQUES

LE P. Leduc comprit bien vite le danger où se trouvait le petit groupe de Canadiens français perdu au milieu d'une population de langue anglaise en majorité protestante. Il fallait, dans l'intérêt de leur foi et de leur nationalité, grouper ces éléments épars et les maintenir en contact continuel, dans une association fraternelle. Ayant cette perspective en vue, le P. Leduc convoqua tous les Canadiens français à la Mission, dans les premiers jours du mois de juin 1888. De cette réunion naquit la Société de St-Jean-Baptiste. Le Dr E.-H. Rouleau fut nommé président d'office et le R. P. Leduc, président honoraire. Le P. Blais fut élu chapelain et chargé du panégyrique de saint Jean-Baptiste à la messe solennelle que l'on célébrerait le 24. Un comité fut également chargé d'organiser pour ce jour un banquet de famille. (1)

Le Dr Rouleau qui prenait la présidence de la nouvelle association était né à l'Isle-Verte, dans le comté de Témiscouata. Il avait fait ses études classiques au collège de Nicolet et reçu en 1870 son diplôme de Docteur en médecine à l'Université Laval de Québec. Après avoir exercé, pendant quatorze ans, sa profession, soit dans l'Ontario, soit dans sa province natale, il vint s'établir à Battleford où son frère Charles était juge stipendiaire. C'était l'année qui précédait la rebellion; il dut, pendant les troubles, aller se réfugier aux casernes de la police à cheval où la population entière avait fui à l'approche du chef Poundmaker et des Indiens coalisés. A la fin de ces hostilités, il retourna en Bas-Canada; mais l'emprise de l'Ouest était si tenace que, au bout de deux ans, il venait s'établir à Calgary auprès de l'honorable juge, son frère, qui avait succédé au juge Travis. Désormais, nous le trouverons toujours prêt à se dévouer pour la cause du bien. (2)

Cette organisation arrivait fort à-propos; car la terrible tempête qui se déchainait dans le Nord-Ouest contre la langue française avait son retentissement à Calgary même. Le 12 février 1890, il y eut une assemblée pour protester contre l'enseignement du français dans les écoles et l'emploi de cette langue dans les actes officiels du gouvernement du pays. Dans cette réunion orageuse, deux catholiques de langue anglaise, MM. Reilly et Costigan, ne craignirent pas de prendre en main la cause du français et de la venger des accusations imméritées qu'on portait contre lui de manière à faire taire du moins, sinon à convaincre leurs irréductibles adversaires.

En réponse à ces violentes attaques, les Canadiens français jugèrent bon de s'affirmer en célébrant la St-Jean-Baptiste avec une pompe et un enthousiasme inconnus jusque là. Mgr Grandin, assisté de ses deux vicaires généraux et des PP. André, Blais, Doucet et Legal, officia pontificalement dans l'église de N.-D. de la Paix et donna lui-même le sermon de circonstance. Le soir, Sa Grandeur voulut terminer les cérémonies de la journée en présidant la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Il y eut ensuite un banquet auquel assistèrent presque tous les catholiques et un grand nombre de protestants. C'était vraiment un spectacle touchant de voir l'évêque de St-Albert entouré de tous les prêtres du district et des braves gens de Calgary si heureux de lui témoigner leur respect et leur affection. Le Dr Rouleau, en sa qualité de président de la Société de St-Jean-Baptiste, faisait les honneurs de la table avec une grâce charmante. (3)

Quatre années plus tard, le 14 octobre 1894, la Société fut de nouveau mise bien en évidence à l'occasion de la visite de Lord Aberdeen, gouverneur-géné-

---

(1) Codex Historicus de Calgary. —(2) Calgary Daily Herald, sept. 24, 1912.

(3) Codex Historicus de N.-D. de la Paix.

ral du Canada. Dans cette circonstance, le Dr Rouleau fut encore l'interprète de ses compatriotes et offrit les hommages de la société au représentant de la reine.

A la fin du siècle dernier, il y avait à peine quinze familles de langue française dans Calgary et ses environs. Une société, s'appuyant sur un nombre si restreint de personnes, était destinée à progresser péniblement. De fait, malgré la bonne volonté des membres inscrits, elle semblait condamnée à végéter, à dépérir, à mourir.

Mais, comme le phoenix, elle renaitra de ses cendres toujours plus vigoureuse et plus active.

Le 12 juin 1904 inaugurera un renouveau de prospérité quand le Dr Rouleau, MM. Prud'homme, P. Paradis, S. Laurendeau, R. Miquelon, Talbot, P. Laurendeau, sous la direction du Pere Dubois, prendront l'engagement de resserrer les liens de leur étroite amitié, le 24 juin suivant, dans la chapelle du Sacré-Coeur et sous les plis de sa bannière.

Puis viendra le 24 juin 1910 où, dans l'église de Calgary-Ouest, construite et meublée grâce à leurs généreuses offrandes, les sociétaires retrempèrent leurs armes pour la lutte suivant le conseil du prédicateur du jour le R. P. Louis Simard. (1)

Ce ne sera toutefois qu'en 1914, quand l'administration du nouveau diocèse de Calgary sera entièrement passé à un personnel de langue anglaise, que la société secouera sa torpeur pour faire, nuit et jour, le guet autour de ses intérêts menacés. Le résultats de ses démarches incessantes aboutira à la fondation d'une paroisse entierement française.

La C.M.B.A., societé catholique de secours mutuel, naquit à peu pres en même temps que la St-Jean-Baptiste. Comme cette société groupait tous les éléments catholiques sans distinction de race ou de langue, il est facile de comprendre qu'elle montrât plus de vitalité qu'une société purement nationale. Nous la verrons en tête de l'organisation de toutes les fêtes religieuses et de toutes les réceptions de grands personnages.

Lorsque les dignitaires du clergé de l'Eglise du Bas-Canada vinrent saluer leurs freres de l'Ouest en 1892, ce fut la C.M.B.A. sous la présidence de l'honorable juge Rouleau qui organisa le grand banquet.

Ce fut encore cette société qui fut chargé de saluer Mgr Grandin qui, apres un an de maladie, arrivait à Calgary le 9 avril 1894.

Enfin lorsqu'il s'agit de recevoir dignement le Très Réverend Père Louis Soulier, supérieur général des Oblats, la C.M.B.A. nomma un comité composé du juge Rouleau, de M. Costigan, M. Costello et du Docteur Rouleau pour l'organisation de la fête et, le 3 juin 1894, le Dr Rouleau et l'avocat J. Costigan complimenterent l'illustre visiteur dans des discours qui furent, de l'avis de tous, de vrais chefs d'oeuvre. (2)

D'abord la C.M.B.A. tint ses réunions soit au presbytère, soit à la sacristie. Mais, en 1897, quand les Péres de Ste-Marie eurent complété leur presbytere et fait transporter plus loin la vieille église, la société loua ce local pour y tenir leurs séances. Cela dura jusqu'en 1903, époque où les Soeurs Filles de Jesus, expulsées de France, s'en vinrent prendre charge du ménage des missionnaires. L'ancienne église, rajeunie d'un revêtement de briques, fut remise comme demeure à ces humbles religieuses.

---

(1) Codex Historicus de N.-D. de la Paix, Calgary.

(2) Codex Historicus de Calgary.

SHOP AT

# SHOPRITE STORES

**Store No. 1**
1502-4 12th Ave. W.
W 3033 - W 1084

**Store No. 2**
116 - 10th St. N.W.
L 1705

• • •

**FOR GREATER FOOD VALUES**

• • •

**Store No. 3**
318 - 17th Ave. W.
M 3481

**Store No. 4**
1325 - 9th Ave. E
E 5382

---

**Buy Palace Bread with Confidence**

## PALACE BAKERY

Calgary Owned — **Phone L 1745** — Calgary Manned

---




the NEW . . . . .

## SOAPONE

**The only soap on the market made especially to suit Alberta water.**

- Non-injurious to any fabrics, including silks, wool lens, etc.
- [illegible]

**Soapone is an Alberta Made Product by Albertans**

---

## THE PLAZA

Kensington Road, Hillhurst
Phone L 2222

**Hillhurst's Theatre de Luxe**

Air Conditioned — Perfect Sound — Finest of Screen Presentations

*Make the Plaza Your Home of Entertainment*

---

**Car, Radio, Farm Lighting**

**BATTERIES**

And Auto Electric Service

## ESCO ELECTRIC

407 Centre Street - Calgary
Phone M 9633

---

REFRESH WITH . . . .

## "GREEN SPOT"

ORANGEADE
GRAPE FRUITADE

**Made from Real Fruit Juices**

**CO-OPERATIVE MILK COMPANY — CALGARY**

En 1905, lorsque le "St Mary's Hall" eut été terminé, ce fut là que la C.M.B.A. tint ses séances.

La Société des Chevaliers de Colomb ne fut pas introduite à Calgary avant 1907. Ce fut le 7 janvier qu'eut lieu la première initiation à la salle Ste-Marie. Soixante membres de Calgary furent reçus dans l'ordre et parmi eux plusieurs prêtres, le P. Lemarchand, curé, et chapelain de l'ordre, les PP. McQuaid, Jan, Emard, Hétu, Vandendaële et Kulawy. Le lendemain, il y eut grand banquet et le 9 janvier tous les membres assistèrent en corps à la messe solennelle.

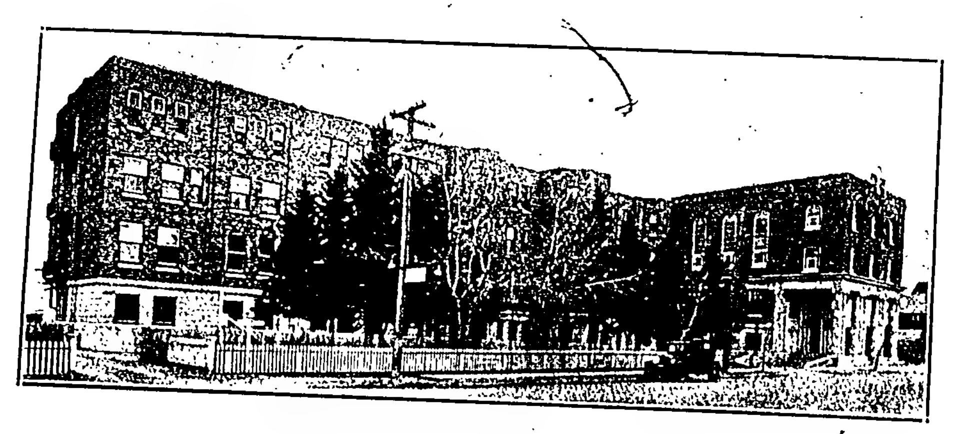
Les Chevaliers de Colomb louèrent la salle de lecture du club Ste-Marie pour leurs réunions bi-menseulles.

Le 16 juillet de la même année, il y eut une nouvelle initiation.



LE PERE DOUCET

Premier Blanc à fixer sa Tente à Calgary



L'HOPITAL SAINTE-CROIX

un des plus modernes de l'Ouest

## CHAPITRE XXII

### ENVOYE DU PAPE ET ENVOYE DU ROI (1900)

DEUX visites importantes allaient coup sur coup semer la joie parmi la population de la florissante petite cité. La première eut lieu au commencement d'octobre de l'année 1900: ce fut celle de l'envoye du Pape, Son Excellence Mgr Diomède Falconio. Il arriva presqu'à l'improviste et l'on n'eut pas le temps de faire de grands préparatifs. Du reste, la neige qui tombait depuis plusieurs jours empêchait toute démonstration extérieure.

Mgr Grandin qui, quelques jours auparavant, s'était rendu à MacLeod dans le but de faire l'inspection de ses missions du sud, dût revenir à la hâte et le P. Leduc, son vicaire général, qui se trouvait à Calgary dut retarder son départ.

Mgr Falconio arriva le mercredi, 3 octobre à 10 heures du matin. Il était accompagné de son secrétaire, le P. Fisher, de Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert et trois prêtres de Montréal. Son Excellence s'en alla immédiatement dire la messe à l'église tandis que ses compagnons étaient conduits au couvent du Sacré-Coeur et à l'hôpital Sainte-Croix. (1)

A midi précis, les portes du couvent s'ouvrirent toutes grandes pour recevoir les illustres visiteurs. Après quelques mots de bienvenue, ils furent introduits dans la salle à manger magnifiquement décorée de banderoles, de guirlandes et d'oriflammes aux couleurs pontificales. Les tables artistement ornées de plantes rares et de gerbes de fleurs, étaient chargées de mets les plus exquis.

Après le diner, Son Excellence, les deux évêques et les prêtres se retirèrent au presbytère en attendant l'heure de la réception solennelle préparée par les élèves du couvent.

A trois heures, les prélats et leur suite revinrent au couvent du Sacré-Coeur et furent immédiatement introduits dans la salle d'étude qui avait revêtue ses plus beaux atours. Son Excellence le Délégué Apostolique monta sur l'estrade qui lui avait été préparée et, après avoir béni l'assistance, s'assit, ayant à sa droite Mgr Grandin, l'évêque du diocèse et à sa gauche, Mgr Pascal. Le programme s'ouvrit par la "Symphonie des Jouets" de Haydn, exécuté par les pianistes et les violonistes avec accompagnement de tambourins, de castagnettes et de flûteaux. Ensuite vint une "antienne au Pape" suivie de deux récitations, l'une en anglais, l'autre en français.

La partie la plus intéressante de la séance fut la "Cantate de Bienvenue" et la "Conversation sur l'Eglise" qui sembla plaire énormément au Délégué à cause des nobles sentiments de loyauté au Saint-Siège et de vénération pour le Pape et son Représentant qui étaient exprimés.

En dernier lieu vinrent les compliments adressés en français et en anglais à Son Excellence; tous les deux débordant de sentiments d'amour brûlant pour Notre Saint-Père le Pape.

Dans sa réponse, Mgr Falconio remercia les Religieuses et les enfants pour la joyeuse bienvenue qui lui était offerte. Puis il parla longtemps de l'amour du Divin Maitre pour les petits, ainsi que des témoignages de reconnaissances qu'ils devaient a ces bonnes religieuses qui avaient laissé pays, parents et amis pour venir se dévouer à leur éducation.

(1) Codex Historicus de N.-D. de la Paix, Calgary.

Comme conclusion. Son Excellence donna à tous un congé et leur donna la bénédiction papale. (1)

Le soir à 6 heures, un banquet fut servi dans la salle de réunion de la C.M.B.A. par les dames de la ville. Les membres les plus en vue de la paroisse avaient été invités à se joindre au clergé. Au dessert, le P. Leduc adressa longuement la parole au Délégué en français, dans ce tyle frappant et chaleureux que tout le monde connait et écoute avec ravissement.

Ensuite, M. J. W. Costello fut invité à dire quelques mots et il s'exécuta volontiers. Il commença par raconter son arrivée dans l'Ouest dix-sept ans auparavant. En arrivant à Calgary, le premier blanc qu'il rencontra fut par hasard le R. P. Lacombe. Quelques jours plus tard il alla visiter le vieux missionnaire sur les bords de l'Elbow où se trouvait la chapelle qui servait au service divin. Ce n'était qu'une misérable cabane couverte de terre et fort petite. Néanmoins tout y était propre et convenable. C'est là qu'il assista à la sainte messe pendant l'automne et l'hiver de 1883. Au printemps suivant une nouvelle chapelle fut construite sur la rive droite de l'Elbow, sur un joli plateau. Lorsque l'emplacement de la ville fut décidé, cette petite église fut transportée sur le terrain de la mission. Puis il se mit à parler du P. Leduc avec une émotion visible, en repassant tout le travail qu'il avait accompli, la construction de leur magnifique église paroissiale, la consolidation de leur système scolaire, la construction de l'hôpital Sainte-Croix. "Si nous possédons et jouissons actuellement, dit-il, d'un bon système d'écoles séparées, à qui le devons-nous? Je l'affirme, c'est à la vigilance, au zèle, au dévouement des missionnaires et des évêques de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée du Nord-Ouest. Je puis inscrire au tableau d'honneur le nom de ces missionnaires et me porter garant de leur courage et fidélité à porter leur drapeau à travers les rangs de l'ennemi sans le souiller. Avec des généraux tels que le P. Lacombe, le P. Leduc, le P. André, le P. Lestanc et le P. Lemarchand, la victoire est assurée au loin comme au près." (2)

A sept heures et demi, il y eut une grande réception à l'église. L'assistance était considérable. M. J. W. Costello prit de nouveau la parole au nom de tous.

"Qu'il plaise à Votre Excellence! Au nom des paroissiens de Calgary, nous vous souhaitons la bienvenue dans les Territoires du Nord-Ouest canadien et vous prions d'agréer nos sentiments de gratitude filiale pour daigner honorer notre paroisse de votre présence

"Nous prions Votre Excellence de faire connaitre à Sa Sainteté les sentiments de vénération et d'estime que nous, catholiques du grand Far-West, nous entretenons et gardons pour sa Personne Sacrée et nous jurons solennellement de rester à jamais son troupeau docile. Nous vous souhaitons bonne chance dans votre mission sacrée et espérons que cette visite de notre ville de Calgary vous causera un grand plaisir en même temps qu'il contribuera à la plus grande gloire de Dieu  Signé au nom des paroissiens de Sainte-Marie.

J. W. Costello, président, E.-H. Rouleau, P. Collins, P. J Nolan."

Le Délégué Apostolique, avec la facilité d'un homme habitué de longue date à manier la langue anglaise, exprima son contentement et sa satisfaction pour la réception reçue. Il demanda à son auditoire de toujours pratiquer l'union et le désintéressement qui sied à de vrais catholiques. Il ajouta qu'il espérait que, sous la direction de leurs pasteurs, ils travailleraient tous avec ardeur à sauvegarder les principes de l'Eglise et l'éducation chrétienne de leurs enfants. Il termina en félicitant la population de ce qu'elle avait fait dans le but d'aider à la construction des magnifiques edifices qui faisaient honneur à la paroisse et les engagea à continuer à marcher dans cette voie. (3)

La journée du lendemain se passa dans l'intimité. Son Excellence, après

(1) The North-West Review. October 17th 1900.
(2) The North-West Review. Winnipeg. October 17th 1900.
(3) The North-West Review. Winnipeg. October 17th 1900

avoir célébré la messe à l'hôpital Sainte-Croix, visita l'établissement de fond en comble; puis il fit une promenade en traineau dans la ville et la campagne.

Le vendredi, 5 octobre, les trois prélats et leur suite partirent pour Edmonton dans le wagon spécial du surintendant du district du chemin de fer, M. Niblock. Ce dernier poussa la délicatesse jusqu'à mettre son personnel à la disposition des illustres voyageurs pour la durée du voyage. (1)

Sauf aux yeux des catholiques de la paroisse Ste-Marie, la venue de l'envoyé du Pape passa presqu'inaperçue. D'un caractère plus grandiose fut l'arrivée, le 28 septembre 1901, du prince George-Frédérick-Albert, duc de Cornwall et d'York, fils du roi Edouard VII. Toute la population du district fut sur pied pour saluer l'héritier présomptif de la Couronne d'Angleterre. Calgary avait déjà reçu plusieurs membres de la haute noblesse anglaise, le marquis de Lorne en 1881, le marquis de Lawnsdowne en 1885, le comte d'Aberdeen en 1894 et 1896; mais jamais elle n'avait été honorée par la présence d'un prince du sang.

Pour la circonstance, la ville avait complètement changé d'aspect; on ne voyait partout que drapeaux et guirlandes. Une activité fiévreuse règnait partout dans la ville; c'est un va-et-vient continuel des organisateurs affairés. Les Indiens déjà nombreux, rejoints à chaque instant par de nouveaux groupes, ont établi leur grand camp à Shaganapi Point à deux milles du centre de la ville. De MacLeod et du Fort Saskatchewan, la gendarmerie à cheval a reçu d'importants renforts qui doivent prendre part au défilé et à la revue. L'école industrielle de Dunbow envoie quarante-cinq garçons et quinze filles sous la direction du P. Lépine, le principal interimaire, pour assister à la fête. Ceux-là sont cantonnés dans le grenier de la sacristie et celles-ci reçoivent asile à l'hôpital Ste-Croix. Le soir du 27 le P. Riou arrive de Blackfoot-Crossing avec quinze garçons et huit filles, accompagnées de deux Soeurs. Pendant la nuit, les visiteurs arrivent si nombreux qu'il n'y a place nulle part pour eux.

Enfin, l'aurore du grand jour se leva, triste, maussade, déprimante. Apres déjeûner, Mgr Legal, chargé par Mgr Grandin, malade et impotent, d'offrir les hommages du diocèse au Prince Royal, se dirigea vers la gare en compagnie du R. P. Seltmann. Déjà un grand nombre de notabilités y étaient assemblées dans l'attente. Le premier train qui avait amené les membres du gouvernement et d'autres importants personnages était déjà en gare. M. Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, vint à plusieurs reprises converser avec l'évêque. Lady Minto s'approcha aussi très aimablement de Mgr Legal pour lui offrir ses hommages et lui demander des nouvelles du R. P. Lacombe. Leur conversation se prolongea longuement. M. Forget, lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest, Bishop Pinkham et plusieurs autres vinrent tour à tour lier conversation avec Mgr Legal en attendant l'arrivée des Royaux Visiteurs.

Le train royal, parti de Régina le 27 septembre à 3 heures de l'après-midi, entra en gare à dix heures et demi le lendemain matin. (2)

La réception se fit rapidement. Le Prince donnait, sans mot dire, la main à tous ceux qui lui étaient officiellement présentes par l'honorable M. Amédée Forget, Lieutenant-Gouverneur des Territoires du Nord-Ouest. Il n'y eut ni discours ni adresses; ce fut court et glacial. (3) Après la réception officielle, Son Altesse Royal, accompagnée de son état-major en grand uniforme, monta à cheval pour se rendre au parc Victoria où devait avoir lieu la revue des troupes de la Police Montée. La duchesse de Cornwall et d'York, accompagnée de la comtesse de Minto, suivait dans une calèche à quatre chevaux, escortée d'une garde d'honneur de quatorze cavaliers sous les ordres de l'inspecteur

(1) Codex Historicus de N.-D. de la Paix, Calgary.

(2) Codex Historicus de N.-D. de la Paix, Calgary.

(3) Codex Historicus de N.-D. de la Paix à Calgary.

Baker. Dix voitures avaient été mises par la police à la disposition de la suite de son Altesse Royale. Un escadron de cent soixante-treize cavaliers provenant de divers dépôts fut passé en revue par le duc d'York. Il portait l'uniforme de colonel des grenadiers de la garde et était accompagné de deux officiers d'état-major et quatre officiers d'ordonnance auxquels avait été joint l'inspecteur Cuthbert pour la durée du voyage dans les Territoires du Nord-Ouest. Après la revue, le bataillon passa au pas, au trot et au galop devant Son Altesse Royale, puis vint se ranger par sections devant l'estrade.

Le Prince fut heureux d'exprimer au Commissaire Perry sa joie d'avoir pu passer en revue une partie des forces placées sous ses ordres et sa satisfaction de la tenue des hommes et des montures et de leur assurance pendant toute la durée de la revue. (1)

Il distribua ensuite les décorations aux soldats qui avaient pris part à la guerre des Boërs. L'inspecteur Belcher reçut les insignes de companion de l'ordre de St-Michel et St-Georges.

A la fin de cette cérémonie, le duc d'York, accompagné de son état-major, et avec une escorte royale de 117 hommes, sous les ordres du Colonel Perry, s'en allèrent jusqu'au camp des Indiens à Shaganappi-Point où les principaux chefs indiens furent présentés au Prince. Là du moins, il fallut en passer par leur protocole qui réclamait une longue palâbre.

A deux heures de relevée, un banquet de soixante couverts fut offert à Leurs Altesses Royales par les officiers de la garnison.

Ensuite, le parti royal passa une partie de l'apres-midi au parc Victoria où des jeux avaient été organisés en son honneur. Le temps était désagréable et il commençait à neiger.

Mgr Legal se rendit à la gare accompagné du P. Seltmann, du P. Riou et du P. Lépine, pour assister au départ du Prince et de la Princesse. Il n'y eut aucune cérémonie spéciale. Le train s'éloigna à quatre heures et demi salué par les puissants hourras de la foule qui se pressait le long de la voie. (2)

A six heures le soir même, un détachement de 68 hommes de tous grades de la gendarmerie à cheval partait par train spécial sous les ordres du capitaine Sanders D.S.O., pour escorter le duc d'York pendant son séjour en Colombie Britannique qui manquait de troupes régulières. (3)

Pendant son séjour à Calgary, Mgr Legal fit parvenir au Prince l'adresse suivante:

"A Son Altesse Royale, Georges-Frédérick-Albert, duc de Cornwall et d'York, comte d'Iverness, baron de Killarney, P.C.; G.C.V.O.; etc., etc.

"Qu'il plaise à Votre Altesse Royale.

"A la place du vénérable évêque de St-Albert qui, à cause de son grand âge et de ses infirmités, n'a pu venir offrir ses hommages à Votre Altesse Royale, un grand privilège nous incombe en qualité de coadjuteur, celui de venir ici aujourd'hui pour vous présenter le tribut d'hommage, de respect et de fidélité de tout le clergé catholique de ce vaste diocèse

"L'heureux événement qui amène Votre Altesse Royale dans cette jeune, mais prospère cité du Far-West, nous fournit une magnifique occasion de réaffirmer ces sentiments et nous sommes content de le faire. En votre présence, nous sommes heureux de proclamer nos sentiments de dévotion et de fidélité envers votre auguste père, Sa Majesté le roi, glorieusement régnant sur l'immense empire britannique. Nous faisons les voeux les plus sincères pour

---

(1) History of the R.N.W.M.P. par Ernest Chambers, page 132.

(2) Codex Historicus de Calgary.

(3) History of the R.N.W.M.P. par Chambers, page 132.

son bonheur personnel et pour la prospérité de son règne. Bien plus, nous demandons au Dieu Tout-Puissant qui veille sur la destinée de tous les empires, d'exécuter nos voeux et d'exaucer nos prières.

Nous avons transféré sur celui qui maintenant tient en main le pouvoir, toute la dévotion et toute l'affection que nous témoignions à l'illustre reine dont nous regrettons la perte récente. Et ce n'est pas peu dire, car, pendant la longue et glorieuse carrière qu'elle vient de terminer, elle a commandé l'admiration et le respect de tous ses sujets.

Puisque le séjour de Votre Altesse Royale parmi nous doit être de courte durée, permettez-moi de vous souhaiter, à vous illustre Prince et à Son Altesse Royale, la Duchesse, Votre gracieuse compagne, un bon voyage. Que ce voyage soit pour vous, une source de nombreuses et douces satisfactions, pendant qu'il durera, et qu'il vous laisse de précieux souvenirs lorsqu'il sera arrivé à son terme. De plus, qu'il contribue à la prospérité de l'empire tout entier, en établissant des liens de sympathie mutuelle et d'affection réciproque entre Sa Majesté le Roi, la famille royale et tous les sujets qui se glorifient de vivre à l'ombre du drapeau britannique.

Signé au nom de Mgr Grandin de St-Albert et de tout le clergé de son diocèse. Emile-J., évêque de Pogla., coadjuteur.

Quelques jours plus tard, Mgr Legal reçut la réponse suivante du secrétaire particulier du Duc d'York.

Monseigneur,

Je suis chargé par le duc et la duchesse de Cornwall et York de vous transmettre leurs sincères remerciements pour la lettre dans laquelle Votre Seigneurie et le clergé catholique de votre diocèse leur souhaitez la bienvenue. Leurs Altesses Royales vous remercient en même temps au nom du roi de vos serments de loyauté et de dévotion au trône et à la personne de Sa Majesté et aussi de la touchante allusion à la mémoire impérissable de feu la reine. Je vous prie de faire connaître au vénérable évêque de St-Albert le regret éprouvé par leurs Altesses Royales d'avoir été privé du plaisir de la voir à cause de son état de santé et de son grand âge.

Recevez, Monseigneur, l'assurance de ma sincère considération.

Arthur Bigge, secrétaire privé.

# CHAPITRE XXIII

## LES CLOCHES DE SAINTE-MARIE (1903)



EPUIS deux ans, des travaux considérables avaient été exécutés dans l'église Ste-Marie. Au mois de juin 1901, les peintres donnaient le dernier coup de pinceau qui devait en faire, sans contredit, la plus belle église à l'ouest de Winnipeg.

En entrant par la porte centrale, l'oeil était agréablement frappé par les gracieuses arcades sur lesquelles reposait la tribune de l'orgue. Une rangée de pilastres massifs aux teintes grisâtres du grès du pays donnait à l'édifice un aspect sévère. Des deux côtés de la nef principale, les galeries supérieures étaient parcimonieusement éclairées par une lumière douce filtrée par des rosaces d'un beau coloris.

L'autel monumental, admirablement sculpté, tranchait sur ces teintes grisâtres et sombres par sa blancheur immaculée. Au-dessus de ce maître-autel, se trouvait le magnifique tableau que Sir William Van Horn, véritable connaisseur en oeuvres d'art, acheta à grand prix à Florence pour en faire cadeau au R. P. Lacombe en 1886.

Quarante-cinq lampes électriques de trente-deux bougies étaient distribuées çà et là de manière à illuminer tout l'édifice. Un puissant calorifère était également prêt à répandre sa bienfaisante chaleur dans tous les coins et recoins, dès que se feraient sentir les premières morsures de l'hiver. (1).

L'église ainsi renouvelée et complétée fut solennellement inaugurée le 20 juillet 1901 par un splendide sermon du P. Sinnett (2).

Il restait pourtant une lacune regrettable: les deux clochers de la façade étaient incomplets et vides.

Ce n'est pas que Ste-Marie n'eût jamais eu jusqu'à ce jour de cloche pour appeler les fidèles.

La mission de Notre-Dame de la Paix, n'étant encore qu'une misérable masure couverte de terre, avait déjà sa cloche. Le 5 juin 1881, à l'issue de la messe pontificale, Mgr Grandin la bénit et la consacra à la Ste-Vierge et à St-Patrice. Un éleveur bien connu, M. J. J. McHugh fut parrain, et la femme de William Scollen, employée à la Mission, fut marraine. Les familiers des grandes églises métropolitaines, accoutumés en ce jour de la pentecôte, aux évolutions gracieuses d'un nombreux clergé autour de leur évêque, aux chatoiement des ors des vêtements sacrés, aux échos puissants des grandes orgues, n'auraient rien trouvé qui eût pû charmer leurs yeux ou leur oreilles dans ces cérémonies pontificales où Mgr Grandin n'avait pour pourvoir aux cérémonies et au chant que le bon P. Doucet et deux frères coadjuteurs. Sans doute un monde invisible d'esprits célestes évoluaient, avec leurs harpes et leurs encensoirs d'or, autour du pieux prélat pour suppléer au manque de ministres sacrés et à la pauvreté du sanctuaire.

Ce jour-là, la petite messagère de la prière commençait sa carrière aventureuse. Lorsque, en décembre 1883, l'église St-Patrice fut érigée sur la butte à Roussel, elle y fut transportée pour appeler les fidèles de la bourgade naissante. Mais cette chapelle n'eut qu'une existence bien éphémère. L'année suivante, le 28 juillet, Maria-Patricia revenait à la mission pour habiter un joli clocheton que M. Boucher de Medicine-Hat lui avait préparé sur le faîte de la nouvelle maison-chapelle du P. Lacombe. Lorsque, un an plus tard, cet

(1) The Calgary Herald, June 21, 1901.

(2) Codex Historicus de Calgary.

édifice fut cédé aux Fidèles Compagnes de Jésus pour être le nucleus de leur nouveau couvent, la petite cloche resta au service des dévouées religieuses. (1)

Ce n'est pourtant pas là le terme de sa course vagabonde. Le 5 juin 1932, cinquante-et-un ans, jour pour jour, après sa bénédiction par Mgr Grandin, cette clochette de soixante-quinze livres venait offrir ses services à la paroisse française de la Ste-Famille pour appeler les enfants au catéchisme et à la prière. Rajeunie, après un demi-siècle d'existence, elle reçut de ces benjamins les noms de Marie, Jean-Baptiste, Pie XI. (2)

Après la cession de la maison-chapelle aux religieuses, il fallut provisoirement occuper l'ancienne église St-Patrice, transportée en face du couvent. Le 11 novembre 1885, arrivait pour cette église une cloche de 800 livres. Quelques jours plus tard, à l'aide de rouleaux elle étaient chargée sur un chariot et transportée à la Mission. Il fallut construire à la hâte une solide charpente qui devait servir d'ossature au futur clocher.

Le 29 novembre la cloche décorée de sa robe de baptême était bénie et nommée Alberta-Joséphine par le R. P. Lacombe, assisté du P. Legal. Le Père Supérieur fit le sermon de circonstance.

Le lendemain matin, Mr. O'Keefe se mit à construire un échaffaudage pour monter la cloche en place. Tard dans l'après-midi les cables furent fixés et, à bras d'hommes, on commença à hisser cette masse de fonte. Le premier essai ne fut pas couronné de succès: la cloche ne pouvait pas passer sous la poulie. Il fallut la redescendre et l'amarrer différemment. Cette fois on réussit à la mettre en place sur ses tourillons. Le soir même on la mit pour la première fois en branle.

Mr. O'Keefe ne termina le clocher que le 5 février suivant. Cette structure massive aux proportions exagérées n'avait rien d'artistique; elle semblait vouloir écraser sous sa masse la minuscule église. Sur une base formant un énorme cube, il avait construit, à la hauteur du faîtage, une pyramide tronquée, flanquée aux quatre coins de petites échauguettes coiffées en poivrière. Une lanterne couronnait le tout et abritait la cloche. (3)

Cloche et clocher devaient servir de longues années.

Maintenant que l'église de pierre étaient pratiquement achevée, toute la population soupirait après le jour où l'on aurait des cloches convenables dans les deux tours. Le 4 août 1902, à la réunion du comité des notables de la paroisse, il fut décidé que l'on terminerait les tours avant la fin de l'année et que l'on commanderait immédiatement en France un carillon de cinq cloches du poids total de quatre mille livres. Mr. Pat Burns, avec sa générosité ordinaire, promit de payer pour trois d'entre elles.

Le travail pour l'achèvement des tours, commencé au mois de mars 1903 sous la direction de l'entrepreneur J. C. McNeil fut mené rondement et, au commencement d'août, tout étaient terminé.

Cette superstructure de vingt pieds de haut [illegible] recouvert de tôle galvanisée était couronnée d'un dôme [illegible] d'une croix de dix pieds. Ainsi surélevées de trente-cinq pieds [illegible] embellissaient grandement l'apparence de la façade de l'église [illegible]

Les cinq cloches arrivèrent le 26 juin 190[illegible] sur le terrain de l'église. Elles venaient de la fameuse [illegible] établie en 1796 par les frères Georges et Francisque [illegible] respectivement 1960, 975, 559, 403 et 215 livres. Elles [illegible]: fa, ré, do, la, fa. Le sol manquait pour former [illegible]

Le P. Lemarchand et le P. L[illegible] pour recevoir ces

---

(1) Codex Historicus de Calgary
(2) La Survivance, 8 juin 1932.
(3) Codex Historicus de Calgary.
(4) The Daily Herald, Calgary, March [illegible]

cloches qu'ils avaient commandées. Le premier avait été appelé en décembre pour occuper un poste à Edmonton, le second était parti le 6 mai pour son ermitage St-Michel de Pincher-Creek, laissant l'administration de la paroisse Ste-Famille au R. P. Fitz-Patrick. (1)

Le jour de la bénédiction des cloches fut fixé au dimanche 20 septembre. Cette date correspondait à la retraite annuelle des Oblats à Calgary et assurait la présence d'un nombreux clergé.

Le jour fixé, les gens arrivaient de loin et de près pour saluer les nouvelles arrivées et prendre part aux cérémonies de leur consécration au service du culte. L'église, une fois de plus, se trouvait trop petite pour contenir la foule. Le baptême des cloches eut lieu avant la célébration de la messe pontificale. Mgr Legal était assisté du P. Van Tighem comme prêtre assistant, des Peres Le Vern et Le Chevallier comme diacre et sous-diacre, et du P. Dauphin comme maître de cérémonie. L'évêque et les ministres sacrés, vêtus des riches ornements brodés par les carmélites de Brest, s'avancèrent vers le lieu où les cloches dans leurs soiries de baptême attendaient les ablutions et les onctions de l'évêque.

Il fallut laisser un intervalle considérable entre la bénédiction et la messe pontificale pour permettre aux assistants de défiler devant les cloches et de faire vibrer l'airain. Lorsque chacun fut retourné à sa place, la messe pontificale commença avec toute la splendeur de ses cérémonies. L'orchestre du professeur Augade prêta son précieux concours à l'organiste et au choeur pour l'exécution de la messe de Concone. Mr. Higgins, Mademoiselle Hind, Mesdames Winder et Costigan furent les principaux solistes. Mais toute cette belle musique ne détournait pas l'attention de l'acte solennel offert à l'auteur de la Vie.

Dans le sanctuaire on remarquait le R. P. Jonquet, ancien chapelain de la basilique nationale du Sacré-Coeur à Montmartre ainsi que les PP. Blanchet, Laganière, Salaün, Dubois, Danis et Fitz-Patrick.

En raison de la longueur exceptionnelle de la cérémonie, le R. P. curé annonça que le sermon sur la voix des cloches serait remis au dimanche suivant.

Dans l'après-midi, des gens de bonne volonté aidèrent à hisser dans la tour occidentale les deux plus petites du carillon de sorte que pour l'office du soir elles purent appeler les fidèles à la prière. (2)

Le dimanche suivant, devant un auditoire qui remplissait l'église Ste-Marie jusque dans ses derniers recoins, le R. P. John A. Fitz-Patrick prêcha deux fois sur les cloches, leurs sonneries et leurs leçons. Le matin, les cloches qui toutes avaient été mises en place pendant la semaine lancèrent joyeusement à la brise leurs notes joyeuses et leur invitation à l'office divin.

A la messe de 10 heures et demie, le prédicateur expliqua comment les choses visibles aident à nous élever jusqu'au monde invisible et comment les cloches, bien que n'étant qu'un vil métal, deviennent pour l'âme la Voix de Dieu. Puis il exhorta ses auditeurs à se souvenir des prières de l'évêque pendant la cérémonie de la bénédiction des cloches. (3)

Après la messe et le soir à l'angelus, le carillon complet des cinq cloches, mis en branle par les mêmes gens de bonne volonté, salua de sa voix puissante et harmonieuse, la Reine des Anges et la Patronne du lieu. (4)

Désormais, nous prédit le Herald, les cloches de Ste-Marie "sonneront avec des éclats d'une telle puissance que la citadelle du mal sera réduite à néant, comme, au son des trompettes des prêtres qui portaient l'arche d'alliance, les tours altières de l'obstinée Jéricho, chancelèrent et s'écrasèrent sur le sol au passage du Dieu des Armées." (5)

(1) Codex Historicus de N.-D. de la Paix, Calgary.
(2) The Bells of St. Mary's. (The Calgary Herald, Sept. 21, 1903.)
(3) Lesson of the Bells (The Calgary Herald, Sept. 28, 1903.)
(4) Lesson of the Bells (The Calgary Herald, Sept. 28, 1903.)
(5) The Bells of St. Mary's. (The Calgary Herald, Sept. 21, 1903)

## CHAPITRE XXIV

### LES TRAVAUX D'IRRIGATION (1904)

N 1883, si quelqu'un se fut mis en tête de prôner devant les vieux pionniers de Calgary, la richesse du pays au point de vue agricole, il serait devenu l'objet de la risée générale. Des récoltes? Le pays n'était bon qu'à l'élevage. "On nous répétait, raconte Mr. Cayley, et nous étions portés à le croire que l'Alberta méridional ne pourrait jamais produire de blé. Il devait rester toujours le domaine exclusif du bétail et des chevaux". (1) Comme pour prouver ces dires, une période de sécheresse vint, pendant plusieurs années, anéantir complètement ou en grande partie la récolte de ceux qui avaient hasardé la culture des céréales. Plusieurs colons qui étaient venus, dans ce but, s'établir dans ces plaines, s'en allèrent découragés vers un ciel plus humide et plus clément. (2) Pendant de longues années, le voyageur qui traversait le pays n'avait devant les yeux, de Médecine-Hat à Calgary, que le triste spectacle d'un vaste désert d'herbe roussie entrecoupé de lits desséchés de rusisseaux. Pas une habitation ne se découvrait à perte de vue. La seule bourgade qui avait surgi sur ce long parcours semblait vouée à végéter.

En 1893, les idées commençaient à évoluer. Peut-être, se disait-on, la ville de Calgary deviendra-t-elle le centre d'un district agricole des plus prospère. Les vastes plaines qui l'entourent, enrichies pendant des milliers de siècles de déchets végétaux, ne manquent d'aucun des éléments de la fertilité, l'azote, la potasse et l'acide phosphorique. L'humidité qui manque ne pourra-t-ell pas être suppléée artificiellement par l'irrigation du terrain?

Des expériences concluantes avaient déjà été faites dans ce sens, bien que sur une petite échelle. En 1877, deux éleveurs du district de Beaver-Creek avaient, durant une année de sécheresse, arrosé un vast pâturage au moyen de rigoles. Près de Calgary, sur le Fish Creek, John Glenn avait, en 1879, renouvelé la même expérience en irrigant quinze arpents de sa propriété. (3)

Les Mormons qui avaient été les organisateurs de l'irrigation dans l'Utah, arrivèrent au Canada en 1887 et furent un important facteur pour le développement de l'agriculture dans le sud. En 1889 Charles Ora Card, fondateur de la colonie dépensa deux milles piastres pour irriguer huit cents arpents de terrain sur la rive droite du Lees Creek. Il construisit aussi sur l'autre rive un petit canal destiné à fournir l'eau aux propriétés urbaines de Cardston. (1)

Jusqu'à cette époque tous les travaux entrepris dans ce sens n'avaient eu pour but que quelques avantages individuels. En 1893, les partisans de l'irrigation intensive commençaient à relever la tête; ils croyaient le temps venu pour entreprendre des travaux plus considérables et intéressant la population tout entière. Ces idées propagées par les rapports circonstanciés de l'arpenteur William Pearce commençaient à piquer l'attention du public. Si bien que, en 1894, le gouvernement fédéral crut opportun de réglementer la canalisation des eaux et d'établir son contrôle sur toutes les entreprises futures. Le temps ne pouvait être mieux choisi, car déjà écrit l'inspecteur C. A. McGrath dans son rapport sur l'arpentage en 1894, déjà quatre vingt treize canaux étaient en service, en construction ou en projet.

Désormais les méthodes allaient changer; aux simples rigoles allaient succéder des réseaux compliqués de canaux capables de distribuer l'eau à de vastes régions. Dans ces entreprises colossales des millions de dollars allaient être engouffrés.

---

(1) Canadian N.-W. Historical Publications, Vol. I, No. IV, Part I, page 56.

(2) In the Shadow of the Rockies, page 258.

(3) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933, page 43.

(1) The Calgary Daily Herald, Nov 18, 1933, page 43.

La compagnie de quelque importance qui se chargea la première d'une entreprise de telle envergure fut la "Calgary Irrigation Company." Son exemple fut, les années suivantes, imité de bien d'autres. Vers 1905, les eaux de la Bow, de l'Elbow, de la High River, de la Ste-Marie et de la Waterton furent employées à irriguer les terrains environnants. (2)

En 1904, la compagnie du Canadien Pacifique, dans le but de mettre en valeur des millions de terres semi-arides qui lui avaient été concédées comme compensation pour la construction de sa voie ferrée, se mit à l'oeuvre pour exécuter le projet gigantesque de couvrir tout ce pays de canaux sur un parcours de cent cinquante milles à vol d'oiseau. Cette série de canaux enchevêtrés devait rendre la fécondité à six cent cinquante mille arpents de terres considérées comme incultes. Le coût total devaient dépasser quinze millions de piastres.

Le C.P.R. ne se lança pas à l'aveugle dans l'aventure. Pendant longtemps ses experts étudiaient les conditions physiques, climatériques, hydrographiques du pays, analysaient les éléments du sol, arpentaient le pays, calculaient en détail le coût de l'entreprise et des profits possibles. Ayant tout pesé, tout examiné, la compagnie confiante dans le succès de l'entreprise, donna le signal du commencement des travaux.

Le plan comprenait deux réseaux complètement distincts. Celui de l'ouest, compris entre le Rosebud-Creek, le Crowfoot-Creek et la rivière Bow, recevait sa provision d'eau de cette dernière aux portes mêmes de Calgary près du Tongue-Creek. Là se trouvait l'écluse principale Le canal principal, large de cent vingt pieds se rendait jusqu'au Lac Chestermere à dix-huit milles à l'est; là il se divisait en trois branches qui elles-mêmes, après d'autres bifurcations et rebirfucations couvraient tout le pays susdit.

L'autre réseau offrait des difficultés plus sérieuses; il réclamait la construction d'un barrage gigantesque, au fer à cheval près de Bassano. Ce travail de Titans fut commencé en 1910; il fallut enlever des excavations plus de vingt millions de mètres cubes de terre. Ce ne fut que quatre ans plus tard que la vanne fut ouverte pour laisser passer par le canal principal les eaux qui devaient remplir le lac Newell. (1)

Cette entreprise devait être de la plus grande utilité pour Calgary. En attirant des milliers de colons sur ces terres irriguées jusque là désertes, la canalisation transformait la ville de Calgary en centre agricole de la première importance. Les rancheros allaient, il est vrai, disparaître devant l'invasion fermière; mais tandis que ceux-là achetaient peu, les entreprenants agriculteurs avaient mille besoins et c'était à Calgary d'y pourvoir. Il leur fallait des instruments agricoles, non pas vieux et démodés, mais munis des derniers perfectionnements, des voitures et des harnais, des planches et de la feraille pour leurs maisons et leurs étables, des greniers pour emmagasiner le grain et des minoteries pour le moudre, sans parler de tout ce qui était requis pour l'ameublement de leur maison et l'entretien de leur famille. Voilà pourquoi une nouvelle ville surgit plus grande et plus belle; comme un palais enchanté sous la baguette du magicien: élévateurs de grains, minoteries, magasins de gros, entrepôts et usines, banques et hôtels. A quoi Calgary devait-elle tout ce progrès sinon à l'entreprise gigantesque du C.P.R.

---

(2) In the Shadow of the Rockies, page 258.

(1) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933, page 43.

(1) Calgary—The Twentieth Century Cities, page 16

## CHAPITRE XXV

## NOUVELLES PAROISSES (1910)

'EGLISE Ste-Marie, à peine terminée, était déjà devenue trop petite En certain milieu, on ne cachait pas le mécontentement de se voir entasser dans cet édifice sombre, exigu, insalubre: on réclamait déjà une nouvelle construction sur des plans modernes et d'une conception plus vaste.

Le P. Lemarchand pensait qu'on pourrait régler la situation d'une manière satisfaisante au moyen de quelques modifications sans être obligé d'en venir à des mesures si radicales. Au commencement d'avril 1907, il vint à Saint-Albert exposer ses projets à Mgr Legal et obtenir la permission de procéder aux agrandissements requis.

Quelques jours après son retour, il convoqua une assemblée de tous les hommes de la paroisse. La réunion eut lieu le 16 avril sous la présidence du Dr Rouleau. Le R. P. Lemarchand exposa l'état de la question et n'eut pas de peine à convaincre l'auditoire de l'urgence qu'il y avait de prendre une décision. Comme beaucoup d'autres, il aurait désiré construire à neuf, mais la situation financière de la paroisse ne permettait pas d'y songer. En cette matière, il fallait agir avec prudence et ne pas s'exposer à regretter trop tard une démarche inconsidérée. Il proposa donc à l'assemblée de l'autoriser à dépenser quelques milliers de piastres en agrandissements. Cette mesure réglerait la question pour plusieurs années et donnerait le temps de réfléchir mûrement.

M. Costello dit qu'il était entièrement de cet avis et que, pour sa part, il se refusait à imposer une charge pécuniaire écrasante sur les épaules des pauvres immigrants dès leur arrivée dans la paroisse. Telle n'était pourtant pas l'opinion de la majorité. Ce racommodage de l'église ne semblait plaire à personne. Il ne semblait, du reste, régler nullement la question: dans deux ou trois ans, malgré les dépenses encourues, tout serait à recommencer. La période d'expansion de la ville ne faisait que commencer: dans quelques années, elle aurait doublé ou triplé en importance. Il n'y avait qu'un parti à prendre, celui de se mettre immédiatement en campagne pour recueillir les fonds nécessaires à la construction d'une église digne de la cité. Avec l'autorisation de l'évêque, il serait facile de contracter un emprunt de trente mille piastres, amortissable en quarante ans, sans surcharger qui que ce fût. En attendant, on pourrait multiplier les offices religieux pour diminuer l'encombrement. Ce projet fut voté à l'unanimité: il n'y eut que deux ou trois voix discordantes.

En conséquence on élut un comité consultatif composé de MM J. J. O'Gara, C. B. Reilly et John McCaffrey pour concerter l'entreprise avec le curé, et au besoin, l'accompagner à Saint-Albert pour l'exposer à l'évêque. (1)

Quelques orateurs avaient timidement suggéré, comme moyen facile et peu coûteux de remédier à la situation, la création de nouvelles paroisses. Ce plan auquel personne ne fit guère attention, fut pourtant le premier à être mis à exécution.

Le P. Lemarchand quitta Calgary quelques mois plus tard. Le P Alphonse Jan le remplaça à la tête de la paroisse. Les projets de construction dormirent dans les cartons. Le nouveau curé était surtout occupé à chercher le moyen d'attirer à l'église les nombreuses familles, d'origine étrangère pour la plupart, qui, sous prétexte de leur éloignement de Ste-Marie, se croyaient dispensées de la pratique de leurs dvoirs religieux et de l'assistance à la messe.

Le 3 mai 1908, il y eut une belle réunion d'hommes, environ quatre-vingt-cinq dans la salle Ste-Marie pour discuter les affaires paroissiales. On proposa d'ériger une chapelle à l'est de la ville dans le quartier connu sous le nom

---

(1) "Want to Build a New Church" (The Calgary Daily Herald, April 17, 1907).

de "La Brasserie". Il fut décidé également de terminer la chapelle déjà bâtie près de l'Ecole Normale pour la partie septentrionale de la cité. (2)

Le P. Jan profita de la présence de Mgr Legal pour lui faire visiter ce quartier et étudier un projet de paroisse dans le territoire compris entre la voie ferrée, le parc Mewata, la rivière Bow et les casernes, avec accès par le pont Louise et le pont Langevin sur la banlieue, Hillhurst, Crescent-Heights, Riverside. Il y avait dans ces parages plus de soixante-dix familles. C'en était assez pour légitimer la formation d'un centre paroissial avec église au coin de la 3e rue ouest et de la 3e avenue, ou dans les environs. "Va-t-on, continue le chroniqueur, va-t-on encore se buter à des lenteurs, des endormitoires, des tergiversations prudentieuses, pour aboutir à l'agrandissement de Ste-Marie, alors que nos gens domiciliés vers le pont Louise ou le pont Langevin continueront à ne pas venir à Ste-Marie parce que. . . (écoutez leurs raisons)?" (1)

Le projet de la paroisse de l'est fut le premier à être mis à exécution. Un magasin fut loué au prix de quinze piastres par mois, pour servir de chapelle provisoire. Le P. Culerier l'inaugura le 8 novembre devant une assistance de quarante personnes.

Deux ou trois jours plus tard, ce Père partait pour l'Europe laissant au vieux P. Lestanc le soin de continuer son oeuvre.

Le 15 avril 1909, les principaux citoyens de l'East-End vinrent rencontrer Mgr Legal dans le but d'obtenir l'autorisation d'ériger une maison-chapelle de cinquante pieds de long et de trente de large. La permission fut accordée de grand coeur et les travaux commencèrent sur le champ. Le 9 juin un télégramme de Monseigneur confirmait le choix de Ste-Anne comme titulaire de la nouvelle église.

Ce nouvel édifice fut ouvert au culte par le P. Jan et le P. Nelz le dimanche 8 août.

Un mois plus tard le P. L. V. Lewis succédait au P. Jan qui retournait à Strathcona.

Le 5 octobre, il y eut une importance réunion du comité de l'église qui décida la construction d'une nouvelle maison-chapelle à Sun-Alta pour les besoins de la population de l'ouest. Le rez-de-chaussée devait servir au culte et les appartements de l'étage supérieur étaient réservés au curé et aux associations paroissiales.

Les travaux furent poussés si activement que, le 24 avril 1910 Mgr Legal pouvait songer à la bénir.

Ce jour-là à la grand'messe, Mgr Legal félicita les catholiques de Calgary de leur esprit d'initiative et de leur générosité qui permirent de bâtir deux églises en si peu de temps. Le soir, Monseigneur s'en alla d'abord bénir la chapelle de l'ouest encore inachevée, puis, grâce à l'automobile de M. P. Burns, il se rendit à l'East-End pour accomplir la même cérémonie à l'église Ste-Anne.

Bien que l'église du Sacré-Coeur à Sun-Alta fût encore incomplètement terminée, il fut décidé que le dimanche 26 juillet, les Canadiens-français y célébreraient la St-Jean-Baptiste. La fête eut lieu avec pompes et le R. P. Louis Simard donna le sermon de circonstance. Ce ne fut pourtant que le dimanche suivant que l'église fut ouverte au public d'une façon définitive.

Pendant plusieurs mois, les trois vicaires de Ste-Marie allèrent tour à tour célébrer la messe au Sacré-Coeur et pour y donner la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Cet arrangement n'était satisfaisant ni pour les pauvres vicaires ni pour les gens du quartier. Ces derniers ne tardèrent pas à demander

---

(2) Codex Historicus de N.-D. de la Paix, Calgary.
(1) Codex Historicus de Calgary, Vol. II.

l'érection d'une paroisse indépendante. Ce fut un fait accompli au mois de mars 1911. Le P. Nelz en fut le premier curé à la satisfaction de tous. L'année suivante le R. P. A. Naessens fut nommé curé et le P. Nelz resta comme son assistant. (1)

L'église Ste-Anne fut confiée en 1911 aux prêtres de Ste-Marie-de-Tinchebray qui, depuis plusieurs années s'occupaient des districts de Trochu et de Red-Deer. Le P. Forget et le P. L. Anciaux furent les premiers à venir prendre charge de la paroisse.

Le nord de la cité ne fut pas négligé. Les RR. PP. Bénédictins anglais venus à Calgary pour étudier la possibilité d'y fonder un collège classique, furent chargés en 1912 et 1913 de desservir la petite chapelle de ce quartier. C'étaient le Père P. B. Clarkson et le Père J. B. McLaughlin.

Les temples protestants se multiplièrent en proportion. Les Anglicans érigèrent St. John dans le quartier est, St. Stephen à l'ouest et St. Barnabas à Hillhurst. Les Wesleyens, dans l'espace de deux ans, sous l'impulsion du Dr. Kirby bâtirent cinq églises, Wesley, Trinity, St. Paul, Hillhurst et Crescent Heights. Pendant les treize années que le Rev. Mr. J. A. Clarke resta à Calgary, les Presbytériens construisaient deux églises et en 1913 firent la dédicace de l'église Knox actuelle. (1)

---

(1) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933, page 15.
) Codex Historicus de N.-D. de la Paix, Calgary.



"LE STAMPEDE"

**Grande attraction particulière à Calgary**

## FARROWS, The Prescription Drug Store

Kodak and Amateur Photo Finishing
Trusses, Abdominal Belts, Elastic Hosiery
Sick Room Supplies

**Ask Your Doctor About Us**

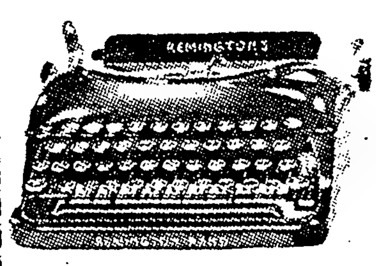
NOEL A. FARROW, *Chemist and Druggist*

810 - 1st Street W., Calgary
Phone M 7004

*Free Delivery Service*

---

## REMINGTON MODEL 5



Remington's biggest selling portable—and it's easy to see why. Check its features with any portable at any price. Just as sturdy as the Junior Portable, yet with all the equipment needed for every sort of typing job. Modern streamline design gives the Model 5 real beauty.

## Remington Rand

**110 Sixth Avenue W., Calgary**
Phone M 1507

---

Compliments of

## Renfrew Motors Ltd.

Dealers in

**Chrysler and Plymouth Motor Cars**

330 - 5th Ave. W., Calgary
Phone M 4707

---

**Phone L 1545**

## Hillhurst Service Station

P. McCALLUM, Prop.

**GREASING — WASHING**
**TIRE REPAIRING**

Kensington Road and 10th St. N.W.
CALGARY

---

## RADIO AND REFRIGERATOR Service Co.

DON PATERSON - L 2523

AUTHORIZED SERVICE
Kelvinator — Leonard

DeForest Crosley Car Radios
Commercial Installations and Service

125 Tenth Ave. West, Calgary - R 1935

---

## WINNIPEG CLEANERS & DYERS

**Dry Cleaning, Dyeing, Sponging and Pressing**

FIRST CLASS FRENCH HAND PLEATING
Hats Cleaned and Blocked — Repairs and Alterations — Moderate Prices
We Give One Day Service

1205A - 1st St. East - M 9321

---

## BLACK'S DRUG STORE

**Phone L 1107**

106 Tenth Street N.W.
Calgary

---

## USED BOOKS

**Large Stock in Singles and Sets**
Books on almost any subject

**If you think of books, see**
**Jaffe's Book & Music Exchange**

225 Eighth Avenue East, Calgary
Phone M 5797

## CHAPITRE XXVI

## L'EXPOSITION DE CALGARY (1911)

IL est curieux de constater que l'exposition de Calgary doit son origine à un accident arrivé à l'un des ministres du gouvernement. Pendant l'été de 1884 le Colonel J. Walker s'en revenait en voiture de sa scierie quand il rencontra sur le bord du chemin un homme blessé qui semblait souffrir atrocement. Il reconnut Mr. A. M. Burgess, sous-ministre de l'Intérieur, et constata que, par suite d'une chute de cheval, il s'était fracturé la clavicule. Il l'amena avec toute espèce de précautions à la caserne de gendarmerie où se trouvait le seul hôpital de la ville. Pendant sa longue convalescence, Mr. Walker lui parla longuement de l'Association Agricole de Calgary qui venait de s'organiser et qui avait tenu sa première réunion le 22 août précédent. (1) Il le supplia de faire son possible afin d'obtenir les subsides absolument nécessaires pour l'avenir de cette jeune société.

Avant son départ, il consentit à visiter le terrain qu'on se proposait d'acheter pour la tenue des concours agricoles. Il promit son appui. Grâce à cela l'association fut à même d'acquérir 94 arpents de terre à deux piastres et demie chacun. Le titre de cette propriété ne lui fut donné pourtant qu'en 1889.

Les Calgariens pourtant n'avaient pas attendu cette époque pour organiser une exposition de produits agricoles. Grâce au dévoument du président du comité, Mr. James Walker, à l'activité du secrétaire J. G. FitzGerald, au support empressé des rancheros et des commerçants, une exposition et une stampède purent être annoncées pour le 18 et 19 octobre 1886. Un programme et une liste de prix furent imprimés et distribués au public. Rien n'y manquait pour allécher les compétiteurs et les curieux. (2)

Un contretemps faillit compromettre le succès de la fête. La veille une tempête de neige s'abattit sur tout le pays: un épais tapis blanc couvrait tous les chemins. Il était à prévoir que ce mauvais temps allait diminuer considérablement le nombre des animaux exposés. Plutôt que de s'exposer à un échec pour leur premier essai, les membres du comité firent annoncer partout que des prix seraient distribués aux plus beaux bébés. Le comité avait visé juste. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Le jour de l'ouverture on voyait arriver de partout des familles en habits de fête, qui, oubliant le froid et la longueur de la route, venaient aspirer aux honneurs de la victoire. Cinq cents personnes se trouvèrent bientôt réunies au champ d'exposition.

Les juges se trouvèrent fort intrigués et quelque peu intimidés en voyant les rancheros et leurs cowboys armés de leurs carabines et de leurs revolvers. Cependant, pendant l'examen des diverses catégories d'animaux exposés, ils semblaient suivre les mouvements et les actions du jury avec un oeil de complète indifférence. Mais, lorsqu'on annonça le moment du concours de beauté pour les enfants, il se fit un mouvement inquiétant dans la foule et les hommes armés s'approchèrent. Les juges comprirent; comme ils n'avaient nul désir de mourir martyrs du devoir, ils se retirèrent à l'écart pour se concerter. Heureusement qu'ils découvrirent que l'absence de moutons à l'exposition leur laissait un surplus d'argent assez considérable, ils résolurent de s'en servir pour calmer les ambitions. Au bout de quelques minutes de délibération, ils annoncèrent que les bébés qu'on leur avait présentés étaient si parfaits et si florissants de santé qu'ils avaient tous mérité le premier prix. Cette décision fut saluée d'une volée d'applaudissements. Les rancheros remisèrent leurs armes pendant que les juges épinglaient sur les robes des petits le ruban des vainqueurs. Il n'y eut de déconcertées que les pauvres

---

(1) Diary of Geo. Murdock (Canada and Its Provinces, Vol. XIX, page 169.)

(2) The Calgary Daily Herald. Nov. 18, 1933, page 34.

Indiennes qui, malgré tout le soin qu'elles avaient mis à grimer et parer leurs "papouses" ne furent pas admises à les présenter au concours. (1)

Bien que, d'année en année, l'exposition progressât et attirât des foules plus considérables, les finances de la société n'en étaient pas plus prospères. En juillet 1889, dans le but d'obtenir quelque argent, elle se vit obligée de grever leur propriété d'une hypothèque de deux mille dollars. Pour remettre cette somme, elle dut trois ans plus tard emprunter quatre mille piastres en donnant le même terrain pour hypothèque. Lorsque le temps de rembourser l'argent arriva, la Calgary Exhibition Society n'avait pas l'argent suffisant pour le faire. En conséquence, la propriété fut mise en vente. La ville de Calgary l'acheta pour la somme de sept mille piastres et elle en garde la possession jusqu'à ce jour.

En 1900, la société agricole de Calgary fut organisée sur une nouvelle base sous le nom de "Inter-Western Pacific Exposition Company Limited." A la réunion annuelle des membres en 1910, le nom fut de nouveau transforme en "Calgary Industrial Exhibition Company". En 1906, Mr. E. L. Richardson devint directeur général de l'exposition, après avoir exercé les fonctions d'assistant pendant les trois années précédentes. Sous sa direction, l'exposition de Calgary a passé du stage de fête villageoise à celui de véritable exposition nationale. (1)

Il faut reconnaître qu'une part de ce succès est dû à la coopération des sociétés d'éleveurs. En 1899 et 1900, les éleveurs des Territoires du Nord-Ouest formèrent des associations pour s'occuper de leurs intérêts et pour les aider à favoriser le développement de leurs races préférées. Ces sociétés accomplirent un travail sérieux dans ce champ, avant la création des provinces autonomes d'Alberta et de Saskatchewan. Elle forme quatre branches autonomes, suivant qu'il s'agit des chevaux, des bêtes à cornes, des moutons ou des pourceaux.

En 1911 l'assistance à l'exposition était évaluée à cent mille personnes et l'on espérait que l'année suivante le nombre de cent vingt mille serait atteint. Pour cette foule on avait construit sur le champ de course une estrade étagée qui coûta cinquante mille dollars. Vingt-cinq étables spacieuses ont été construites pour les animaux exposés.

En 1912, les sommes étonnantes de vingt et un mille dollars devaient être dépensées pour les prix aux chevaux, 19,500 pour les courses et 13,500 pour la musique et les divertissements divers. (2)

---

(1) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933, page 34.
(1) The Calgary Daily Herald, Nov. 18, 1933, page 34.
(2) Calgary: The Twentieth Century Cities, page 62.

# CHAPITRE XXVII

## Trente Ans de Progrès (1912)

USQU'AU commencement du XXe siècle le progrès de Calgary fut lent bien que réel et continuel: mais, à partir de cette époque, il devint si rapide que, au bout de quelques années, la ville avait complètement changé de physionomie.

Qui, en effet, aurait pu reconnaître, après trente ans d'absence, dans cette cité de soixante mille âmes la petite "Cow-Town" de 1883 avec ses trois cents habitants? Aux routes coupées d'ornières, boueuses our poussiéreuses suivant le temps qui aboutissaient à quelques maisonnettes de style primitif ont succédé des rues larges, solidement pavées, sillonnées de tramways, bordées de demeures princières ou des magasins brillamment illuminés. Son système d'égoûts est parfait; son aqueduc amène à chaque maison l'eau cristalline des Rocheuses et le barrage de Kananaskis fournit aux usines toute l'énergie électrique nécessaire à leur développement.

Au bout du trop fameux "Whiskey Row" se construit l'hôtel Palisser, colossal gratte-ciel d'un million de dollars, preuve indéniable de la foi du C.P.R. dans l'avenir de la cité. Non loin de là, d'autres hôtelleries moins prétentieuses de mine sans toutefois manquer de beauté, ouvrent leurs portes hospitalières au voyageur: "L'Alberta", "L'Alexandra", "Le Royal George", etc.

Plus loin sur la même avenue, se trouve le siège de l'Association Chrétienne des jeunes gens, connue sous le nom de Y.M.C.A. Lorsqu'il s'agit de construire cet établissement, les promoteurs firent appel à la générosité publique et en un seul jour, recueillirent la somme phénoménale de trente-cinq mille piastres. Il fallut pour compléter l'édifice et le meubler convenablement dépenser la somme de cent mille piastres; aussi rien n'y manque, salles de lecture, bibliothèque, salles de billard, gymnase, bassin de natation, chambres à coucher, réfectoires, etc. (1)

La huitième avenue, connue des Anciens sous le nom d'avenue Stephen, est presque entièrement réservée au commerce. Sur cette artère, ainsi que la première rue à l'ouest, se trouvent tous les magasins important ainsi qu'une quantité innombrable de petites boutiques. Là sont aussi les principales banques, les bureaux des gens d'affaires, les cliniques des médecins-spécialistes, les études de notaires et d'avocats et une douzaine au moins de restaurants. Une cohue toujours affairée et toujours changeante fait ressembler ce quartier des affaires à un immense ruban kaléidoscopique. Le "MacDougall Block", le "Samis Block", le "McLean Block", le "Calgary Grain Exchange" feraient honorable figure dans les plus belles capitales.

A l'ouest de la ville, depuis la 13e avenue jusqu'à la vingtième sur le "Mount Royal", populairement appelé la butte des Américains, se trouve le quartier riche où l'on peut admirer les plus charmantes, les plus pittoresques, les plus fastueuses habitations, la résidence de Mr. Pat. Burns, le roi du bétail, bâtie en 1900 au prix de vingt-cinq mille piastres; la somptueuse demeure du sénateur Lougheed, avec ses coquettes terrasses de gazon, bordées de blanches balustrades, les maisons de Mr. J. S. G. Van Vart et de Mr. W. R. Hull.

Le long de la voie ferrée, particulièrement sur la neuvième avenue à l'ouest de la première rue s'échelonnent deux ou trois douzaines de maisons en gros et d'entrepôts de marchandises, avec leurs noms inscrits en lettres d'or: "International Harvester Co.", "C. F. & J. Galt, Ltd.", "Tees & Persee of Alberta", "National Drug & Chemical Co.", "Ashdown Hardware", etc.

A l'est de la ville se trouve le quartier industriel. Là se trouvent les immenses abattoirs de P. Burns et Co. ainsi que la brasserie qui donne son

---

(1) Calgary: Twentieth Century Cities, page 10.

nom au quartier. Les minoteries sont nombreuses; entre autres on peut signaler celle du "Calgary Milling Co." et "Western Milling Co." Un Calgarien de la première heure, Mr. Cushing a établi dans ce quartier sa scierie et ses ateliers où l'on peut se procurer toute la boiserie nécessaire pour une construction. La compagnie Eau-Claire, dirigée par Mr. Prince, a également sa scierie dans le quartier nord-ouest de la ville.

Le progrès rapide de la cité ne semble pas vouloir s'arrêter à mi-chemin. La compagnie du C.P.R. qui fonda la ville en 1883 et sept ans plus tard en fit un noeud important dans son réseau, est résolue de continuer son oeuvre. De ce district qui trente ans plus tôt ne semblait propice qu'à l'élevage, elle veut faire le centre agricole le plus riche du monde. Elle a déjà dépensé cinq millions et est en train d'en employer douze millions de plus pour établir un système d'irrigation qui doit ouvrir à l'agriculture cinq millions d'acres de terres arables réputés incultes à cause du manque d'eau. Les écluses principales de ces canaux se trouvent aux portes de calgary.

De plus, la même compagnie veut établir incessamment une usine de deux millions de dollars pour la réparation de son matériel roulant et ainsi amener à Calgary quatre ou cinq mille ouvriers avec leurs familles. (1)

Les compagnies ferroviaires du Canadien Nord et du Grand Tronçon Pacifique anxieux d'avoir un débouché dans cette cité prospère veulent chacune d'elles faire une dépense d'un million de piastres dans ce but.

Mais ce qui, pour les étrangers, est une source continuelle d'étonnement, c'est le nombre incalculable et la magnificence des palais scolaires que la ville a construits pour assurer aux enfants l'instruction et l'éducation.

En 1884, quand le premier district scolaire fut organisé, Mr. J. W. Costello n'avait qu'une vingtaine d'élèves dans la maison en tronc d'arbres connue sous le nom de Boyton Hall. Lorsque le premier jour de septembre 1885, les Fidèles Compagnes de Jésus commencèrent la classe dans la première école catholique qui n'était autre que l'ancienne maison-chapelle, elles n'avaient, elles non plus, que quinze élèves. En 1912, les trois écoles catholiques ont en tout cinq cent cinquante élèves, et dans les écoles publiques on compte 7,385 élèves et 148 maîtres et maîtresses. La dépense occasionnée pour la construction de ces maisons d'école s'élève à plus d'un million de piastres. L'école Supérieure à elle seule avec son mobilier et son équippement ne coûte pas moins de cent mille piastres. L'école normale de la province est logée dans un bâtiment de cent cinquante mille piastres. On a évaluée à un quart de million le terrain nécessaire à la récréation de tous ces écoliers.

A côté de ces écoles publiques, les pensionnats et les collèges privés n'ont cessé de croître en nombre et en importance surtout depuis le commencement du vingtième siècle; ils ont grandement contribué à développer l'enseignement supérieur et l'enseignement classique dans tout le district.

Le couvent du Sacré-Coeur dirigé par les Fidèles Compagnes de Jésus, est la première par ordre d'ancienneté et non la moins achalandée des institutions du même genre; il a une centaine de pensionnaires parmi lesquelles on compte un grand nombre de protestants. Outre les sciences et les lettres, on y enseigne les langues vivantes et les arts d'agrément, peinture, broderie, musique vocale et instrumentale. On n'y néglige pas pour cela les connaissances utiles comme la sténogragie et la clavigraphie. (2)

Le Collège Ste-Hilda, sous la direction de l'église anglicane, rivalise avec le Sacré-Coeur en tout ce qui regarde l'éducation et la formation des jeunes demoiselles.

---

(1) Calgary: Twentieth Century Cities, pp. 13 et 42.

(2) The Calgary Herald, 15 février 1900.—Calgary: Twentieth Century Cities, pp. 26, 27.

Le Collège Pinkham, fondé, comme le pensionnat Ste-Hilda, donne aux jeunes gens l'instruction classique, philosophique et théologique.

Le "Western College" établi en 1903 est une école-pensionnat, établi par les Presbytériens, ouvre ses portes à tous les enfants depuis l'âge de neuf ans sans distinction de religion et les prépare au cours universitaire. En 1912 il n'a pas moins de cent élèves.

Les Méthodistes ont aussi leur institution à Calgary: c'est le "Mount Royal College" organisé sur le même plan que "l'Alberta College" d'Edmonton excepté qu'il ne donne pas de cours the théologie. Il prétend rester lui aussi ouvert aux étudiants de toute croyance.

Deux autres Collèges venaient d'ouvrir tout récemment ses portes, c'étaient le Calgary College et l'University School. Le Western Canada, le Mount Royal et University School furent affiliés à l'université d'Alberta et reçurent le privilège d'examens spéciaux de matriculation. (1)

A cette époque deux religieux bénédictins étaient venue d'Angleterre afin d'étudier la possibilité d'établir un collège classique qu'ils comptaient affilier à l'université de Cambridge.

Les "Business Colleges" avaient leur place dans le plan éducationnel de Calgary. L'établissement de Mr. Garbut qui a des succursales à Lethbridge, Winnipeg et Saskatoon, avait à Calgary trois cents élèves inscrits sur ses livres. En dehors des cours réguliers, il y avait un cours de sténographie et de clavigraphie après les heures de bureau. (2)

Dans le but de créer une école des Arts et Métiers, la cité de Calgary avait envoyé deux commissions dans différentes parties des Etats-Unis pour étudier la question de l'éducation technique et connaître les méthodes les plus modernes et les plus effectives. Pendant l'été de 1911 un directeur de l'éducation technique fut chargé d'organiser des cours chaque soir. Des classes d'anglais furent en même temps organisées pour les gens de nationalité étrangère. Pendant l'hiver de 1912, sept cents personnes assistèrent aux cours de travail et plus de trois cents suivirent les cours d'anglais. Ce succès fit songer à l'érection d'un bâtiment spécial pour cette école d'arts et de métiers. (3)

Comme dernier signe de progrès il convient de dire que plus de quarante églises de toutes croyances s'occupaient des intérêts spirituels de la population.

---

(1) Canada and Its Provinces, Vol. XX page 499

(2) Calgary: Twentieth Century Cities page 27

(3) Canada and Its Provinces, Vol. XX page 497.



S. E. MGR. JOHN T. KIDD

2e Evêque de Calgary

(Aujourd'hui, sur le Siege de London)

## CHAPITRE XXVIII

### Erection du Diocèse Catholique de Calgary (1913)

 LA FIN de l'année 1912, une rumeur persistante annonçait que la formation d'un diocèse dans la partie sud de l'Alberta était imminente et que, sous peu, Calgary allait devenir le siège d'un nouveau diocèse. Ces bruits furent bientôt confirmés. Au commencement de décembre, l'Osservatore Romano annonçait que le 30 novembre précédent, le Saint-Siège avait constitué la province ecclésiastique d'Edmonton. L'évêque de St-Albert devenait métropolitain de cette nouvelle province avec le titre d'archevêque d'Edmonton où son siège était transféré. Un nouveau diocèse était constitué dans la partie méridionale de l'ancien diocèse de St-Albert, depuis la ligne qui passe entre les "townships" 30 et 31. Le titulaire de cette nouvelle circonscription ecclésiastique serait suffragant d'Edmonton

Les bulles d'érection de ce nouveau diocèse n'arrivèrent toutefois que dans la première semaine de février 1913. Le dimanche, 9 février, le P. Richard D'Alton, O.M.I., curé de Ste-Marie, à qui les bulles avaient été adressées, convoqua officiellement tout le clergé de la ville qui, en plus des prêtres de la paroisse, comprenait le P. Naessens et le P. Nelz de la paroisse du Sacré-Coeur, les PP. Ciron et Anciaux, de Ste-Marie; et les deux Pères Bénédictins. A la grand'messe, en présence de ces prêtres et d'une assistance nombreuse, avide de nouvelles, il donna lecture des documents pontificaux et annonça que l'archevêque d'Edmonton devenait administrateur du diocèse de Calgary jusqu'à la prise de possession du titulaire. (1)

Sous peine d'être pris au dépourvu, il fallait se hâter de se préparer à l'arrivée de l'évêque. L'église Ste-Marie pouvait convenablement servir de cathédrale; mais il était impossible de transformer le presbytère en palais épiscopal. Ce n'était qu'un ramassis de vieilles maisons ajoutées les unes aux autres. Il datait de trois ou quatre époques et se composait de l'ancien presbytère du P. Lacombe, bâti en 1885, de l'ancien hôpital construit en 1891 par le P. Leduc en 1891 et d'un "trait d'union" construit en 1896 quand les deux bâtiments furent mis ensemble. En 1908 enfin, le P. Jan fit construire à l'arrière de cette maison une addition de 28 pieds carrés que l'on réunit au corps principal par un corridor. L'ensemble manquait d'homogénité et chaque partie se ressentait de l'époque plus ou moins éloignée de sa construction. Sauf dans la partie la plus récente, les appartements étaient étroits, mal éclairés, bas d'étage, n'ayant aucune des commodités des constructions modernes. Dans ces conditions, il était préférable de choisir un autre logement pour l'évêque dont on attendait impatiemment la nomination; comme on n'avait pas le temps de bâtir, le conseil paroissial se décida à acquérir la demeure princière de Mr. Pat. Burns avec le mobilier et le jardin.

Le 9 avril, on apprit à Calgary la nomination du curé d'Almonte, l'abbé John Thomas McNally, comme premier évêque du diocèse. La nomination datait du 4 avril. Le nouveau prélat était né à Hope River dans l'île du Prince-Edouard, le 24 juin 1871. Il avait fait ses études à l'école supérieure de Summerside et au collège du Prince de Galles à Charlottetown. En 1890, il entra à l'université d'Ottawa où il reçut le diplôme de bachelier ès lettres et de licencié en philosophie. Il alla continuer ses études théologiques à Rome au collège Urbain de la Propagande et revint en 1897 avec le diplôme de docteur en théologie. L'année qui précéda son départ de Rome, il avait été ordonné prêtre dans la basilique de St-Jean de Latran. Après avoir exercé le ministère pastoral dans le diocèse d'Ottawa et celui de Portland, Orégon, il retourna à Rome pour suivre un nouveau cours d'études. Il en revint en 1905 avec Mgr Duhamel et fut nommé curé de la paroisse St-Etienne d'Old-Chelsea. En 1911 il fut transféré à la paroisse Ste-Marie d'Almonte où il était encore lors de sa nomination au siège de Calgary.

---

(1) Codex Historicus de N.-D. de la Paix



M. L'ABBE CLOVIS BEAUREGARD
Fondateur et Curé actuel de Sainte-Famille de Calgary

Le premier juin il fut sacré à Rome dans la chapelle du Collège des Ecossais par le cardinal Falconio, ancien délégué apostolique du Canada.

Il fut solennellement intronisé dans l'église Ste-Marie le 27 juillet en présence d'une foule compacte qui remplissait l'église. Comme le délégué apostolique était attendu incessamment: on se borna ce jour-là aux longues cérémonies de l'intronisation, remettant à plus tard la réception et la fête civique. Quelques jours plus tard, en effet, Mgr Pellegrino Stagni, délégué apostolique au Canada, arrivait accompagné d'une brillante couronne d'évêques. Une longue théorie d'automobiles vint le rencontrer à la gare et l'accompagner jusqu'à l'église Ste-Marie où eurent lieu de grandioses cérémonies. Le clergé qui, pour l'arrivée de l'évêque, n'avait pu se soustraire aux obligations dominicales, étaient presqu'au complet pour saluer le nouvel évêque et recevoir avec lui le représentant de Pie X. Dans l'après-midi, il y eut un "garden party" sur le terrain de Ste-Marie et présentation au prélat des principaux paroissiens et notables de la cité. La musique municipale donnait à la fête son gracieux concours.

Comme Mgr McNally avait pu se procurer tout le clergé nécessaire à l'administration de son église cathédrale et de la paroisse Ste-Marie, les Oblats de Marie Immaculée partirent le 3 août, sauf le P. Lépine qui, en sa qualité d'économe, dut rester jusqu'au 24 pour mettre les nouveaux arrivés au courant de la situation financière. Mgr McNally garda le titre de curé et fut assisté dans le ministère paroissial par les Révérends Messieurs McDonald, Lammut et Beaton ainsi que de son secrétaire le Rév. Mr. Arthur J. Hetherington.

Au lieu de s'installer dans la maison de Mr. Burns, il préféra résider avec le clergé de sa cathédrale. Il s'occupa immédiatement de la construction d'un nouveau presbytère communiquant avec l'église. Dans ce vaste bâtiment il aménagea une sacristie spacieuse; ce qui lui permit d'agrandir le sanctuaire de l'église cathédrale qui était trop petit pour le déploiement des fonctions pontificales. Plus tard, lorsque la paroisse eut été organisée sur un bon pied, le prélat fit l'acquisition d'un palais épiscopal sur les hauteurs de Rosedale Crescent.

En 1915, le Rév. Mr. Hetherington prit charge de la paroisse du Sacré-Coeur que les Oblats laissaient au clergé séculier.

# EPILOGUE

## Derniers Progrès
## La Paroisse Sainte-Famille
## L'agrandissement de l'Hôpital

ICI se termine ma tâche.

Calgary est sortie vigoureuse de ses langes: elle a si rapidement grandi que, au bout de trente ans, elle a pris toutes les allures d'une cité moderne. Par la création du diocèse nouveau, elle a brisé le dernier chaînon qui la rattachait à son berceau et secoué la tutelle d'Edmonton; elle ne rougit pas désormais de s'ériger en rivale de sa mère. Le grain de sénevé est devenu un arbre aux puissantes ramures.

Cependant, de même que, au voyageur arrivé au terme de sa course, il est encore permis de jeter un regard curieux vers l'au-delà, de scruter la route qui s'éloigne, d'interroger le vaste horizon qu'il a devant lui, qu'il me soit permis de donner un bref aperçu de l'oeuvre des deux premiers évêques qui ont illustré ce siège.

Sous l'administration de Mgr McNally, les églises se multiplièrent également en proportion des besoins spirituels des catholiques disséminés aux quatre coins de la cité toujours grandissante: l'église St-Joseph fut construite à Crescent Heights.

Les écoles catholiques se multiplièrent également en proportion des besoins. Monseigneur établit à Sainte-Marie une école supérieure et un internat pour les jeunes gens sous la direction du Rév. Mr. W. E Cameron, bachelier-ès-lettres de l'université d'Oxford. Les jeunes filles Ethelburge devint principale. Toutes les autres paroisses ou chapelles de secours eurent leurs écoles de sorte que, en 1923, on comptait déjà à Calgary, sept écoles primaires catholiques employant un personnel de trente-et-un maîtres et maîtresses.

Pour les besoins généraux du diocèse, Mgr McNally établit une congrégation diocésaine de religieuses suivant la règle de Ste-Ursule.

Au mois de juin 1924, les Fidèles Compagnes de Jésus commencèrent la construction d'un couvent plus moderne. Pour cela, il fallut abattre l'ancienne maison-chapelle qui avait été le noyau autour duquel avait gravité le développement de leur oeuvre prospère. Ce vieux bâtiment ne répondait plus aux besoins de l'époque.

Le 8 avril suivant, une autre relique du passé tombait sous le marteau et la hache des démolisseurs: c'était l'église St-Patrice, témoin des premières heures, qui après bien des péripéties, avait été reléguée dans un coin de la propriété de la cathédrale. Lorsque l'on commença la magnifique école des garçons au coin de la deuxième rue et de la dix-huitième avenue, il fallut niveler le terrain que cette bâtisse encombrait. Mr. V. Despars et son équipe d'ouvriers se débarrassèrent de cet obstacle gênant.

Lorsque Mgr McNally devint coadjuteur avec future succession de S. E. Mgr Dowling, évêque de Hamilton, le Saint-Siège nomma à sa place Mgr John T. Kidd, supérieur du séminaire St-Augustin de Toronto. Ce bon et pieux prélat sut accomplir entre autres choses, pendant son court séjour à Calgary, des oeuvres qui perpétueront sa mémoire dans cette ville. Il érigea les paroisses de Notre-Dame du Perpétuel Secours, de St-Jean, une chapelle sous le vocable de St-Fançois, mais je veux surtout parler de la fondation de la paroisse de langue française et de l'achèvement de l'hôpital Ste-Croix.

## FONDATION DE SAINTE-FAMILLE (1)

Depuis l'origine de la cité, les Canadiens-Français, nous l'avons vu, avaient pris une part active à la formation et à l'organisation des paroisses. Aussi personne n'aurait osé contester leur droit à une prédication faite dans leur langue. Malheureusement, leur groupement ne s'accrut pas avec la même rapidité et dans les mêmes proportions que celui des Anglo-Saxons. A la longue, il se trouva même complètement submergé par une masse toujours grandissante de gens étrangers à leurs coutumes et leur langue. Le service religieux, de bilingue qu'il était autrefois, ne se fit plus bientôt qu'en langue anglaise Nos gens, pour qui la paroisse est l'armature de la société canadienne-française, déplorèrent ce manque d'organisation paroissiale où la jeunesse surtout puiserait, dans la langue maternelle, les enseignements qui lui conserveraient plus sûrement la foi des aïeux. C'était aussi dans l'intérêt de leur foi et de leur nationalité que le P. Leduc avait présidé à la naissance de la société St-Jean-Baptiste en juin 1888, groupant ainsi pour sa survivance l'élément français dans une association nationale et fraternelle.

Ce sera à jamais la gloire de la St-Jean-Baptiste de Calgary, d'avoir veillé à la survivance religieuse et nationale ici. Renforcée d'année en année par de nouvelles recrues d'autant plus résolues qu'elles s'apitoyaient davantage sur le malheureux sort de leurs frères, elle réussit par ses fréquentes réunions à resserrer les liens, un peu lâches d'abord, qui unissaient ces éléments épars de la grande famille.

Lorsque la société St-Jean-Baptiste de Calgary eût acquis la conviction de sa stabilité et de sa force, elle put envisager pour les siens un avenir meilleur. C'est alors qu'elle se décida à faire les premières démarches pour plaider, auprès de leur évêque, S. E. Mgr Kidd, la cause des âmes françaises. M. le docteur Beauchemin, en sa qualité de président de la St-Jean-Baptiste, alla donc, avec quelques autres membres, rencontrer Monseigneur. Celui-ci, en pasteur soucieux, ne faisant acception de personne quand la gloire de Dieu est en jeu, s'occupa immédiatement de faire le recensement de la population française de Calgary. S'étant convaincu de l'importance numérique de ce groupe, il promit de fonder une paroisse de langue française dans sa ville épiscopale dès qu'il aurait un prêtre pour en prendre charge.

Monseigneur se mit sur le champ en mesure d'accomplir sa promesse. Au mois de juin 1928 pendant le cours d'un voyage en Bas-Canada, il eut l'occasion de rencontrer à Montréal Monsieur l'Abbé Clovis Beauregard, missionnaire-colonisateur pour l'Abitibi et le Témiscamingue. Il lui exposa la grande pitié de ses compatriotes de Calgary et le supplia de venir prendre soin de ce troupeau sans bercail et sans pasteur. Comme il y avait un bien immense à accomplir, Monsieur Beauregard ne tergiversa pas; malgré la peine que lui causait la séparation de ses jeunes paroisses qu'il venait de de fonder, qu'il aimait et qui donnaient les plus belles espérances, il sacrifia tout pour aller se dévouer dans un pays inconnu et lointain à une oeuvre encore plus besogneuse.

Arrivé à Calgary le 15 août 1923, il se mit immédiatement à visiter les familles de langue française de la ville, s'ingéniant à leur faire accepter l'idée d'une paroisse où l'on ne parla que leur langue.

Le nouveau curé, "né à St-Guillaume d'Upton, au vieux Québec, le 25 avril 1890 du mariage de Zacharie Beauregard et de Valérie Dupuis, a étudié aux séminaires de St-Hyacinthe et de Montréal. Mgr Georges Gauthier l'éleva au sacerdoce le 19 décembre 1919. Aussitôt, le jeune prêtre partit pour les régions de colonisation. Vicaire à Timmins, en Ontario, pendant une année, il fut ensuite nommé vicaire à Amos, en Abitibi, où il passa deux ans. Puis le 12 août 1922, le vaillant Mgr Latulippe, ce connaisseur d'hommes d'énergie,

---

(1) Les renseignements qui suivent sont dûs pour la plupart à la complaisance de M. le Curé Clovis Beauregard, que je me hâte de remercier cordialement.



M. LE DR. L. O. BEAUCHEMIN, M.D.
**Un des principaux artisans de l'influence Française à Calgary**

le chargea de la difficile mission de fonder une paroisse, plus loin, dans une terre nouvelle. Ce qu'est aujourd'hui St-Marc de Figuery, en Abitibi, c'est l'oeuvre accomplie pendant quatre ans par Monsieur Beauregard. Depuis 1926, il était le missionnaire-colonisateur du gouvernement fédéral pour le diocèse d'Haileybury". (1)

Après quelques jours passés à étudier le terrain et les conditions locales il lança, de concert avec l'évêque et sa population, l'oeuvre française connue sous le nom de "Paroisse Sainte-Famille." Dans un milieu aux neuf-dixièmes protestant, quel idéal pouvait mieux que l'exemple de la sainte famille de Nazareth présider à la renaissance catholique et nationale de cette population disséminée au milieu d'une grande ville, et rétablir l'union dans des foyers déjà fort éprouvés surtout dans la jeune génération par des alliances de foi et langue étrangères?

Lorsqu'il s'agit de construire une église paroissiale, les directeurs de l'oeuvre se trouvèrent acculés à une série de difficultés qui semblaient rendre le problème insolvable. Un vent de prospérité qui, hélas! ne devait guère durer, soufflait sur la ville et sur tout le district. Dans les quartiers centraux et commodes d'accès, les propriétés se vendaient des sommes fabuleuses; les matériaux de construction subissaient une hausse considérable; la main d'oeuvre était rare et se payait à prix d'or. Cela n'accommodait guère les petites bourses et celle de l'oeuvre naissante était loin d'être bien garnie. Que faire? La paroisse pourtant ne pouvait rester longtemps sans église sous peine de voir s'évanouir les belles espérances que lui promettait l'enthousiasme des premiers jours.

La Divine Providence, en cette circonstance pénible, se montra bienveillante aux fondateurs de la paroisse. Ils apprirent fort à-propos que le temple des Nazaréens de la cinquième rue ouest était en vente. Le trouvant assez vaste, convenable et bien situé, ils en firent immédiatement l'acquisition. Il suffisait de quelques modifications intérieures pour le rendre tout de suite utilisable, et cet arrangement dispensait pour le moment d'une construction coûteuse. (1)

Il fallait en outre songer à loger Monsieur le Curé. Toutes les maisons regorgeaient de locataires et peu restaient inoccupées. Cependant une bonne chance se présenta et permit d'acheter comme presbytère une maison de la dix-huitième avenue située à proximité de l'église (513-18e avenue O.).

Le dimanche 14 octobre 1928 eut lieu la première messe dans l'église nouvellement acquise. Dès dix heures, près de l'église, on commença à se réunir. Il en venait de partout, il en venait tellement que l'on se demandait d'où ils venaient tous, et s'ils surgissaient du sol; n'oublions pas que nous étions à Calgary, la ville anglaise du sud. "Les Canadiens-Français eux-mêmes ne croyaient pas être si nombreux. Dimanche dernier ils se sont découverts," écrivait "L'Union" du 17 octobre 1928.

Quand la demie de dix heures sonna, l'église était pleine, pleine à déborder, beaucoup furent contreints à rester debout pendant toute la durée de l'office. Le Père Langlois, aujourd'hui provincial des Oblats de Marie Immaculée, invité par Monsieur le Curé à donner le sermon, supplia les assistants de rester toujours fidèles à leurs traditions et de se montrer en tout les généreux auxiliaires de leur pasteur zélé. "Vous appartenez, dit-il en substance, à une race qui se souvient et qui aime. Il y a des races qui sont surtout apostoliques. Qu'on me nomme une autre race qui ait donné à l'église une plus longue théorie de saints. Secondez votre curé dans ses efforts, appuyez ses initiatives, ne lui laissez pas tout le fardeau du développement de la paroisse. Si vous avez quelque aumône à donner, n'oubliez pas que c'est à VOTRE église que vous la devez d'abord.

---

(1) Biographies canadiennes-françaises, Raphaël Ouimet, 1927.
(1) The Calgary Daily Herald, 8 octobre 1928.

Même si vous avez une église à deux minutes de votre foyer, songer à faire le petit sacrifice de vous rendre "chez-vous", où l'on parle et l'on prie en français". (1)

A l'issue de la messe, quelques poignées de mains s'échangèrent, quelques conversations s'ébauchèrent, bien timidement, (on se connaissait si peu), mais bientôt de nouvelles rencontres à l'église, des parties de cartes, des veillées du bon vieux temps, achèveront de briser la glace et donneront à tous la familiarité des membres d'une grande famille.

Deux mois plus tard, le chroniqueur pouvait écire: "Les travaux d'organisation de notre nouvelle paroisse occupent grandement les paroissiens. L'assistance aux offices est toujours nombreuse. L'intérieur de notre église s'embellit toutes les semaines. Le tout est modeste, mais propre et pieux. Les enfants font leur part: ils ont déjà organisé un choeur de chant. La congrégation des dames est fondée. La chorale des hommes nous fait honneur". (2)

Ces beaux débuts ne devaient jamais se démentir. Ceci permettait d'écrire dans le compte-rendu des travaux de la St-Jean-Baptiste lu à la réunion générale de 1931: "Il y a quelques années à peine, personne n'aurait osé affirmer que nous aurions notre paroisse française d'aujourd'hui, une des plus prospères de la ville; on aurait eu peur de passer pour visionnaire. Cependant, grâce à l'existence et au travail de la St-Jean-Baptiste, c'est un fait accompli. Pour y arriver, il a fallu se grouper et, pour cela, la société a organisé des soirées, des concerts, des banquets, des pique-niques". (1) Son objectif ne sera toutefois atteint que, lorsqu'elle aura réussi à réunir dans le giron de la paroisse les 1755 âmes qui, d'après le recensecent officiel de 1931, constitue la population française de Calgary. (2)

Pour compléter l'organisation de la paroisse Ste-Famille, il ne manquait qu'une école pour guider les premiers pas de l'enfance, former une jeunesse noble, énergique, fortment trempée de convictions et lui instiller goutte à goutte l'amour de sa foi et la fierté de ses traditions. Un bureau paroissial de l'éducation fut chargé d'élucider le problème de l'éducation française. En 1930, il demanda à Mgr Kidd l'autorisation d'ouvrir un "Jardin de l'enfance" sous la direction d'une congrégation canadienne-française. L'évêque approuva et bénit le projet. Les premières démarches permettaient d'espérer à bref délai l'arrivée des religieuses. Survint la crise financière. Les fonds manquèrent pour une telle entreprise; il fallut de toute nécessité remettre à plus tard ce projet si chèrement caressé. Malheureusement la crise continue encore à paralyser toutes les initiatives de ce genre.

A l'occasion du cinquième anniversaire de la fondation de la paroisse, à l'aube d'une nouvelle étape, la Société St-Jean-Baptiste, notre Conférence St-Vincent-de-Paul, la Société des Dames de Ste-Famille, l'Association Canadienne-Française de l'Alberta et le Cercle paroissial de la J.O.C., qui s'efforcent de grouper ensemble toutes les bonnes volontés au profit de l'Action Sociale Catholique, ont voulu en faisant écrire ces lignes donner un témoignage public de reconnaissance à la sainte Famille de Nazareth et au saint Précurseur de Jésus pour leur protection visible et tangible aux heures ardues de la création et de l'organisation première de la paroisse.

Nos sociétés paroissiales ont voulu, en [illegible] d'une grande cité, élever un monument durable à tous ces pionniers canadiens-français qui, dans leurs luttes pénibles et [illegible] contre l'isolement et l'environnement dangereux, ont maintenu [illegible] leur langue et dont quelques-uns, avant de chanter leur "Nunc dimittis", ont eu la joie d'être témoin de la réalisation du plus cher de leurs rêves; un monument aussi, à tous ces ouvriers de la onzième heure [illegible] esprit d'entreprise, le

---

(1) L'Union, 17 octobre 1928

(2) L'Union, 29 octobre 1928

courage indomptable ont abouti à la création d'une paroisse française; un monument enfin à tous ceux qui, actuellement encore, concourent à son organisation parfaite et à son maintien à travers la crise pénible qui bouleverse le monde. Les noms de tous ces dévoués et loyaux ouvriers devraient être, comme dans la Rome ancienne, profondément gravés sur des Tables d'Airain. Ils devraient tous, du moins, être mentionnés dans ce livre, mais cette liste serait trop longue.

Nommons toutefois M. le Dr L. O. Beauchemin, enthousiaste et inlassable promoteur de la cause, qui sut maintenir haut le moral de ses compatriotes et, ne ménageant ni le travail ni la peine, sut faire mûrir l'idée d'une paroisse française. Il était né à Sainte-Monique en 1883. Il fit ses études au séminaire de Nicolet et reçut en 1912 ses diplômes de docteur en médecine à l'Université Laval. Deux ans plus tard, il venait s'établir à Calgary.

Il convient en outre de livrer à la postérité les noms des collaborateurs immédiats de Monsieur le Curé, les marguillers de la paroisse Ste-Famille. Les voici dans l'ordre de leur élection.

## LISTE DES MARGUILLERS

| Noms | Profession | Lieu de Naissance | Arrivée | Décès |
|---|---|---|---|---|
| Ph. Rodrigue | Pr. d'hôtellerie | St-Côme, Qué. | 1893 | Calgary 1930 |
| Geo. Minard | Pr. de laiterie | France | 1907 | |
| Albert Talbot | Arpenteur-Géom. | Montmagny, Qué. | 1902 | Calgary 1929 |
| P. Laurendeau | Gérant de Mag. | Montréal, Qué. | 1901 | |
| Trefflé Demers | Employé C.P.R. | Plessisville, Qué. | 1912 | |
| Célestin Fortin | Bourgeois | St-Georges, Ill. | 1909 | Calgary 1934 |
| V. Despins | Entrepr.-Men. | Ste-Anne (la Pérade) | 1908 | |
| Chs B. Veilleux | Garde-Moteur | S.-George de Beauce | 1909 | |
| Roméo Miquelon | Bourgeois | St-Camille, Qué. | 1886 | |
| Geo. Simonin | Employé C.P.R. | Montmartre, Sask. | 1918 | |
| U. Choinière | Employé C.P.R. | Valcourt, Qué. | 1911 | |



**"LE STAMPEDE"**
**Grande attraction particulière à Calgary**

## L'AGRANDISSEMENT DE L'Hôpital Ste-Croix

Un autre monument à la gloire de l'épiscopat de Mgr Kidd fut l'agrandissement de l'Hôpital Ste-Croix et la modernisation des anciennes parties de l'édifice pour répondre aux exigences du siècle. Après une année, les travaux entrepris sous la direction de l'architecte W. S. Bates, se trouvaient enfin terminés au commencement du printemps de 1929. Depuis quelque temps déjà l'extérieur avec ses lignes symétriques en brique polychrome et les colonnes imposantes de son portique faisait l'admiration des passants.

L'inauguration et la bénédiction de ce nouvel hôpital eurent lieu le lundi de Pâques, premier avril 1929. Mgr Kidd présidait la cérémonie entouré d'une trentaine de prêtres venus de toutes les paroisses de la ville et des environs parmi lesquels on remarquait la figure ascétique du P. Doucet, dernier témoin d'un autre âge. Une assistance d'élite remplissait la blanche chapelle romane éclairée d'une douce lumière tamisée par les claires nuances de ses hautes verrières. L'autel provisoire était orné d'un massif de fleurs et de verdure. Dans la nef, au premier rang, on remarquait Son Honneur M. Osborne, maire de la cité. Une soixantaine de docteurs en médecine et en chirurgie, ainsi que des représentants des principales paroisses de la ville, assistaient à la fête.

Au banquet qui suivit la messe pontificale, le Dr Stewart, Mgr Kidd, M. le Maire, le juge W. H. Lunney prirent tour à tour la parole pour faire l'éloge du dévoûment et des sacrifices des religieuses et les féliciter du succès qui couronnait leur efforts.

Le directeur diocésain de l'hôpital lut un rapport détaillé de toutes les améliorations accomplies dans l'intérêt des malades et aussi des médecins traitants et des infirmières. Les agrandissements permettaient d'accommoder 3500 malades de plus par an et contenaient 112 nouveaux lits. Tout avait été prévu pour supprimer ces mille bruits qui autrefois énervaient les malades: plus de portes battantes, plus de ces craquements de planchers sous les pas, si légers pourtant, des gardes-malades, plus de ces sonneries électriques qui, pendant les longues nuits d'insomnie, agaçaient les voisins. Dans ces corridors vastes et bien aérés, plus de ces odeurs pénétrantes d'éther ou d'iodoforme qui rappelaient au malade le tribut qu'il devait payer à la souffrance. Au contraire, des jardinières de fleurs odoriférantes et de fougères exotiques égayaient et embaumaient les salles et les couloirs.

Le quartier des docteurs avec son vestiaire, sa bibliothèque, sa salle de consultation, avait été considérablement agrandi et embelli de manière à leur rendre plaisants et agréables les moments qu'ils devaient passer à l'hôpital.

Pour les gardes-malades on avait aménagé et meublé une vaste salle de conférences et d'expériences au rez-de-chaussée. Elles avaient aussi dans le sous-sol une belle caféteria, un vestiaire, une salle à manger et, à tous les étages, le moyen d'épargner à leur dévoûment bien des pas inutiles.

Inutile de parler de ces dépôts considérables de matériel de pansement, d'atelles et d'appareils de prothèse, des salles de radiographie et de radioscopie, des nombreuses salles d'opérations méticuleusement entretenues et puissamment illuminées. Tout le monde s'attend à trouver cela dans un hôpital aussi bien famé que celui de Ste-Croix.

Le Maître de la maison n'avait pas été oublié. Lui qui, par nécessité, semblait avoir été pendant si longtemps relégué dans une salle basse, sombre et étroite du sous-sol, aura désormais une chapelle vaste, commode et magnifique. C'est là que l'on viendra chercher le repos dans [illegible] dans la souffrance, le calme et la paix dans les troubles [illegible] auprès de Celui qui a dit: "Venez à moi vous qui travaillez et qui êtes chargés et je vous réconforterai".

Rien n'est trop beau pour le Seigneur du ciel et de la terre. Trois magnifiques autels de marbre de Carrare et des vases artistement fouillés de la même provenance, don de Monsieur C. J. Duggan, vinrent bientôt faire de ce sanctuaire un digne vestibule du ciel "Haec est domus Dei et porta coeli".

* * *

Que ne nous est-il donné de percer le voile qui nous dérobe l'avenir! Quel sera le Calgary de demain?

Il existe depuis longtemps à Calgary une société nommée le "Club des Cent Mille" dont les membres s'engagent solennellement à coopérer par tous

les moyens humainement possibles au développement de la ville et à faire connaître par tout le monde ses merveilles et ses progrès afin d'en faire à bref délai une cité de cent mille habitants. Lorsque ce premier objectif aura été atteint la société se reconstituera sous le nom de "Club des Deux Cent Mille" pour continuer avec une énergie nouvelle son programme de propagande. Que ne doit-on pas attendre d'hommes de telle trempe! Souhaitons qu'ils n'oublient pas cependant que seule la Divine Providence tient en mains la destinée des villes comme celle des empires.

"Si l'Eternel ne bâtit pas la maison,
En vain travaillent ceux qui la bâtissent.
Si l'Eternel ne garde la cité,
En vain veillent ceux qui la gardent".

## A LA MEMOIRE

de notre vénéré Père
décédé à St-Hugues, Qué.
le 24 décembre 1926
à l'âge de 82 ans



et

de notre pieuse Mère
que la mort a prise à Calgary
le 3 septembre 1934
dans sa 82e année

O Dieu, qui nous avez commandé d'honorer notre père et notre mère, ayez pitié, dans votre clémence, des âmes de nos parents. Faites aussi que nous puissions un jour les voir dans la joie de la gloire éternelle.

o o o o

Recordare, Jesus pie.

o o o o

Alphonse Beauregard, Vicaire à St-Liboire
Clovis Beauregard, Curé de Ste-Famille

Que notre meilleur Souvenir
accompagne particulierement
les Ames de ceux dont les funérailles
ont eu lieu chez-nous

• • • •

**1929**

Marie-Iréne Labelle
Alice Van Loo, 21
Madeleine Guay, 17
Albert Talbot, 73
Adrien Cyr, 21

**1930**

Philias Rodrique, 60
Earl Guertin, 23
Louis Cinq-Mars, 73
*Raymond Gagnon*
Justin Lavaud, 44
Rosanna Bossé Bélanger, 64
Augustin Begnoche, 48
Laurent Guy, 30
Arsène Begnoche, 16
Alfred LeSieur, 15

**1931**

Euclide Chevalier, 44
Cécile LeSieur, 26
Clarence J. Côte, 63
Adélard Goulet, 45
M.-Louise Girard Lacombe, 68

**1932**

Joseph Bourgeau, 64
Oscar Ouimet, 63
Vitaline Charland Bourque, 66

**1933**

Ladislas Jurkowski, 67
J. Wilfrid Savary, 67
Hilaire Pelletier, 26
Angeline Desmarais, 24
Elise-Cath. Price Layzell, 12
Léa Masse, 61

**1934**

Joseph-Celestin Fortin, 78
Joseph Briand, 53
Valerie Dupuis Beauregard, 82
Ovide Papineau, 65

**1935**

Francois Binvignat, 57
Elise Lanoix Price, 70
Joseph LaRose, 69
Paul Sauve, 70
Beatrice Despins, 16
J. William Dahm, 78

**1936**

A. C. Roger Chouinard
Aline Côte Alteman, 12

Et animae
omnium fidelium defunctorum per misericordiam Dei requiescant in pace.

Rex tremendae majestatis,
Qui salvandos salvas gratis,
Salva me, fons pietatis

• • • •

Monsieur le Curé
de Ste-Famille

## A LA MEMOIRE

de mon mari et de ma fille

CLARENCE J. COTE et ALINE (Mme. Alteman)

la famille Côté

## A LA MEMOIRE

de mon époux

J. WILFRID SAVARY

et de tous ses parents défunts

Marie-Louise Savary
et la famille

## A LA MEMOIRE

de mon époux et de mon fils

JOSEPH CELESTIN FORTIN et JOSEPH EUGENE FORTIN

Rose de Lima Fortin

## A LA MEMOIRE

de mon mari

PHILIAS RODRIGUE

Marie-Claire Rodrigue

A LA MÉMOIRE

de nos enfants

ALFRED et CECILE LESIEUR

la famille Lesieur

---

A LA MEMOIRE

de nos parents

LOUIS CINQ-MARS et EVA TRUDEL

la famille J. W. Cinq-Mars

---

A LA MEMOIRE

de

LOUIS CHARLEBOIS

Reconn. paroissiale

---

A LA MEMOIRE

de tous les Missionaires, Prêtres et Religieux
défunts qui ont desservi Calgary jusqu'aujourd'hui
et à celle de tous les généreux Bienfaiteurs
de cette Paroisse Ste-Famille



R I P

## INSTITUTIONS PAROISSIALES

En plus des Oeuvres pieuses: la Propagation de la Foi, l'Apostolat de la Prière, La Pieuse Union de la Bonne Mort, la Dévotion constante envers le Purgatoire etc., la paroisse possède des institutions qui lui font honneur par le déploiement d'Action Sociale Catholique qui s'y accomplit. Ces différentes organisations cherchent à grouper toutes les bonnes volontés; c'est faire preuve d'esprit paroissial que de s'y enrôler selon son état et ses aptitudes.

Ce sont:

### LA SAINT-VINCENT-DE-PAUL

qui offre la perfection chrétienne à ceux qui en ont le souci et le courage.

---

### LA ST-JEAN-BAPTISTE DE CALGARY

Il est à souhaiter, pour le triomphe national, qu'une Grande et Unique St-Jean-Baptiste relie dans un corps puissant toute la Nation Canadienne-Française.

---

### LE CERCLE LOCAL DE L'A.C.F.A.

Le but particulier de cette Association est la défense de nos Droits et la Survivance Française en cette province.

---

### LA SOCIETE DES DAMES DE STE-FAMILLE

groupe les femmes et les jeunes filles de la paroisse. Elle accomplit une somme de travail au-dessus de toutes louanges. Ses assemblées devenues populaires font du bien, instruisent et soulèvent l'enthousiasme souvent.

---

### LE CERCLE DES JEUNES

tout en se récréant à ses heures, se livre à l'étude des questions sociales qui regardent la jeunesse, cultive le bon parler par le théâtre, les débats oratoires. La chanson française n'est pas négligée dans notre J.O.C. dont le but premier est de former des catholiques éclairés et des citoyens utiles.

---

### LA CAISSE POPULAIRE STE-FAMILLE

de fondation récente, a déjà fait de bonnes affaires. Elle rendra de précieux services, comme cela c'est vu ailleurs, si nos paroissiens lui accordent une sage coopération. Le bureau des dépôts, installé dans la salle paroissiale, est ouvert le premier et le troisième dimanche du mois, avant et après la messe paroissiale. On peut obtenir les renseignements désirés en s'adressant au gérant.

---

Aimons notre paroisse comme nous aimons notre famille.

Your patronage of the advertisers in this book will be much appreciated.

# TABLE



Avec notre reconnaissance, nos Annonceurs méritent tout notre encouragement.



A. M. D. G.